
SI - PALLI
A



COLLECTION MICHEL LÉVY

LES AMOURS

DE LA

BELLE AURORE

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Parus dans la collection Michel Lévy

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ.

LES AMOURS

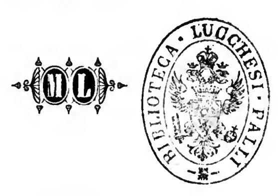
DE LA

BELLE AURORE

PAR

LA COMTESSE DASH

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864



LES AMOURS

DE LA

BELLE AURORE

I

UN NUAGE A L'HORIZON.

Le lendemain, la cour entière ne parlait que de la princesse électorale, de l'esprit charmant qu'elle avait montré, de sa beauté, de son heureuse hardiesse, et chacun tombait d'accord que la comtesse de Platen était totalement annihilée, et que son omnipotence ne s'en relèverait jamais. L'électrice était radieuse ; elle embrassa sa belle-fille avec transport, en apprenant le succès de cette soirée.

— Ah! dit-elle, nous l'avons donc vaincue! Quelle joie! Elle doit reconnaître en elle-même que son empire touche à sa fin, et sa furie est certainement au comble.

— Ne chantez pas victoire, disait le baron de Groote, qui ne l'aimait pas, mais qui, en vieux courtisan, ne se laissait pas prendre si facilement à l'apparence. Je connais la comtesse de Platen de longue main, elle s'en relèvera par un coup éclatant. Craignez-la davantage aujourd'hui qu'hier.

— Ah! bah! répliqua Dorothée, M. de Groote veut être un oiseau de malheur. Si vous aviez regardé cette belle, vous ne parleriez pas ainsi. Son règne est passé, vous dis-je, elle n'a plus d'éclat qu'aux lumières. Le jour tout est fermé chez elle, à peine y voit-on le bout de son nez, elle a bien ses raisons pour cela.

— Ne parlez pas si haut, elle a partout des créatures, elle le saura.

— Qu'est-ce que cela me fait!

— Ah! madame, n'en dites rien, mais permettez un bon conseil à ma vieille expérience; la comtesse de Platen est capable de tout.

— Est-ce qu'elle peut m'atteindre?

— La haine atteint jusqu'au haut de l'édifice.

— La comtesse de Platen vieillit, mon cher monsieur de Groote, elle perd l'éclat de son teint, ses yeux sont

peu brillants aussi, j'ai vu des rides à son front, et ses filles de chambre ont avoué qu'elles lui arrachaient des cheveux blancs. Quand elle en est là, une femme n'est plus à redouter.

— La lionne acculée est terrible pour les chasseurs.

La princesse continua ainsi longtemps, et, dans la joie de son triomphe, elle n'épargna ni amis ni ennemis, elle risqua même une épigramme innocente sur son beau-père, laquelle fut ramassée et augmentée, et eut plus tard une terrible influence sur son sort.

L'électrice organisa un grand cercle, après lequel une scène mythologique devait être jouée, mademoiselle de Schulembourg représentait l'Amour au milieu des nymphes de Diane, leur enseignant la révolte contre la déesse. Depuis trois jours qu'elle était à la résidence, elle répétait ce rôle du matin au soir, afin de réunir tous les suffrages et de flatter l'amour-propre de l'électeur.

Le prince Georges allait partir pour la Hongrie, depuis longtemps il méditait cette campagne. La Hongrie était alors le point de mire de tous les princes, de tous les gentilshommes aspirant à faire leurs preuves. C'était une sorte de croisade perpétuelle, on y combattait les Turcs d'un bout de l'année à l'autre. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, les chrétiens joutaient alors de vaillance et de galanterie : ce furent les derniers chevaliers.

L'héritier de l'électorat de Hanovre, un peu fatigué de la vie monotone du mariage, demanda et obtint la permission d'aller un peu guerroyer contre le Croissant; il était à la veille de son départ, et il espérait, avant de quitter la partie, laisser un trait dans le cœur de la comtesse. Mellusine, qu'il avait à peine aperçue, lui semblait admirablement trouvée pour cela; dans l'espoir d'en être plus convaincu, il se plaça à côté de madame de Platen, pour la représentation, et, tout aussi dissimulé qu'elle, il redoubla de bonne grâce, d'attentions, de confiance apparente. Ils causaient familièrement depuis une demi-heure. Élisabeth avait vu la désertion de la cour sans avoir l'air de s'en douter. Elle conservait une gaieté apparente, tandis que l'envie rongeait son cœur. Le prince et elle avaient pris la médisance en manière de terrain neutre. Ils escarmouchaient à droite et à gauche comme des gens qui se battent sur les épaules d'autrui. Madame de Platen prenait auprès de l'amant de sa sœur des façons libres et provocantes, qu'il ne lui eût point passées sans l'espoir de lui retourner le poignard dans la plaie. Ils étaient mutuellement en paix armée.

— Nous allons avoir, monsieur, un immense divertissement, assure-t-on.

— Qu'est-ce que cela en comparaison de votre fête, à laquelle vous ne m'aviez point convié?

— Je n'aurais pas osé, monseigneur ; mais que n'avez-vous accompagné Son Altesse la princesse Dorothée? Vous auriez doublé l'honneur et le plaisir que j'ai eus à la recevoir.

— Il est certains endroits, madame, où un mari ne doit jamais accompagner sa femme.

— Il ferait bien mieux, ce me semble, de ne pas l'y envoyer.

— Nous avons tout à l'heure une foule de joies, m'a-t-on dit, une jeune merveille, qu'on vante presque à l'égal de vous-même ; la connaissez-vous, madame?

— Cela est possible, je ne sais, comment l'appelez-vous ?

— Mademoiselle de Schulembourg.

— On l'a amenée chez moi, je l'ai vue, elle est jolie, fort jolie, et si je ne me trompe pas, beaucoup de gens sauront à quoi s'en tenir là-dessus avant qu'il soit peu.

— Elle va paraître tout à l'heure, je suis impatient de la voir.

— Ne la connaissez-vous pas, monsieur? lui demanda-t-elle en le regardant fixement.

— Un peu, je l'ai aperçue chez l'électrice.

— Ah ! ah ! j'aurais cru qu'elle était fort de vos amies, au contraire.

— Je n'ai pas d'amies, madame, répliqua-t-il avec le plus grand sang-froid, depuis que Dieu m'a donné

une femme charmante et de gracieux enfants.

— Monseigneur, c'est véritablement touchant, si ma sœur vous entendait, elle serait tout à fait édifiée.

L'entrée du ballet évita au prince l'embarras de répondre. Mellusine parut : ce furent des applaudissements frénétiques, dont l'électrice donna le signal. Madame de Platen se tut, son visage exprimait une sérénité parfaite. Elle fut la première à rendre justice à cet astre naissant, la vantant outre mesure, examinant d'un œil scrutateur les impressions du prince Georges, et lisant jusqu'au fond de sa pensée.

— Elle est bien séduisante, n'est-ce pas, monsieur, cette jeune fille? lui glissa-t-elle tout bas.

— Oui, pour mon père, qui aime les éducations. Mais c'est une petite niaise.

— L'électeur a complétement renoncé à elle, je vous assure.

— Vraiment ?

— Oui, il en a été occupé un instant, mais il a vite compris le ridicule de Titon et de l'Aurore, et nous en avons ri ensemble. Votre tour a échoué, mon prince, ajouta-t-elle avec son plus aimable sourire, mais c'était de bonne guerre, je ne vous en veux pas.

— Je ne vous comprends point, comtesse.

— Ah ! vous me comprenez à merveille, j'en suis sûre, et vous êtes forcé de convenir que je suis une bonne ennemie.

— Ennemie, pourquoi ?

— C'est ce que je me demande. Tenez, monseigneur, soyons francs, et ne prenez pas cette franchise au pied de la lettre des courtisans ; vous me haïssez, vous croyez que je vous hais, vous cherchez à renverser mon empire sur votre père, dans l'idée que je vous nuis, que je vous rends de mauvais offices, en tout cela vous vous trompez.

— Vous aurez beau dire, comtesse, je ne puis me persuader que vous m'aimiez.

— J'ai embrassé, croyez-vous, le parti de ma sœur, j'ai voulu venger son injure. Folie ! ma sœur et moi nous sommes peu liées maintenant ; autrefois, des intérêts communs nous ont attachées l'une à l'autre, mais aujourd'hui, à quoi bon ! tout espoir est perdu pour elle auprès de vous, le mari d'une femme charmante, le père de gracieux enfants ne regarde plus d'autres beautés.

— Jamais !

— Ou s'il les regarde, ce sont des beautés nouvelles ; on ne fait pas d'infidélités à son bonheur pour de vieux péchés.

— On n'en fait aucune.

— En êtes-vous bien sûr, monseigneur?

Le prince se mit à rire et ne répondit pas.

— Vous partez bientôt pour la Hongrie, à ce qu'on prétend?

— Dans huit jours.

— Et combien y resterez-vous?

— La durée de cette campagne.

— Je ne vous en demande pas davantage, à votre retour vous me connaîtrez mieux, et vous serez forcé de convenir que vous n'avez pas de meilleure amie que moi.

— Je serai ravi de l'apprendre. Réellement, cette jeune Schulembourg, avec un peu d'usage, deviendra une merveille de beauté.

— On dirait qu'elle vous entend, monsieur, ses beaux yeux se tournent de votre côté et se baissent sous votre regard.

— Elle ne m'a même pas remarqué.

— Cette enfant! c'est une fine mouche et qui promet, je vous en réponds, elle sait déjà ce que vous pensez d'elle, aussi bien et mieux que vous.

— Ah ! comtesse, vous nous flattez tous les deux!

— Et si je voulais dire tout ce qu'il y a dans cette tête de jeune oiseau essayant ses ailes, j'y verrais un désir violent de vous apprendre que vous ne lui déplaisez pas.

— Quelle folie !

— Un peu de patience, et vous le saurez; la plus niaise d'entre nous trouve toujours le moyen de se faire comprendre en pareil cas.

Dorothée ne voyait pas sans inquiétude la lon-

gue conversation de son mari et de son ennemie. Elle épiait le mouvement de leurs lèvres, et cherchait à deviner sur leurs physionomies les impressions qu'ils éprouvaient. L'espèce d'accord qui parut à la fin et le signe de bonne humeur qu'ils échangèrent parut l'effrayer tout à fait. Le soir, quand ils furent rentrés chez eux, elle lui demanda négligemment :

— Que vous disait donc cette Platen de si intéressant?

— Mille folies, elle me parlait de cette petite Schulembourg, dont elle a grand'peur.

— Et puis encore ?

— Elle m'offrait son amitié, dont je me défierais encore bien plus que de sa haine.

— Et vous auriez raison. C'est là tout?

— Oui.

— J'aurais cru qu'il y eût autre chose en vous regardant.

— N'en seriez-vous point jalouse, par hasard ?

— Moi ! jalouse d'une femme qui serait ma mère.

— Allons! vous êtes généreuse, elle n'a que trente-quatre ans.

— Prenez garde ! vous la défendez, vous qui l'attaquiez si bien.

Elle lui dit ces mots en souriant, mais ce sourire lui serrait le cœur et lui faisait un mal dont elle ne pouvait se rendre compte.

— D'où vient que je souffre tant en songeant à cet entretien entre eux? est-ce donc un pressentiment?

Le prince partit ainsi qu'il l'avait annoncé, et sa dernière visite fut pour la comtesse de Platen, mais il n'en dit rien à Dorothée.

II

DÉPART.

Le comte Charles-Jean trouva son oncle encore levé malgré l'heure avancée, et fumant la plus formidable pipe qu'il pût découvrir dans son arsenal.

— Eh ! arrivez donc ! lui cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut, nous avons d'excellentes nouvelles.

— Lesquelles, monsieur ?

— D'abord, vous êtes délivré de la Voisin et de sa séquelle, on ne vous interrogera même pas.

— Dieu soit loué !

— Ce n'est encore que le commencement. Voici la réponse de Malte, elle est telle que nous la souhaitons, on nous attend.

— Ah ! j'en suis ravi.

Pourtant il y eut un nuage sur ce front de dix-huit ans, cette âme éprise de la gloire n'aimait pas la

gloire en ce temps-là. Il sortait des bras d'une belle maîtresse, à peine connue, quelques jours de bonheur seulement, et déjà la fuir ! C'était une cruelle épreuve, il tâcha pourtant de faire bonne contenance, et demanda hardiment :

— Quand partons-nous?

— Pas avant deux mois, à ce qu'il paraît. Une galère de la religion nous viendra prendre, et, bien qu'hérétiques, il nous sera permis de combattre le Turc sous la bannière de la croix. D'ici là, préparons-nous, j'ai pensé que vous seriez heureux de cette certitude, et je me suis empressé de vous l'apprendre. Voulez-vous fumer une pipe en l'honneur de la réussite?

Ils passèrent le reste de la nuit à discourir sur leur gloire future. Cependant Charles-Jean était distrait, et ne riait que du bout des lèvres.

— Nous courrons sus aux Barbaresques, mon neveu, et nous montrerons que le nom de Kœnigsmarck triomphe dans toutes les parties du monde.

— Très-bien ! mon oncle.

— Il y a là-bas certaines filles d'Orient, dont parlait souvent mon père, qui les avait vues à Bude et à Presbourg et dans toutes ses campagnes, auxquelles nous dirons deux mots; qu'en pensez-vous?

— Je pense, mon oncle, que nous serons fort mal venus d'elles, en attaquant leur pays.

— Vous n'y connaissez rien, mon ami, nous les délivrerons de leurs maris, de ce rassemblement de mécréants imbéciles qui les renferment, elles nous adoreront.

— Le pensez-vous, mon oncle?

— C'est comme si vous me disiez : Cela m'est bien égal. Décidément, mon neveu, vous avez quelque belle galanterie en ce pays-ci. Je vous en félicite, les dames françaises sont aimables, et je me contenterais de leur bonne volonté pour toute ma vie. C'est, sans doute, quelque amie de Ninon?

— Je ne crois pas, mon oncle.

— Une jolie suivante, ou l'une de ces charmantes filles qui attirent si bien les chalands dans les boutiques.

— Pas davantage.

— C'est une dame de qualité?

— Mieux que cela.

— Une dame de la cour?

— Peut-être.

Le comte Othon se mit à rire.

— Vous êtes discret, mon neveu, mais je gage qu'il y a de la Voisin là-dessous, et que la rue des Lions-Saint-Paul y joue son jeu.

— Mon oncle, j'ai appris de ma mère à ne jamais répondre à une question indiscrète.

— Eh bien, reprit le comte Othon, que l'heure

avancée et le bien-être rendaient communicatif, eh bien, je serai plus confiant que vous. Je vous dirai mes amours.

Ce fut au tour de Charles de sourire.

— Je les sais, mon oncle.

— Vous voulez parler de la jolie mercière du coin de la rue, n'est-ce pas? ou de cette belle personne que j'ai trouvée chez Ninon, et qui m'a emmené deux jours à l'aventure le long des chemins. Peut-être est-ce de cette maltôtière qui m'a donné de si bons dîners, ou encore de la comédienne de l'hôtel de Bourgogne. Vous n'y êtes pas.

— Il me semble pourtant qu'en voilà bien assez.

— Fantaisies, jouets, que tout cela! mes amours, mes vraies amours sont en Suède, dans notre cher pays, et, puisque l'occasion se présente, je ferai aussi bien de ne pas vous cacher plus longtemps que ma succession ne vous appartiendra pas, n'y comptez point.

— En vérité, mon oncle, je n'y ai jamais pensé, je vous le jure, et les héritages, la fortune de qui que ce soit ne m'inquiètent guère. Si vous trouvez à bien placer la vôtre, faites-le, et, pourvu que vous soyez heureux, je ne m'en plaindrai point.

— Je me marierai, comte Charles-Jean.

— Vous ferez bien, mon oncle, si vous trouvez une bonne femme.

— Elle est trouvée, mon enfant. C'est la fille d'un malheureux, d'un disgracié, du chancelier Lagardie. Nous nous aimons depuis longtemps; les préjugés de son père contre le mien, des querelles de races nous séparent, peut-être bientôt les difficultés s'aplaniront; alors, fussé-je à l'assaut d'une ville, je partirai sur-le-champ, sauf à revenir après. Il y a si longtemps que j'attends!

Le visage, ordinairement si rude, du vigoureux soldat prit, en parlant ainsi, une expression de mélancolie et de tendresse indicibles, son neveu lui tendit la main, et lui dit du même ton pénétré :

— Tant mieux, mon oncle.

— Le malheur qui vient de frapper son père amènera peut-être notre bonheur à nous. Obligé de vivre dans la retraite, loin de nos ennemis, dépouillé de ses biens, il ne verra pas avec les mêmes yeux l'alliance des Kœnigsmarck. *Cette terrible race*, comme il l'appelle, ne l'effrayera pas tant lorsqu'il se trouvera sans préventions en face d'elle.

— Je le désire, mon oncle, puisque vous le désirez.

— Vous êtes un brave garçon, mon neveu, et je n'en attendais pas moins de vous.

Le lendemain et les jours suivants, le comte Othon chercha les occasions de parler de sa fiancée : une fois la glace rompue, il s'en faisait un bonheur; mais

le comte Charles était bien souvent loin de lui, il sortait presque chaque soir mystérieusement, et tous les matins il allait au Cours, au Mail, dans les lieux de réunion du bel air; il s'y montrait avec des costumes magnifiques, faisantressortir encore mieux sa belle taille et son noble visage; mais il mit tant de discrétion, tant de secret dans ses amours, que nul n'en put deviner l'objet. On se le demandait en vain, les jeunes seigneurs n'étaient pas d'ordinaire si difficiles à deviner.

On ne parlait toujours que des sorcières, qui n'étaient point exécutées encore; néanmoins, les exils pleuvaient. M. d'Alluze et bien d'autres furent renvoyés dans leurs terres. La duchesse de Bouillon espérait en être quitte, mais au moment où elle s'y attendait le moins, elle reçut une lettre de cachet qui l'exila à Nérac, dans la Navarre, au milieu des Pyrénées. Cette lettre la trouva dans un grand chagrin. La pauvre madame de Bertillac était morte des suites de l'aventure de M. de Caderousse et de la douleur qu'elle avait éprouvée en se voyant ainsi perdue par un homme qu'elle aimait plus que sa vie. Elle rendit le dernier soupir dans les bras de la duchesse, abandonnée de ses parents, abandonnée de son infidèle et n'ayant d'autre refuge que l'amitié. Cette amitié ne lui manqua pas.

— Ma chère, dit-elle cinq minutes avant de fer-

mer les yeux, la Voisin l'avait bien dit que je mourrais dans un mois, assassinée par lui.

— Elle m'avait dit aussi que j'aurais un maître et que je serais malheureuse, hélas ! cela ne viendra que trop tôt.

Le lendemain même de la mort de son amie, la lettre de cachet arriva. La duchesse la reçut devant toute sa famille qui soupait à l'hôtel de Bouillon. Elle devint pâle comme un linge et ne put cacher l'extrême douleur qui la frappait.

— Je me jetterai aux pieds du roi, s'écria-t-elle, et je le supplierai de me laisser ici. Je suis innocente, je n'ai rien à craindre; ce sont les accusations contre ma sœur qui me font du tort.

— Je ne veux pas que vous demandiez rien, madame, lui dit son mari. Ce serait vous abaisser que d'implorer une grâce, lorsqu'on vous condamne injustement, lorsqu'on méconnaît votre rang et les services de votre maison. Non, madame, vous irez en exil, mais toute votre famille vous accompagnera jusqu'à deux journées d'ici, vous partirez triomphante et honorée, c'est la meilleure, la plus digne façon de protester contre cet acte incroyable dont le roi n'a certainement pas calculé la portée.

La duchesse n'eut rien à répondre, ce n'était pas là ce qui l'occupait. Quitter Paris ! quitter Kœnigsmarck ! se déchirer le cœur par l'absence, elle qui

aimait pour la première fois! et cacher tout cela, et ne montrer au monde qu'un visage impassible, parce que l'on est la duchesse de Bouillon, et qu'avant tout il faut sauver sa gloire!

— Ah! pensait-elle, que ne suis-je une simple paysanne! au moins j'aurais le droit de pleurer mon amant en le quittant.

L'idée de cette séparation, de ce dernier adieu à dire et à entendre, était pour elle si horrible, qu'elle se résolut à ne point le prononcer. Elle devinait une séparation éternelle, le comte et elle ne devaient plus se revoir. Il ne lui avait point caché ses projets, ses désirs de conquêtes; elle savait que bientôt des mers seraient entre eux et que, malgré ses promesses, il ne reviendrait jamais. Elle se décida à le tromper sur son départ; seulement, elle voulut donner à son amour une dernière fête, plus belle que toutes les autres; elle voulut que le dernier souvenir fût le plus délicieux et le plus adorable, pour cela il en fallait écarter les adieux.

La veille même du jour fixé, elle feignit de passer la journée au couvent des grandes Carmélites de Chaillot, où elle avait nombre d'amies, et où elle se rendit en effet un moment; comme elle n'était pas sur le pied d'être galante, on ne la soupçonnait point, elle mit les religieuses dans le complot par un mensonge spécieux et se rendit mystérieusement, ca-

chée sous sa cape, auprès de son jeune amant. Celui-ci était éperdu de douleur, il avait appris cette séparation du lendemain qu'on lui cachait; en la voyant il ne trouva que des sanglots et de déchirantes plaintes.

— Vous partez, disait-il, je ne vous reverrai plus.

— Non, non, le départ est remis, nous nous reverrons encore. Soyons tout au présent, et ne songeons point à l'avenir. Pourquoi gâter de pareils moments, les derniers qui nous restent? N'y songeons point, le jour est loin encore.

La douleur s'engourdit vite sous les baisers. Ils passèrent de longues heures dans ce petit réduit, gardés seulement par la fidèle servante, et ne se séparèrent que bien tard, ils ne pouvaient s'arracher des bras l'un de l'autre.

— Quand vous reverrai-je? demandait le jeune homme.

— Bientôt, bientôt, demain, hélas!

Pour elle c'était l'adieu suprême, c'était le dernier, tandis que Kœnigsmarck espérait toujours.

— Je vais bien loin d'ici, mais vous, vous irez plus loin encore, et vous ne reviendrez plus, et vous m'oublierez.

— Je reviendrai et je ne vous oublierai jamais; je reviendrai plus digne de vous, je reviendrai, triom-

phant, mettre à vos pieds ce peu de lauriers que le désir de vous mériter m'aura fait cueillir.

On parlait ainsi d'amour à cette époque, la mythologie et les phrases étaient partout, jusque dans les sentiments les plus vrais. On jurait encore au *nom des dieux des feux éternels.* Nos amants ne s'en firent pas faute. Kœnigsmarck revint chez lui, à la fois heureux et désespéré, il s'enferma sans vouloir ouvrir à Bontemps, qui l'appelait de la part de son oncle.

Le lendemain il ne sortit pas, la duchesse le lui avait fait promettre, sous prétexte que, d'un instant à l'autre, elle pouvait l'envoyer chercher. Othon, au contraire, était levé dès l'aube et courait suivi de Bontemps, pour des affaires importantes, assurait-il. Vers l'heure du dîner, le comte Charles-Jean reçut cette lettre :

« Il était vrai, je pars aujourd'hui; quand vous lirez ces lignes, je serai loin, bien loin de vous, et je ne vous verrai plus. Ne m'accusez pas, j'ai voulu vous épargner la douleur des adieux. J'ai voulu que les derniers instants passés ensemble fussent en même temps les plus dignes de regrets, mon bien-aimé Kœnigsmarck. J'emporte des souvenirs pour toute ma vie. Je vais seule dans un pays lointain, je vais vivre éloignée de cette cour, de ce monde qui jusqu'à vous était ma vie. Dieu m'est témoin que je ne

les désire plus. Je préfère la retraite et le calme, avec votre image dans mon cœur; je préfère me rappeler sans cesse nos doux entretiens d'amour, et n'avoir à parler qu'à votre souvenir. Ne m'oubliez pas, n'oubliez pas une femme qui n'a aimé et n'aimera que vous sur la terre. Revenez un jour me dire combien de temps vous m'avez pleurée et si vous avez été heureux ensuite.

« J'ai trop vu, j'ai trop éprouvé de choses pour ne pas prévoir le sort qui m'attend. Bientôt je serai remplacée, bientôt votre jeunesse, votre nature ardente et fougueuse vous conduiront à d'autres amours. Je ne vous dirai pas que je m'y résigne, mais je vous dirai que je m'y prépare, afin den e point vous haïr, vous qui m'aurez pris tout ce que j'avais de précieux en moi, pour vous jouer quelques semaines, et qui porterez ensuite à une autre ce cœur que j'ai acheté si cher. J'espère que j'arriverai à cette indulgence en me rappelant votre âge et votre beauté.

« Adieu, mon unique amour, adieu, je pars, et ma dernière pensée est pour vous. Ne cherchez pas à me rejoindre, je vous le défends, car je ne trouverais plus une seconde fois la force que j'ai en ce moment. Je vous écrirai, écrivez-moi, restez-moi, non pas fidèle, hélas! mais dévoué. Quant à moi, si jamais vous revenez en ce pays, vous me retrouverez la

III

UN NOUVEAU PERSONNAGE.

Au moment où la comtesse de Kœnigsmarck et ses filles quittaient Stockholm, la disgrâce du chancelier Lagardie arriva. Nisida l'apprit la veille même du départ, elle insista pour aller tout de suite à son hôtel lui porter ses compliments de condoléance, et savoir si elle ne pouvait pas lui être utile.

— Un ami de ma mère, madame, c'est un devoir, vous n'en disconviendrez point.

Madame de Kœnigsmarck fut bien éloignée de la retenir, elle la conduisit elle-même, et elles trouvèrent M. et mademoiselle de Lagardie qui se disposaient à partir.

— Je vous remercie, mademoiselle, je vous remercie de votre empressement et de votre bonté. Ma fille et moi nous nous retirons au lieu qu'on nous

indique. Je ne sais si cette disgrâce me fera perdre votre tutelle, je ne sais si l'on me laissera la disposition de votre fortune; dans tous les cas, je ne vous oublierai jamais, et je compterai au nombre de mes beaux jours celui où je vous ai vue.

Mademoiselle de Lagardie, plus froide, mais reconnaissante cependant, se consolait de leur disgrâce dans l'espoir de son mariage. Elle croyait avec raison que le comte de Lagardie deviendrait plus traitable, et le bonheur de cette union rendait pour elle l'exil préférable à la puissance. L'amour est ainsi, il veut tout à lui.

Ils quittèrent Stockholm le lendemain, chacun de son côté. Madame de Kœnigsmarck se rendit à Vienne, où elle comptait passer l'hiver, dans la pensée d'y trouver les maris tant désirés pour ses filles. La chasse au mari s'organisait dès lors comme à présent; le monde ne change guère, il garde ses vices et ses ridicules, seulement il les baptise d'un autre nom, il les cache ou il les montre plus ou moins, il les rend plus ou moins ignobles, plus ou moins élégants, il s'en pare, il en a honte, mais c'est au fond toujours la même chose, et l'espèce humaine est la même depuis le serpent.

Vienne, à cette époque surtout, était une de villes de l'Europe où se réunissait la société la plus brillante. L'arrivée des trois jeunes filles fit sensa-



tion. Nisida et Aurore offraient deux types admirables d'un parfait contraste : l'une, belle, pure, céleste ; l'autre, enivrante et passionnée. Mille seigneurs se déclarèrent leurs adorateurs, leurs *mourants*, comme on disait alors à l'étranger, car, depuis vingt ans, on ne le disait plus en France, mais ni l'une ni l'autre ne daignaient écouter. Nisida avait le cœur plein de Philippe ; Aurore montait plus haut ses visées.

— Je n'épouserai qu'un prince, un roi, ou bien je me ferai chanoinesse, disait-elle en riant à sa mère.

— Trouvez un bon mari, mon enfant, qui vous aime, qui vous rende heureuse, ce sera mieux que toutes choses.

Parmi les soupirants assidus de Nisida, un Italien, un comte de Pamphili, de Gênes, venait, chaque jour, chez madame de Kœnigsmarck. Il parlait à peine à Nisida, mais ses grands yeux noirs suivaient chacun de ses mouvements. Un soir, il profita d'une foule plus compacte que de coutume pour s'approcher d'elle :

— Mademoiselle, lui dit-il, répondez-moi, je vous en supplie. D'où vient ce nom de Nisida que vous portez ?

— Je ne sais, monsieur, ma mère me l'a donné, j'en ignore le motif..

— Nisida ! c'est le nom d'un beau lieu près de Naples, vous êtes donc Italienne?

— Je l'ignore.

— Vous l'ignorez ! ne savez-vous rien sur votre famille?

— Pardonnez-moi, monsieur, mais ces questions de la part d'un étranger me semblent au moins singulières, et vous me permettrez de n'y pas répondre.

— Un étranger, sans doute, vous devez le croire, mais peut-être ne suis-je point un étranger, au contraire, et si ce que je suppose était vrai, oh ! mon Dieu ! mademoiselle, ce serait trop de bonheur pour moi.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

Elle se leva et lui tourna le dos.

Il persista à la poursuivre.

— Je vous en prie, mademoiselle, c'est dans un intérêt majeur, pour vous et pour moi, est-ce là tout ce que vous savez?

— Je sais, monsieur, que si vous insistez encore, je me plaindrai à madame de Kœnigsmarck, et je la prierai de vous consigner à la porte; vous oubliez à qui vous parlez.

Il s'inclina profondément, fit deux pas en arrière, et se retira dans le fond du salon. Le reste de la soirée, il ne parla à personne, mais son visage sombre

était tellement remarquable, que les jeunes filles se disaient entre elles :

— Regardez donc le comte de Pamphili, il est effrayant.

Quand les dames furent seules, Nisida raconta à la comtesse ce qui s'était passé. Madame de Kœnigsmarck y réfléchit longuement. Elle éprouvait une curiosité extrême de connaître la naissance de sa chère pupille ; cependant elle se faisait un cas de conscience d'interroger un étranger à cet égard. Peut-être, ensuite, ne savait-il rien, peut-être était-ce, au contraire, une façon d'apprendre. Quoi qu'il en fût, elle se résolut à découvrir quel était cet homme, d'où pouvait naître sa curiosité, et si Nisida avait quelque chose à redouter de lui.

Le lendemain, à un cercle chez l'impératrice, elle rencontra l'ambassadeur de Gênes, et, le prenant à part, elle l'interrogea sur le comte. Pamphili appartenait à une des grandes familles de la république, il avait passé toute sa jeunesse à voyager, surtout à Rome et à Naples, avec son père. Il y avait dans ce personnage quelque chose de mystérieux qui piquait vivement la curiosité de ses compatriotes. Il avait eu une grande fortune, il s'était ruiné, on ne savait comment, il avait mis son épée au service de plusieurs puissances, il était fort brave, mais, par des raisons inconnues, il ne restait jamais longtemps

dans le même pays. En cet instant, il demandait un régiment à l'empereur, qui faisait quelques difficultés de lui en accorder un, justement à cause de ses antécédents, dont lui, ambassadeur, ne pouvait répondre.

— Je crois cependant qu'il l'aura, ajouta-t-il.

— Et qu'est devenu son père ?

— Il est mort, dit-on, dans le midi de l'Italie.

— Et cette fortune qu'il a mangée était-elle en terres?

— En terres et en palais appartenant à ses aïeux depuis des siècles. Elle n'est point absolument détruite, elle est engagée. C'est toujours ainsi que nos jeunes seigneurs commencent.

— Y a-t-il moyen de la retrouver ?

— Oui, s'il la rachète. Un mariage riche le tirerait de ce mauvais pas.

— Quelle est sa réputation?

— On n'est pas d'accord à cet égard. Les uns le blâment, les autres l'excusent, il est d'une bizarrerie incroyable. On ne lui connaît ni amis, ni maîtresses, il vit isolé. La seule personne qui ait reçu de lui quelques confidences est une manière de secrétaire qui a raconté comme quoi son maître parcourait l'Europe pour chercher les traces d'une enfant perdue. Cette enfant est-elle à son père? on l'ignore ; ce qui est certain c'est que son père est pour beaucoup

dans cette recherche et qu'il a un grand intérêt à la retrouver.

— C'est étrange, murmura la comtesse. Vous n'en savez pas davantage, monsieur l'ambassadeur?

— Rien. Je vois peu le comte Pamphili. Il ne fait des visites qu'aux dames, bien qu'on ne puisse assurer qu'il les aime. Il vient de temps en temps me saluer, surtout quand il a besoin de moi, voilà tout.

Le comte ne manqua pas de remarquer cette longue conversation entre madame de Kœnigsmarck et l'ambassadeur ; sans avoir un air de parti pris, il se rapprocha d'eux et se trouva bientôt en tiers dans leur entretien, qu'il interrompit brusquement par une question hardie.

— Vous parliez de moi, madame? demanda-t-il.

— Cela est possible, monsieur, répliqua la comtesse avec hauteur.

Cet homme semblait toujours chercher un mauvais compliment.

— Vous demandiez à M. l'ambassadeur des choses qu'il ignore et que je serai très-heureux de vous apprendre, si vous daignez vous en informer. Mes questions d'hier à mademoiselle de Reizoffen vous ont été transmises, et vous désirez savoir à quel titre je me suis conduit ainsi, je suis tout disposé à vous l'apprendre. M. le marquis n'est pas de trop.

— En vérité, monsieur, vous avez des manières

d'entrer dans les faits qui déconcertent la prudence. Quelle que soit la vérité de ce que vous dites, vous eussiez pu attendre qu'on vous interrogeât.

— Ainsi fais-je, madame, j'attends.

— Vous m'obligez à vous dire qu'il m'importe peu d'en apprendre davantage sur votre compte.

— Je vous demande pardon, madame, cela vous importe beaucoup.

— Je ne sais pas comment vous vous y prendrez pour m'en convaincre.

— J'aime mademoiselle Nisida, madame, et j'ai résolu de l'épouser. Mon nom est un des premiers de la république, ma fortune peut devenir immense avec quelques capitaux que je sais où trouver. Je suis de toute façon un honnête homme et un gentilhomme, je l'espère; sans avoir vingt ans, je suis jeune encore, et si j'ai le bonheur de plaire à la belle Nisida, je ne vois pas de mariage mieux assorti que celui-là !

— Vous trouvez, monsieur ! Il est cependant un point sur lequel vous différez d'une manière sensible; vous êtes d'une grande naissance, dites-vous, et les parents de Nisida sont inconnus.

— Le sont-ils réellement? interrompit-il, avec une grande vivacité.

— C'est ce que j'aurais à vous dire, si nous en étions aux explications, monsieur; mais, pour cou-

per court à tout malentendu, je me servirai de vos propres paroles. Vous avez mis une condition à votre demande, vous voulez plaire à Nisida. Malgré tout votre mérite, cette condition n'est pas remplie, et je suis fondée à croire qu'elle a fait un autre choix.

— Un autre choix! s'écria-t-il en changeant de couleur. Déjà! un de vos fils, sans doute.

— Monsieur, bien que je ne juge pas nécessaire de m'expliquer avec vous, je crois cependant devoir vous apprendre que, par la volonté expresse de sa mère, il est interdit à mes fils de prétendre à la main de Nisida. Par conséquent, vos suppositions n'ont aucun but, et j'espère que vous voudrez bien y mettre un terme.

— Sa mère! vous la connaissez donc? demanda-t-il les yeux brillants d'impatience.

Madame de Kœnigsmarck se leva sans lui répondre et s'approcha de ses filles qui causaient avec une archiduchesse; le comte Pamphili la suivit de l'œil, et se retournant vers le marquis Doria, par lors ambassadeur à Vienne :

— Monsieur le marquis, lui dit-il, je vous prie de vouloir bien vous rappeler votre promesse et de hâter l'affaire de mon régiment.

— Afin de vous marier plus tôt, monsieur le comte?

— Afin d'enlever cette belle fille, si on me la refuse, monsieur le marquis.

IV

UN SERPENT.

Le prince Georges revint de Hongrie après six mois. Pendant son absence, les petits événements avaient marché à la cour de Hanovre. La princesse Dorothée devenait de jour en jour plus charmante; sa beauté prenait un développement plein de séve, de jeunesse et de volupté. Elle était entourée de tout ce que la cour, de tout ce que l'Allemagne avait de remarquable et de séduisant; madame de Platen, à son grand étonnement, à celui de tous ceux qui assistaient à cette lutte, sembla lui avoir rendu les armes. Elle parlait d'elle à l'électeur, à ses amis mêmes, comme d'une merveille, elle s'avouait vaincue, elle la vantait perpétuellement, en s'effaçant, et rien ne semblait de meilleur aloi que les hommages empressés rendus par elle à sa jeune souveraine.

— Nous triomphons, madame, disait Dorothée à l'électrice, nous l'avons réduite au silence et à la servitude.

— Elle est bien humble pour une personne vaincue, reprenait celle-ci. J'ai peur.

— De quoi?

— Que sais-je? J'ai peur, je n'en puis dire plus.

— Vous, si brave! vous qui vouliez le combat, vous qui m'avez poussée dans la lice!

— C'est vrai, mais je m'attendais à plus de résistance. La comtesse de Platen humiliée si vite! sans coup férir, après une simple tentative! c'est une ruse de guerre, et voilà tout. Elle se réveillera par quelque infamie.

La jeunesse est si confiante! Dorothée accusa sa belle-mère de puériles craintes et ne songea qu'à jouir de son triomphe. Bien plus! tout à fait séduite par de nouvelles caresses de son ennemie, elle en vint à un sentiment de bienveillance pour elle, et se prit à excuser ses torts. Madame de Platen avait fait réforme complète, elle se montrait affable et douce envers ceux qu'elle avait fuis et rudoyés jusqu'alors. Les jeunes filles qu'elle redoutait et pour lesquelles elle affichait une sorte d'horreur jalouse, elle s'en entourait maintenant. Mellusine de Schulembourg, qu'elle avait presque chassée de chez elle, était l'objet de sa prédilection. Elle entreprit de lui donner

l'éducation de cour, qui lui manquait, elle en fit son élève chérie, et jamais elle n'eût pu en trouver de plus docile.

— Voyez, disait la princesse électorale tout attendrie, voyez comme Schulembourg a gagné depuis quelques mois, elle n'est plus reconnaissable. Cette chère comtesse de Platen la rendra aussi séduisante qu'elle-même, et ce n'est pas peu dire.

— Peut-être elle lui destine la survivance de sa charge, dit le baron de Groote, avec sa fausse bonhomie.

— Mon père, reprit Ernest, devenu un des fidèles de la comtesse, c'est là le plus beau trait de madame de Platen, n'en raillez pas.

— Un beau trait !

— Sans doute. Elle a presque adopté cette jeune fille, dont la fortune est médiocre, elle annonce qu'elle lui fera un sort, qu'elle lui donnera une dot, et qu'elle compte lui procurer un brillant mariage.

— Morganatique?

— Mon père !

— Monsieur votre fils a raison, monsieur; pourquoi diminuer le mérite d'une bonne action? pourquoi accuser les intentions des gens qui n'en ont que d'excellentes? Vous autres courtisans émérites, vous voyez du mal partout.

— Plût au ciel, madame, que vous ne le voyiez pas un jour plus clairement que moi !

Madame de Platen venait chaque matin, avec son élève, chez la princesse, elle la conduisait jusque dans son cabinet et la laissait même fort longtemps avec elle, pendant qu'elle se rendait chez l'électeur, et qu'elle recevait les ministres. Mellusine déployait, pour plaire à sa royale maîtresse, ses charmes les plus savants et les mieux étudiés. Elle s'insinuait chaque jour davantage dans sa confiance et dans son intimité, Dorothée ne pouvait se passer d'elle, elle l'appelait sa jolie chatte, parce que, prétendait-on, le visage fûté de mademoiselle de Schulembourg ressemblait à celui du célèbre Mistigris, l'angora de l'électrice. C'était enfin, à la cour de Hanovre, un accord général, à toucher les plus endurcis.

Un entretien entre la comtesse et son élève, la veille du retour du prince, mettra le lecteur au fait de la vérité. Mellusine revenait du palais où elle avait passé la journée entière chez sa tante. Depuis quelque temps, elle couchait à l'hôtel de Platen, la grande maîtresse, qui devinait tout, s'était fait beaucoup prier pour la forme et pour son innocence à venir. Elle avait consenti pourtant. La comtesse attendait sa jeune amie, dans son cabinet, entourée de fleurs qu'elle aimait beaucoup, et à moitié assoupie.

— Eh bien, lui demanda-t-elle, tout est-il prêt?

— Oui, madame, tout marche à merveille, il peut arriver quand il voudra.

— Vous êtes solide au logis?

— Si solide que sans moi on n'y vivrait plus.

— Vous connaissez ce sot entourage, vous avez étudié les endroits faibles?

— Je les sais par cœur.

— Et vos toilettes, sont-elles terminées?

— Tout à fait.

— Allons! c'est affaire à vous, je vous en félicite, et nous recueillerons bientôt le fruit de nos soins. Il en est temps, j'étouffe.

— Ah! que j'aurai de bonheur à vous venger de cette créature qui se croit plus belle que personne, qui a en elle tant de confiance, qu'elle écoute les compliments comme s'ils lui étaient dûs! Je ne vis jamais plus précieuse bégueule.

— Bégueule! c'est coquette que vous voulez dire.

— Elle est l'une et l'autre à la fois, sa vertu, dont elle est si fière, l'empêche de croire à celle des autres, il semble qu'elle en ait le monopole.

— Eh bien, nous le lui laisserons.

— Que ne vous dois-je pas, madame, que n'avez-vous pas fait pour moi? sans vous je serais encore une pauvre fille, bien niaise, bien disposée aux chimères et aux sottises de la province, c'est vous qui m'avez créée. Grâce à vous, je sais ce que je suis et ce que je dois faire de moi-même, je connais mes

moyens de parvenir, j'ai jeté de côté les préjugés et les obstacles qui m'arrêtaient. Je suis disposée à présent, j'entre en lice, et je vais combattre ; j'ai des armes.

— N'allez pas les émousser au moins! le prinee vous plait, et c'est ce qui m'effraye.

— Il me plait, cela est vrai, mais rien ne me plait autant que le but que j'ai en vue; pour l'atteindre, je ferai tout, j'imposerai silence à mes penchants, à mes désirs, à mes idées, et je parviendrai.

— Dieu le veuille ! car depuis dix mois j'ai avalé bien des déboires, bien des humiliations ; j'ai cruellement souffert dans l'espoir de cette vengeance ; il me tarde qu'elle arrive, ma patience est à bout.

— Elle sera ici demain, avec ma fortune.

Le lendemain, en effet, le prince fit son entrée dans la résidence, où l'on fit sonner bien haut les exploits qu'il venait d'accomplir. Le peuple se porta à sa rencontre (les peuples aimaient leurs princes en ce temps-là), et fit retentir l'air de ses exclamations. Dorothée l'attendait à la fenêtre avec les dames de sa cour, parmi lesquelles brillait comme un astre sans pareil la belle Mellusine, elle se plaça immédiatement derrière la princesse, afin que les premiers regards tombassent sur elle, ce qui ne manqua pas d'arriver. Georges en fut ébloui tout d'abord, et tint les yeux levés vers le balcon jusqu'au moment où il

descendit de cheval. En baisant la main de la princesse, c'était Mellusine qu'il regardait, à peine la reconnaissait-il. Cette jeune fille naïve, presque niaise, sans manières, qu'il avait laissée, était devenue un modèle de grâce, d'élégance et de charmes. Elle le reçut avec un sourire modeste et provoquant tout à la fois, elle rougissait naturellement, il lui fut permis de se méprendre à cette émotion qui n'était qu'à moitié simulée.

Après avoir adressé quelques mots distraits à sa femme, il s'empressa de faire le tour du cercle, afin de parler à mademoiselle de Schulembourg, près de laquelle était la comtesse de Platen, qui la lui présenta d'un geste dont eux seuls s'aperçurent. Le prince devina. Il y a entre les gens de même sorte une franc-maçonnerie qui les fait se comprendre sans qu'ils aient besoin de parler.

— Toujours belle, madame la comtesse, dit-il avec un sourire auquel elle répondit :

— Prenez garde, monseigneur, ce toujours a presque l'air d'un étonnement.

— Non pas, madame, mais d'une certitude. Quant à mademoiselle de Schulembourg, c'est une merveille ; je reviens de Hongrie, où j'ai vu ces célèbres beautés dont l'Orient est si fier, pas une n'approche de ce que je vois en ce moment.

Mellusine salua sans répondre.

L'électrice, qui connaissait son fils, comprit sur-le-champ sa pensée, et, comme son intelligence était grande, l'énigme qu'elle avait cherchée lui fut révélée en même temps, elle flaira l'intrigue.

— Ah! dit-elle en elle-même, tout est perdu.

Dorothée ne vit rien, sa joie n'était point passionnée, elle aimait son mari avec tranquillité, elle était heureuse de le revoir, et elle ne cherchait chez lui que ce qu'elle apportait elle-même. Elle fit venir ses deux enfants et les lui montra avec orgueil. Ces enfants avaient d'importantes destinées dans l'avenir, l'un devait être roi de la Grande-Bretagne, l'autre fut la mère du grand Frédéric. Le prince les caressa avec distraction, les yeux toujours tournés vers Mellusine, qui s'emparait spontanément de tout son être.

L'électeur et l'électrice le reçurent avec bonheur, seulement sa mère ne put s'empêcher de lui dire :

— Vos enfants et votre femme vous font un entourage touchant, mon fils, ne voulez-vous point vous retirer avec eux, chez vous?

— Oui, madame, bientôt... tout à l'heure... je ne suis pas fatigué, la cour est grosse, et je serais peu aimable en la congédiant si vite.

— Ah! Georges, lui dit-elle à voix basse, prenez garde! vous êtes bien faible.

Il affecta de rire d'une façon de bravade, et, baisant la main de l'électrice, il ajouta :

— Je ne vous comprends point, madame, c'est une nouvelle langue apparemment qu'on parle à Hanovre, depuis mon absence.

L'électeur congédia tout le monde pour rester en famille, il fallut bien que Mellusine sortît avec les autres. Madame de Platen l'emmena; en partant, elle jeta sur le prince un de ces regards qui révèlent à un homme ce que des volumes ne lui apprendraient pas, il en resta pénétré à ce point que l'électeur s'en aperçut.

— Vous n'êtes point revenu gai, mon fis, on prend de tristes idées à la guerre, à ce qu'il paraît. Il resta bien peu de temps ensuite avec sa femme, et la quitta sous prétexte de fatigue, ce qui sembla étrange à Dorothée et lui donna à penser pour la première fois.

De très-bonne heure, le lendemain, le prince électoral sortit du palais. Il n'avait près de lui qu'Ernest de Groote, dont les offres obséquieuses avaient été remarquées la veille. Il venait d'être nommé chambellan par les soins de la comtesse, elle savait quel allié elle avait en lui. Ils se promenèrent d'abord dans les longues allées du parc, causant de choses et d'autres, excepté de la seule qui les occupât. Le prince craignait de se confier, Ernest craignait de faire un pas de trop, enfin, comme Georges n'avait à risquer qu'une indiscrétion, très-facile à réprimer, il parla d'abord :

— Vous êtes lié avec la comtesse de Platen?

— Oui, monseigneur.

— Avez-vous connu la comtesse de Busche?

— Très-peu, monseigneur.

— C'était une belle femme.

— Je l'ai entendu dire, monseigneur.

— Je l'ai beaucoup aimée.

— Elle le méritait sans doute, monseigneur!

— Oui, je l'ai beaucoup regrettée... mais, quand on se marie...

— Et à une femme telle que la princesse Dorothée...

— Oui, sans doute, la princesse Dorothée... cependant, quelque parfaite que soit une femme, c'est... c'est une femme!

— Je n'ai jamais songé à me marier, monseigneur.

— Et vous avez bien fait, à quoi bon le mariage? Ah! si je n'étais pas prince!

— Vous seriez resté garçon!

— Plutôt deux fois qu'une. Il y a de si singulières positions, on aime sa femme, on désire en être aimé, on serait furieux qu'elle en regardât un autre, et, tout lié que l'on soit, on a des désirs, des pensées en dehors de cette union; on rêve des bonheurs possibles ou impossibles, on regrette d'avoir donné un droit sur sa vie, et bien souvent on va plus loin qu'on ne voudrait.

— Monseigneur est un profond moraliste.

— J'ai vu et je sens : voilà tout.

— Monseigneur a l'expérience des autres, sans doute.

— L'expérience des autres et la mienne, baron, je suis marié.

— Mais à quelle femme ! à la plus charmante, à la plus noble, à la plus admirable.

— Oui, mais c'est ma femme ! Il y a un conte français du sieur de La Fontaine, le connaissez-vous, M. de Groote? il s'appelle le *Pâté d'anguille.*

— Je l'ai lu, monseigneur.

— Qu'en dites-vous?

— J'ai déjà eu l'honneur de répondre à Son Altesse que je n'étais pas marié.

Le prince vit qu'il avait affaire à forte partie. Il attaqua le taureau par les cornes.

— M. de Groote, que pensez-vous de mademoiselle de Schulembourg?

— Monseigneur, c'est une de ces beautés qui éblouissent. Je n'ai jamais eu l'audace de la regarder.

— Elle est fort bien avec la comtesse de Platen, n'est-ce pas?

— Je ne sais, monseigneur, je l'ai vue souvent chez la comtesse, mais il y vient tant de monde !

— Elle l'a, ce me semble, gardée beaucoup avec

elle, elle lui a donné des leçons, elle a développé cette intelligence qui ne demandait que cela.

— Je le crois.

— Eh bien, la comtesse de Platen a fait un chef-d'œuvre, jamais je ne vis rien de plus séduisant, de plus enchanteur, de plus délicieux que cette jeune fille, et, s'il faut vous le dire, j'en ai la tête tournée.

— Vous, monseigneur!

— A un point que je ne puis vous exprimer ; si je n'obtiens son amour, je crois que je deviendrai fou, je n'ai jamais rien éprouvé de semblable.

— Quoi ! monseigneur, et la comtesse de Busche?

— On me l'avait donnée, cette comtesse de Busche, je l'ai prise. Mais la céleste Mellusine ! dites-moi, monsieur de Groote, trouverai-je madame de Platen à cette heure ?

— Je le pense, monseigneur.

— Allons-y donc ! et que ma destinée s'accomplisse !

V

ES PALADINS.

Les comtes de Kœnigsmarck n'attendaient que les dépêches de Malte pour partir, et Charles-Jean les hâtait de tous ses vœux ; depuis que la duchesse avait quitté Paris, rien ne l'y retenait plus. Il restait sourd à toutes les séductions, il ne voyait rien dans la vie qu'un seul bonheur, celui de retrouver cette femme chérie ou d'aller combattre le Turc avec ses vaillants chevaliers. En vain Bontemps épuisait-il son éloquence et ses ressources pour le distraire, en vain il lui cherchait à tous les coins de la ville de Paris des plaisirs et des amis, il refusait tout ; enrestant chez lui à attendre les lettres de Nérac ou celles du grand maître, rien n'arrivait.

Le comte Othon renonça à l'entraîner avec lui et continua sa vie habituelle ; son amour pour made-

moiselle de Lagardie ne l'empêchait point de courir joyeusement les brelans et les ruelles, il aimait à sa manière et ne voulait pas mourir de chagrin pour lui donner un triste mari ensuite.

Un jour qu'il était à une partie fort gaie, il vit paraître Bontemps, assez animé et le feutre sur l'oreille, avec plus de crânerie encore qu'à l'ordinaire. Bontemps n'avait pas l'habitude de l'interrompre dans ses joyeusetés pour peu de chose ; il lui demanda pour quelle raison il se tenait ainsi droit comme un cierge devant lui, et pourquoi il se permettait d'entrer où on ne l'attendait point.

— Monsieur le comte, voici une lettre qui vient de Suède, et qui est très-pressée, à ce qu'on dit.

— Une lettre de Suède ! s'écria-t-il devenant écarlate, donne, donne donc, butor ; vous permettez, messieurs ?

Il l'arracha presque des mains de son domestique et rougit encore davantage en reconnaissant le sceau et l'écriture ; le billet n'était pas long, il le dévora des yeux en quelques minutes, ce qui n'en fut pas moins un grand effort, vu le peu d'habitude qu'avait le cher seigneur de la lecture et de tout ce qui y tenait.

« Mon cher comte, partez tout de suite, votre femme vous attend. Mon père consent à tout. »

Ces deux lignes lui parurent le ciel ouvert ; il

poussa un bruyant hourra ! dont toute la salle retentit, puis il se versa une ample rasade, en élevant le verre au-dessus de sa tête.

— Messieurs, dit-il, à la comtesse de Kœnigsmarck, s'il vous plaît ! à mon heureux voyage ! je pars dans une heure, et, dans deux semaines, je serai marié. Au logis, maraud, je te suis, et qu'on me cherche mon neveu.

— Il ne sera pas difficile à trouver, monseigneur, il est dans sa chambre qui soupire, selon l'ordinaire.

— Ah ! ce garçon-là me donne bien de l'inquiétude. Messieurs, je vous le lègue en partant, tâchez d'en tirer meilleur parti que moi.

En un tour de main ses adieux furent terminés; il reçut les compliments, les souhaits, rendit l'un et l'autre, s'élança dans le premier carrosse venu, se fit conduire chez lui, criant que ses chevaux étaient de bois et qu'ils n'arrivaient point, et, parvenu à la porte, en deux enjambées il fut en haut du degré, où déjà les laquais se pressaient autour des malles.

— Qu'est-ce que ceci, faquins ? vous ne vous hâtez guère; mon carrosse doit être chargé d'ici à une heure, ou je vous chasse tous sans vous payer. Où est Bontemps?

— Me voici, monseigneur.

— Viens çà et écoute-moi. Je me marie, je vais

trouver ma fiancée, et mes projets de caravanes sont ajournés, cela te va-t-il toujours?

Bontemps se gratta la tête et hésita.

— Veux-tu me suivre en Allemagne, où je vais? veux-tu rester ici? veux-tu m'attendre quelque part? Je te laisse libre.

— C'est bien de la bonté, monseigneur... je ne sais...

— Dépêche-toi, je n'ai pas le temps. Dis vite, reprit-il en frappant du pied.

— Monseigneur, je dois vous le dire, j'aime peu le mariage, ma femme m'en a dégoûté.

— Alors, tu ne veux pas assister au mien ?

— Dame! monseigneur... monseigneur ne m'a pas engagé pour tenir des cierges sur l'autel, mais pour gagner des coups à la guerre.

— J'irai plus tard.

— Monseigneur, Cupidon est un petit dieu qui ne rend point à Mars ses serviteurs quand il les tient.

— Que feras-tu donc, en attendant? retourneras-tu au guet?

— Oh! que non.

— Tu m'impatientes horriblement, et je te prie de t'expliquer une fois pour toutes.

— Je n'ose pas... pourtant... si monseigneur voulait!...

— Je veux, mais dépêche-toi.

— Monseigneur Charles-Jean ne se marie pas, lui, il va à Malte, il va chercher les barbaresques.

— Tu as envie de le servir?

— Oh ! oui.

— S'il accepte, j'y consens. Je te prête à lui.

Le jeune comte arrivait en ce moment même ; à la voix de son oncle il était sorti de sa chambre. Othon lui montra le soldat d'un geste magnifique, en lui disant :

— Le veux-tu ?

— Je le prends de votre main, mon oncle, c'est un bon et gai compagnon ; il ne sera pas de trop dans mes caravanes, et puis nous parlerons de vous, nous parlerons de Paris...

— Nous parlerons de la belle inconnue ! reprit son oncle en le contrefaisant et se moquant de sa tristesse. Ah çà ! je suis discret, je vais partir, je ne reviendrai jamais ici, peut-être, ne me diras-tu pas son nom?

— Mon oncle, je vous le dirai quand je ne l'aimerai plus.

— Et dans ta pensée cela signifie jamais ! dans la mienne cela signifie bientôt.

— Alors, mon oncle, puisque vous avez cette croyance, pourquoi vous mariez-vous?

Le comte Othon tourna le dos sans répondre, l'argument était juste et bon. Il s'empressa de fermer

ses coffres, de payer ses gens, de manger copieusement selon sa coutume, et, avant de monter en carrosse, il dit à son neveu d'un ton de prédicateur :

— Comte Charles, écoutez-moi : vous êtes un bon, un brave, un loyal garçon, vous ne m'en voulez point de ce que je vous donne une tante ; vous perdez mon héritage avec une affectueuse philosophie, et je suis persuadé qu'au fond du cœur vous m'aimez comme le frère de votre père, ainsi que je le suis. Je pars attristé de votre tristesse ; vous prenez les choses trop gravement ; une maîtresse ne vaut pas ces regrets, fût-ce la déesse de la beauté en personne. Amusez-vous, distrayez-vous, relevez votre tête que vous portez basse comme un moine papiste, et prouvez au monde que vous êtes un vrai Kœnigsmarck.

— Je suis votre neveu, monsieur, ni le monde ni moi nous ne l'oublierons, et je tâcherai que la postérité s'en souvienne.

— De grandes phrases ! très-bien, toujours le même, c'est votre honorée mère qui vous a soufflé tout cela, n'est-ce pas, morbleu ? Mon père, votre aïeul, ne parlait pas tant de sa jeunesse, il agissait. A votre âge, on prend de jolies filles pour se divertir, on se bat toutes les fois qu'on en trouve l'occasion, on court les armées, les aventures, on met son épée au service de celui qui tape le plus dru, et l'on garde ses discours pour le temps où l'on n'a rien à faire que

de parler. Voilà mon dernier conseil en vous quittant.

Charles-Jean s'inclina sans répondre.

—Quant à vous, monsieur le drôle, monsieur Roger Bontemps, je vous confie mon neveu, et je vous prie de me le rendre tel que je vous le laisse ; c'est à vous de le secourir, de le défendre, de le suivre partout. Le suivrez-vous partout?

— Monseigneur, je vous le jure.

— J'y compte, morbleu! et, si tu y manques... Adieu, comte Charles, ou plutôt au revoir : je ne tarderai pas à vous rejoindre, la comtesse de Kœnigsmarck ne me retiendra pas au delà de quelques mois, elle est raisonnable ; adieu, que le ciel vous garde! battez-vous bien, mais ne vous exposez pas trop.

Le comte Charles-Jean le vit monter dans sa chaise, l'accompagna des yeux tant qu'il put l'apercevoir, et rentra ensuite tristement chez lui.

— Seul, se dit-il, me voilà seul en ce pays étranger. Elle est partie, mon oncle est parti, plus rien! plus un lien, plus une affection, j'irai me faire tuer! car, si elle m'eût bien aimé, on ne me l'aurait pas emmenée ainsi, et je sens que maintenant il n'y a plus pour moi de bonheur sur la terre.

La jeunesse est ainsi ; elle voit tout éternel, elle ne voit l'avenir que dans l'immensité, elle se trompe

elle-même, car tout lui apparaît à travers son prisme aux mille couleurs, tantôt sombre, tantôt étincelant, tantôt sans éclat et sans vie. L'amour est le magicien des belles années, il les transforme ou les brise d'un coup de sa baguette féerique, et, lorsqu'il a disparu, lorsque la réalité le remplace et qu'on voit la vie dans sa vérité, c'est alors qu'on regrette, c'est alors qu'on n'espère plus.

Le comte Jean resta un mois encore à Paris, attendant la nouvelle tant souhaitée, et fuyant aussi soigneusement le monde, qu'il le cherchait autrefois. Bontemps prit un air précieux et grave; il s'installa dans le vestibule, attelé à une formidable pipe que le comte Othon lui avait donnée en partant; les autres domestiques se divertissaient à l'entendre, leurs éclats de rire faisaient retentir la maison, et, malgré ce bruit, Charles-Jean ne quittait pas sa chambre.

— Décidément, disait Bontemps en secouant la tête, décidément notre maître a besoin de humer le grand air, comme les oiseaux en cage.

Enfin la lettre tant désirée arriva, et, sans prendre congé de personne, pas même de la cour, Kœnigsmarck se mit en route, accompagné du seul Bontemps et de deux laquais.

— —

VI

DU MYSTÈRE.

Le lendemain du jour où le comte Pamphili avait ainsi proclamé ses intentions, Nisida et Aurore étaient seules dans leur chambre se faisant mutuellement des confidences sur les beaux seigneurs qui cherchaient à leur plaire, lorsqu'une des femmes de la comtesse entra une lettre à la main.

— Pour mademoiselle Nisida, dit-elle.

— Pour moi? donnez vite. Est-ce de Philippe?

— Philippe ne nous écrit pas si souvent, reprit mademoiselle de Kœnigsmarck, il court les aventures avec son prince de Saxe, et nous sommes toutes bien oubliées, même vous, ma pauvre Nisida.

Pendant ce temps, la jeune fille avait décacheté la lettre et la lisait.

— Qui a apporté cela? demanda-t-elle.

— Un homme du peuple, une espèce de paysan.

— Il n'attend point de réponse ?

Il est parti en recommandant que cette lettre fût remise à mademoiselle Nisida elle-même.

— Sans plus de mystère?...

— Non, mademoiselle.

— Cela est étrange! dit tout haut mademoiselle de Reizoffen, répondant à sa pensée.

Sa suivante quitta la chambre, enchantée d'en être quitte pour si peu. Elle ne disait point la vérité. La lettre lui avait été apportée par une façon d'écuyer, qui l'avait accostée dans la rue, et qui, moyennant une somme assez ronde, obtint d'elle la promesse de la glisser à Nisida, en l'absence de la comtesse, elle n'en savait pas davantage, il est vrai, et les lettres d'amour sont toujours bien venues aux mains de ces sortes de personnes, elles y laissent de l'or.

— Quel est ce billet qui vous accupe tant, Nisida? peut-on le savoir? demanda Aurore.

— Lisez! dit la jeune fille.

Mademoiselle de Kœnigsmarck prit le papier et lut :

« Vous êtes une orpheline, ou, du moins, vous vous croyez telle, et vous avez adopté une famille digne de vous; mais votre véritable famille existe, votre mère, jalouse d'une affection qui n'appartient qu'à elle, envoie vers vous une personne

chargée de la faire connaître. Le plus grand secret est indispensable, pour des considérations que vous apprendrez quand il en sera temps. Sortez ce soir avec la femme qui vous remettra ceci, trouvez-vous à l'église de Saint-Stéphan, à la chute du jour, près du septième pilier à gauche, en face de la chapelle de Lichtenstein, on vous y attendra, là, vous saurez quelle est votre mère, vous saurez quelles destinées vous attendent, et vous connaîtrez vos véritables amis... »

— Voilà qui est étrange, poursuivit la comtesse. Et que comptez-vous faire ? consulter ma mère, n'est-ce pas ?...

— Il y a un post-scriptum, lisez-le.

« — Si la comtesse de Kœnigsmarck avait le moindre soupçon de cette lettre et du rendez-vous qu'on vous demande, tout serait manqué; l'ordre formel de votre mère est que vous gardiez, vis-à-vis d'elle et de ce qui vous entoure, un secret absolu. La présence de votre mère à Vienne est un grand danger pour elle, sa tendresse le lui fait braver, vous ne voudriez pas, sans doute, l'exposer aux suites épouvantables d'une découverte impossible, et vous saurez vous taire envers vos amis. »

— Ceci est sérieux, Nisida, à votre place je serais embarrassée.

— Je ne le suis pas du tout, je vous assure.

— Que comptez-vous faire?

— Absolument rien.

— Vous n'irez pas?

— Non.

— Et pourquoi cela? vous avez peur?

— Je n'ai pas peur.

— Alors, je ne vous comprends plus.

— Ma chère Aurore, c'est que vous ne me connaissez pas, c'est que vous ignorez mes idées et mes sentiments. Cette lettre est peut-être fausse; elle cache peut-être un piége; dans cette prévision, il serait donc imprudent de céder à la curiosité.

— Vous avez raison sans doute, mais je vous trouve héroïque.

— Ma chère Aurore, depuis longtemps j'ai réfléchi sur mon sort, sur ce que l'avenir pourrait amener de changement dans ma vie. J'ai pensé chaque jour à ma mère, et je me suis décidée, bien décidée, à moins d'un ordre positif, je ne quitterai point madame de Kœnigsmarck.

— Pas même pour votre mère?

— Pas même pour ma mère, Aurore, vous l'avez dit.

— Vous ne l'aimez donc pas?

— Est-ce que je la connais?

— Mais c'est votre mère, Nisida, elle vous aime, certainement des circonstances indépendantes de sa

volonté vous ont séparée d'elle, elle veut vous revoir, elle vous demande, elle vous cherche, et vous la repoussez !

— Dieu m'est témoin que j'ai pour elle tous les sentiments que je lui dois ; regrets, tendresse, dévouement, obéissance, vous me jugez mal, Aurore.

— Cependant vous refusez de la voir.

— Je n'ai point foi en cette lettre.

— Dans le doute, j'irais.

— Et si c'était une feinte, si, au lieu de ma mère je trouvais un ennemi ?

— Dans l'église, à Vienne, dans un pays catholique ! vous êtes catholique vous-même, catholique fervente ; vous n'avez rien à redouter.

Nisida se tut, elle n'avait guère de réponse à faire, puis tout à coup, comme prenant son parti :

— Je ne veux ni ne puis vous tromper, Aurore, j'ai en ce moment un intérêt, un sentiment qui m'est plus cher que tout, auquel je me suis vouée, que je ne sacrifierais pas à ma mère elle-même, entendez-vous ? Or j'ai des raisons de croire que ma mère mettrait obstacle à ce sentiment, et je veux éviter la lutte.

— Philippe !

— Oui, Philippe, à quoi bon le taire ? Il viendra un jour, certainement, où je ne le cacherai plus à personne. Son caractère, la vie qu'il a choisie, me

sont un garant du besoin qu'il aura de moi. Je l'aime d'un de ces amours tout-puissants qui n'acceptent ni obstacle ni entrave : je suis décidée, résolue à tout braver pour lui, à désobéir à ma mère qui m'a abandonnée, et que je ne connais pas, à quoi bon la chercher dès-lors ?

— Mais si votre mère vous apporte des richesses, un brillant état?

— Que m'importe ! puisqu'elle me défend de les partager avec Philippe, et que, d'ailleurs, je ne le voudrais pas moi-même.

— Ma pauvre Nisida, vous vous préparez bien des chagrins !

— Je le sais, et je les accepte.

— Ainsi vous n'irez pas à Saint-Stéphan ?

— Pourquoi faire?

— Même si je vous y accompagnais ?

— Pas davantage.

— Vous n'êtes pas curieuse ; quant à moi, je brûle du désir de savoir...

— Qu'importe, répliqua Nisida en levant légèrement les épaules, avec cette superbe indifférence de la femme qui a mis toute sa vie sur une seule tête.

— J'irai à votre place ?

— Je ne le souffrirai pas, Aurore, si un danger me menace !

— Et si une révélation vous attend ? le danger ces-

serait dès que je serais reconnue, et le secret m'appartiendrait.

— Je ne le souffrirai pas, vous dis-je, ce serait vous exposer pour moi.

— Eh bien, allons-y ensemble.

— On ne me parlera point, on ne me conduira nulle part en votre présence, puisque je dois me garder surtout de la famille de Kœnigsmarck.

— Il y a un autre moyen, je puis prendre les habits d'Hedwige, vous accompagner sous sa figure, comme dit la Bible, ma mère est absente pour jusqu'à ce soir, l'Impératrice ne la laisse pas revenir avant minuit lorsqu'elles sont dans leurs particuliers, vous le savez; ma sœur est chez sa bonne amie, mademoiselle de Gruben, personne ne viendra donc nous déranger. Faisons cette espièglerie; quel risque courons-nous ?

— Et si on vous reconnaît ?

— Sous les coiffes d'Hedwige ? notre taille est presque la même, je marcherai comme elle, on s'y trompera. Voulez-vous ?

— Vous en avez donc bien envie ?

— Une telle envie, que je n'en dormirai pas si vous me refusez.

— J'y mets mes conditions.

— Lesquelles ?

— D'abord je resterai maîtresse de faire ce qui me conviendra.

— J'y consens.

— Après avoir écouté ce que l'on a à me dire, si je ne veux pas aller plus loin, vous me suivrez.

— Sans doute.

— Vous serez libre de tout entendre, mais vous ne prononcerez pas un mot.

— Je vous le jure.

— Préparons notre équipée alors, puisque vous y tenez; cependant sans vous...

— Je vous en ai toute l'obligation que je dois.

Elles rappelèrent Hedwige et convinrent avec elle de leurs arrangements. Un carrosse sans armoiries les conduisit à la cathédrale, à l'heure fixée; il s'y trouvait encore quelques bonnes âmes, priant dans les chapelles et près des confessionnaux. Elles allèrent sur-le-champ au septième pilier, elles ne virent personne. Elles regardaient autour d'elles, tout embarrassées, lorsqu'une voix dit à leur oreille :

— Suivez-moi.

Elles se retournèrent vivement, un homme, enveloppé d'un manteau, sortit de l'obscurité derrière le pilier même, il était impossible de voir son visage, il tira une clef de sa poche, ouvrit la grille de la chapelle des Lichtenstein, et fit signe à Nisida d'y entrer.

— Vous, dit-il à Aurore, qu'il prit pour la suivante, restez-là.

— Monsieur, répliqua vivement mademoiselle de Reizoffen, si mademoiselle ne m'accompagne pas, je n'entrerai point ici.

L'inconnu sembla réfléchir un instant, puis il ajouta :

— Qu'elle vous suive donc ! aussi bien on aura besoin d'elle, peut-être, mais elle n'entendra pas ce que j'ai à vous dire.

— Alors je ne l'écouterai pas non plus. Je suis très-décidée à ne pas me séparer d'elle une seule minute; j'ai toute confiance en sa discrétion, je veux qu'elle soit à mes côtés.

— Eh bien, qu'il soit fait selon votre désir, répliqua l'étranger, dont la voix ne sembla pas inconnue aux jeunes filles, malgré le soin avec lequel il la dissimulait.

Elles entrèrent, se serrant l'une contre l'autre, un peu émues, un peu effrayées, et allèrent s'asseoir sous la fenêtre, dont les vitraux, d'une teinte violette, laissaient passer une lumière presque fantastique à travers les grandes ombres. L'homme se plaça de façon à se dérober le plus possible à leurs regards. Il leur laissa le temps de se reconnaître, et puis il dit :

— Vous êtes bien Nisida de Reizoffen?

— Oui, monsieur.

— Savez-vous d'où vous vient ce nom?

— Je l'ai toujours porté.

— Vous rappelez-vous quelque chose de votre enfance?

— Monsieur, répliqua fièrement la jeune fille, je suis ici pour vous entendre, et non pour vous répondre.

— Vous avez raison, reprit-il d'un ton laconique, mais je n'ai pas résisté au désir de savoir si vous aviez quelque souvenir du passé, de ce passé qui m'a tant occupé; écoutez donc et rappelez-vous.

— J'écoute.

— Il est impossible que votre mémoire n'ait pas conservé quelques traces de ce que je vais vous dire; malgré votre extrême jeunesse, il est des choses qui ne s'oublient pas.

— Parlez, il se fait tard, l'église se vide et va se fermer.

— Ne soyez pas inquiète, j'ai le moyen d'en sortir comme il me plaira!... Vous êtes née dans une villa au bord de la mer, au milieu d'un pays enchanté. Les balcons de marbre étaient garnis de fleurs rares et parfumées, vous aviez auprès de vous une dame de très-haute naissance, si haute qu'il n'en est guère de plus illustre, c'était votre mère, elle n'était plus de la première jeunesse, elle n'était pas belle, mais elle avait grande mine, ses habits étaient magnifiques,

et toute sa personne avait quelque chose de cavalier.

— C'est vrai ! dit à demi-voix Nisida, je me souviens aussi d'un beau seigneur, toujours couvert d'or et de pierreries, qui m'asseyait sur son cheval et me promenait dans une grande place, couverte d'orangers en fleurs.

L'inconnu ne put contenir un mouvement de joie.

— Cette dame et ce seigneur étaient votre père et votre mère, mademoiselle.

— Et ils se nommaient? demanda-t-elle vivement.

— Il n'est pas encore temps de vous l'apprendre. Continuons. Près de cette dame et de ce seigneur, se trouvait aussi un autre cavalier, plus âgé de quelques années, et qui ne quittait point votre mère, vous le rappelez-vous?

— A peu près... confusément, mais il avait un fils.

— Vous ne l'avez pas oublié ?

— Non, je jouais souvent avec lui, bien qu'il eût cinq ou six fois mon âge, c'était alors, il me semble, un jeune homme de dix-huit ans, qui courait beaucoup le gibier et qui riait sans cesse.

— Il ne rit plus maintenant. Passons. Vous aviez votre nourrice qui vous aimait fort et qu'il a fallu enlever avant vous, car elle eût voulu vous suivre.

— Je pense toujours à elle, monsieur, et je la vois aussi bien que si nous nous étions séparées hier. Pauvre Gaétana !

— Et le jeune homme, le compagnon de vos jeux, vous rappelez-vous son nom? demanda-t-il avec anxiété.

— Pas tout à fait, quelquefois il me revient, et je l'appelle comme dans un songe, c'était un nom italien, mais pas de ceux qui se donnent communément, il finissait en o, comme Gennaro; pourtant ce n'est pas Gennaro, c'est... c'est...

— Ginevro.

— Ah! oui, Ginevro, c'est cela, c'est bien cela. Vous l'avez donc connu, monsieur?

— Oui, oui, et tous vos autres amis. Cherchons encore... Que s'est-il passé la dernière fois que vous l'avez vu?

— Quelque chose de très-important, peut-être, mais dont je ne me rends pas compte. Le souvenir en est très-confus dans ma mémoire, j'étais avec Gaétana, je l'ai quittée... c'était le soir, j'ai couru sous les bosquets, j'ai trouvé Ginevro avec son père ils discutaient, ils se sont tus en me voyant, et alors... je ne sais plus ce qui est arrivé. Il est venu d'autres personnes... je me suis cachée... on m'a emportée dans un endroit sombre. Cette dame, que vous dites ma mère, y était, on a discuté... et je ne sais plus le reste. Le père de Ginevro était furieux. Le lendemain, bien peu après, je suis partie pour Agathembourg.

— Oui, c'est vrai, vous vous souvenez autant que votre âge vous permet de le faire. Vous êtes bien la Nisida que j'ai tant cherchée, et maintenant... maintenant, votre sort est assuré.

Aurore entendait tout, elle avait peine à se contraindre et à jouer son rôle passif; mille questions venaient à ses lèvres, elle brûlait du désir d'en savoir davantage et poussa doucement le coude de son amie pour exciter son zèle curieux ; Nisida, tout à ses réflexions, à ses souvenirs, attendait sans impatience. Ce mouvement la réveilla.

— Eh bien, monsieur, que me voulez-vous maintenant ?

— Vous conduire près de votre illustre mère.

— Elle est à Vienne ?

— Elle est aux environs, du moins.

— Son nom ! son nom ? dites-moi son nom !

— Elle vous l'apprendra elle-même, elle s'est exclusivement réservé ce bonheur.

— Et mon père, monsieur !

— Vous saurez tout par là... par votre mère.

— Je suis prête à vous suivre !

— Non pas aujourd'hui, pas encore... bientôt... d'aujourd'hui en deux mois.

— Tout ce temps ! et si d'ici là nous quittons Vienne ?

— Alors le terme s'approchera, mais en ce mo-

ment, c'est impossible. Sachez seulement que votre mère est près de vous, qu'elle vous aime, qu'elle vous suit de l'œil, qu'elle écarte les obstacles et que bientôt rien ne vous séparera plus; surtout gardez-vous des Kœnigsmarck !

Aurore ne put retenir un mouvement de colère, que très-heureusement l'étranger ne remarqua pas.

— Et pourquoi, demanda Nisida, dois-je me tant garder de ceux qui m'ont élevée, à qui ma mère a confié mon enfance et qui m'ont donné tant de preuves d'affection?

— Pourquoi? parce que vous avez une immense fortune et que vous apporterez à votre mari un des États les plus brillants de l'Europe. On ne laisse pas volontiers échapper une telle proie, et votre mère vous a interdit toute union avec cette famille. Ils essayeront de vous garder malgré tout.

— Ah! monsieur, que vous connaissez mal les Kœnigsmarck ! s'écria Nisida hors d'elle-même, et comme ma mère changera d'opinion sur eux quand je lui aurai dit ce qu'ils sont !

— Dans deux mois, à pareil jour, à pareille heure, à cette chapelle, vous y serez?

— J'y serai, je vous le promets.

— Et moi aussi, murmura tout bas la comtesse, nous verrons si cette mère et ses laquais oseront répéter devant moi leurs calomnies.

Il se leva le premier et ouvrit la grille; une manière de sacristain, qui les attendait, les fit sortir par une petite porte. L'inconnu ne les avait pas suivies, et, lorsqu'elles se retournèrent, il avait disparu.

VII

UNE NOUVELLE EUCHARIS.

On annonça le prince électoral chez la comtesse de Platen ; elle était déjà sous les armes, elle l'attendait. Ainsi que toutes les femmes de son caractère, elle connaissait admirablement les hommes, elle les dominait, elle suivait leurs émotions sur leurs visages et savait un peu avant eux la pensée qu'ils allaient avoir. Elle avait donc suivi d'un œil charmé la vive impression produite par Mélusine sur le prince ; elle n'ignorait pas que de cette impression à une passion réelle il n'y avait qu'un pas bien vite franchi, lorsqu'il est habilement combiné.

En conséquence, elle prépara ses batteries ; mademoiselle de Schulembourg fut dès le matin parée, préparée avec cet art le plus grand de tous, qui sait dissimuler son existence. Elle semblait à peine ha-

billée, on eût dit une personne surprise à l'improviste dans un négligé sans prétentions, et cependant pas un de ses cheveux n'était tourné naturellement. Madame de Platen était une habile maîtresse.

Elle reçut le prince et son confident dans un salon d'été, plein de coquetterie et d'élégance. Lorsqu'on les lui annonça, elle jeta un cri d'étonnement et courut au-devant de Son Altesse.

— Quoi! monseigneur, de si bonne heure. Vous avez déjà quitté le palais et...

— Et la princesse, oui. Cela vous étonne, n'est-il pas vrai? après une longue absence.

— Cela m'étonne, en effet, au point de ne le pas croire.

— Allons donc! ma chère comtesse, cela ne vous étonne pas, vous me connaissez.

— Certes, j'ai cet honneur.

— Vous savez très-bien ce que je viens faire ici.

— Vous venez me voir, je l'espère.

— Vous savez bien que non.

— Et qui donc vous attire alors? Il me semble, monsieur, que vous rapportez de chez les Turcs des façons un peu bien singulières, et qu'on ne traite pas ainsi une ancienne amie, eût-elle même le grand âge que l'on m'attribue si bénévolement au palais.

Madame de Platen avait des espions partout, elle

n'ignorait pas que la princesse Dorothée l'appelait souvent *la vieille*.

— Ma chère comtesse, vous avez une adorable pupille.

— Je n'ai point de pupille, monseigneur.

— Une adorable élève, si vous l'aimez mieux.

— Je ne tiens point d'école, monseigneur.

— Une adorable amie, puisque ce nom vous plaît davantage.

— Quant à cela, monsieur, j'en ai plus d'une.

— Ah! que vous êtes cruelle! vous m'entendez fort bien, et, au lieu de m'aider, vous me voulez faire expliquer tout au long.

— N'est-ce point l'habitude à la cour?

— Puisque vous l'exigez, puisque je ne puis vous satisfaire autrement, j'irai droit au but, j'adore mademoiselle de Schulembourg.

— Il y en a bien d'autres!

— C'est possible, mais personne ne l'aime comme moi.

— Allons donc, monseigneur! un homme marié, un homme amoureux de sa femme, et de quelle femme! la plus belle personne de l'univers!

— Il est fort heureux que je sois marié, comtesse, sans cela j'épouserais votre enchanteresse, si elle ne me voulait point accepter autrement.

Madame de Platen éclata de rire.

— Ah! quels feux! et comme ils brûlent vite. Vous l'avez vue hier, un quart d'heure, que sera-ce donc quand vous la connaîtrez?

— Faites-la-moi connaître tout de suite.

— A présent! à cette heure! ah! monsieur, les abominables façons que vous avez là!

— Jamais, depuis que j'existe, je n'ai rien éprouvé de semblable, c'est un enivrement, une fascination.

— Je le crois! vous avez affaire à une magicienne, mademoiselle de Schulembourg s'appelle Mellusine.

— Le charmant nom! comme il lui va bien! c'est celui d'une fée.

— On le lui a donné à sa naissance, par prévision.

— Voyons, comtesse, où est-elle?

— Puis-je le savoir, monseigneur?

— Certes, vous le savez, vous êtes sa meilleure amie, sa m..., sa sœur.

— Vous alliez dire sa mère, monsieur, reprit-elle avec un sourire ironique, pourquoi vous arrêter? croyez-vous que cela me blesse? j'ai, grâce à Dieu, l'esprit assez haut pour connaître ma valeur et ne pas me fâcher de si peu de chose.

— J'allais dire tout ce que vous voudrez, ne m'écoutez pas, je perds la tête, cette adorable fille ne me laisse pas un brin de raison. Je vous en conjure, ayez pitié de moi.

— Allons, décidément mademoiselle de Schu-

lembourg vous a jeté un sort, elle est digne de son nóm, en quelques minutes, faire naître une passion semblable! Vous n'avez point aimé ainsi ma pauvre sœur.

— Non.

— Vous êtes franc, au moins. Quant à la princesse, elle est hors de toutes comparaisons.

— Je n'ai point aimé non plus la princesse ainsi, non plus mes enfants, non plus ma mère ; rien, vous dis-je !

— Savez-vous que vous m'attendririez, si je vous croyais; monsieur de Groote, faut-il croire Son Altesse?

— Sur parole, madame, j'en suis garant.

— Eh bien?

— Eh bien !... la belle Mellusine est ici.

— Où cela? où cela? demanda-t-il en se levant?

— Pas si vite, doucement, monsieur ! elle est ici, mais elle est dans sa chambre, mais elle n'est pas éveillée, peut-être, elle ne vous attendait pas, et elle ne devait pas vous attendre apparemment.

— La divinité est donc encore couverte d'un nuage, parlons-en; jusqu'à ce qu'elle daigne paraître, me promettez-vous de répondre à mes questions?

— Autant que cela me sera possible.

— Son cœur est-il libre?

— Hein ! hein !

— Quoi ! aurais-je un rival?

— Eh ! monseigneur, encore une fois, calmez-vous, nous ne causerons jamais à notre aise si vous vous révoltez au moindre mot.

— Enfin, répondez ! répondez !

— Un rival ! vous en avez mille, vous avez tous ceux qui la voient, M. de Groote lui-même, je parie.

— Madame ! répliqua le courtisan, tout rouge d'inquiétude, en s'inclinant.

— Vous prenez à tâche de m'exciter et de me tourmenter, comtesse ; répondez-moi, j'entends un rival sérieux.

Madame de Platen se mit à rire.

— Monseigneur, les jeunes filles ont toujours, au moins, un amoureux, sans compter celui qu'elles rêvent.

— Elle en a donc un ?

— Je l'ignore ; jamais un mot n'a été prononcé par elle à cet égard, mais je suppose...

— Que supposez-vous?

— Que sais-je ! quelque parent laissé en province et dont le souvenir reste au fond du cœur, quelque bel officier aux gardes de Son Altesse, quelque seigneur élégant?

— Tout cela est vague... incertain...

— Je ne puis vous avouer ce que je ne sais pas.

— Que vous a-t-elle dit de moi?

— Rien, que ce que mademoiselle de Schulembourg pouvait dire...

— De qui? demanda-t-il voyant qu'elle se taisait.

— De l'auguste époux de la princesse Dorothée.

— Ah! répliqua-t-il en frappant du pied.

Madame de Platen le regardait sous ses longues paupières et jouissait de son impatience; elle jouait en ce moment avec ses sentiments comme avec une raquette; c'était déjà un commencement de vengeance.

— Enfin, qu'a-t-elle dit? insista-t-il.

— Rien, monseigneur, si ce n'est que vous êtes un heureux père et un époux bien-aimé.

Le prince n'eût eu pour Mellusine qu'une fantaisie, cette fantaisie serait devenue une passion avec un pareil système; l'adroite comtesse le savait, et elle se promit de ne pas changer en reconnaissant le succès. M. de Groote admirait et se taisait. L'amoureux se leva, fit plusieurs tours dans la chambre sans prononcer un mot, se rassit sur tous les siéges, donna un coup de pied violent à un métier à tapisserie qu'il rencontra, sur quoi madame de Platen éclata de rire encore.

— Prenez garde! monseigneur, vous culbutez l'ouvrage de votre déesse.

— C'est elle qui a fait cela?

— Oui, c'est elle qui a créé cette rose et cette tu-

lipe, c'est elle qui a nuancé cet œillet, n'est-ce pas merveilleux?

— Hélas! c'est digne de ses jolis doigts. Ceci sera pour moi, je le veux.

— Je le veux, ah! monsieur, comme vous y allez, je le veux! si vous croyez plaire ainsi.

— Je veux... je veux... je désire, je demande! comtesse, vous êtes cruelle, vous êtes barbare; votre âme est dure comme un rocher.

Juste à ce moment une main délicieuse souleva la portière à côté du prince, et une voix mutine cria d'un ton de bonne humeur.

— Madame, ma chère amie, voyez quel joli oiseau je reçois à l'instant de la part du cousin Maurice.

Et d'un seul saut elle se trouva au milieu de la chambre, portant une cage de filigrane doré où un charmant perroquet marmotait ses patenôtres. Tout était arrangé si naturellement, que l'homme le plus soupçonneux y eût été pris. Le prince était à moitié caché par le rideau, Mellusine ne le voyait point, rien de plus facile à supposer. Lorsqu'elle fut entrée, la glace en face d'elle le lui montra; elle poussa une petite exclamation d'effroi et se retira vivement en arrière.

— Ah! mon Dieu!

Madame de Platen riait toujours, M. de Groote s'é-

tait levé, le prince se jeta au-devant de la jeune fille et l'arrêta.

— Mademoiselle, restez, de grâce; est-ce que je vous effraye?

Elle baissa les yeux en rougissant comme une pensionnaire, et balbutia une réponse embarrassée, qui jouait la naïveté à s'y méprendre.

— Monseigneur, en cet état...

— Ah ! charmante, charmante, adorable, mille fois plus belle qu'avec les plus belles parures; ne me privez pas du bonheur de vous voir ainsi, de ce bonheur que je demandais avec tant d'instance à la comtesse depuis au moins deux heures.

— Comment, monseigneur, moi ! dit-elle.

— Vous, mademoiselle, vous la reine de la cour, vous qui méritez toutes les couronnes, et la Providence a été injuste de vous les refuser.

— Mais, monseigneur, à peine ai-je eu l'honneur de vous être présentée...

— Vous voir un instant, c'est vous aimer toute la vie.

Une jolie fille ainsi complimentée n'avait rien à répondre qu'à faire la révérence et à s'asseoir; elle n'y manqua pas, elle prit la contenance la plus douce, la plus modeste qu'elle eut dans son arsenal; il la regardait avec enivrement, ses yeux tombèrent par hasard sur le perroquet, qui lui rappela le

cousin Maurice, et la jalousie que ce nom lui avait causée, il fronça le sourcil, et, montrant l'oiseau d'un geste contraint :

— Vous avez là, mademoiselle, un charmant compagnon.

— En effet, monseigneur, il est très-joli.

— Vous l'aimez bien, sans doute?

— Oh ! oui.

— Sans doute aussi vous l'aimez pour celui qui vous l'a donné?

— Oh ! oui, monseigneur, s'écria-t-elle comme entraînée malgré elle, puis, se reprenant avec la retenue de toute jeune fille pudique :

— C'est-à-dire... c'est-à-dire... je l'aime, parce qu'il est joli.

— Et quel est donc ce cousin Maurice, assez heureux pour vous faire aimer ses présents?

— C'est un ami d'enfance, un parent...

— Un fiancé, peut-être ?

Et cette question était pleine de tempête.

— Mon Dieu ! monseigneur, interrompit madame de Platen, voilà un interrogatoire bien fait pour intimider une personne de cet âge, je vous prie d'être assez bon pour en rester là. Si mademoiselle de Schulembourg a un fiancé, Votre Altesse a une épouse, vous n'avez point le droit de vous occuper l'un de l'autre, et il me semble que chez moi, en ma pré-

sence, nous avons à dire autre chose que cela.

— Me prenez-vous pour mon père, madame? répliqua le prince avec une nuance de hauteur, que vous me faites des leçons et que vous me croyez obligé de m'y soumettre ?

— Je vous prenais pour un homme d'esprit, monseigneur, pour un homme qui sait tout entendre, et auquel on peut tout dire quand on est inspiré par un respectueux dévouement. Croyez-en mon expérience, changeons de propos, il est des discours qu'il ne faut pas prolonger.

M. de Groote avait tout compris, tout deviné, il vit jour à fonder son avenir sur des bases au-dessus de son espérance, il n'en laissa pas échapper l'occasion. Pour une première séance, celle-ci était assez longue, il fallait emmener Georges, il se décida à y tâcher, et, après beaucoup de tentatives infructueuses, il y parvint cependant. Le prince se leva éperdu, enivré, et, à cette entrevue, il laissa voir à Mellusine tout l'empire qu'elle avait pris sur son cœur, il ne put retenir ses aveux, ses promesses, il se livra entièrement aux deux sirènes, qui n'eurent garde de l'accepter ainsi. Le meilleur moyen de dominer les gens est de repousser la domination qu'ils vous offrent.

En sortant de cette maison perfide, il dit à Ernest :

— Je laisse là le véritable trésor de mon âme, il

me semble que maintenant je vais cesser de respirer, ma vie s'arrêtera jusqu'à ce que je la revoie.

— Monseigneur, il faut vous contraindre, vous perdriez mademoiselle de Schulembourg, si on soupçonnait cette passion subite.

— Ai-je perdu madame de Busche, monsieur? et, si je la perdais en effet, ne me reste-t-il pas assez de puissance pour la sauver?

Tout l'avenir de la maison de Hanovre était dans ces mots.

VIII

AMADIS ET GALAOR.

Pendant ce temps, Philippe, en quittant le Hanovre, s'était rendu directement à la cour de Saxe. L'électeur et son fils avaient une grande réputation en Europe, surtout le prince Frédéric-Auguste, dont l'intelligence, la force, la beauté et l'amour du plaisir occupaient les trompettes de la renommée. Le lendemain même du jour où il arriva à Dresde, le comte de Kœnigsmarck lui fut présenté, et, sur-le-champ, au premier coup d'œil, il s'établit entre eux une vive sympathie.

Le prince l'engagea à venir souvent, le mit de ses particuliers, de ses chasses, de ses soupers et de ses exercices d'Hercule, où, pour la première fois, il trouva un lutteur digne de lui. Ce trait lui gagna le cœur, et, après un coup de poing magistral donné à

un seigneur qui se targuait de bravoure, il déclara le comte de Kœnigsmarck son ami à la vie et à la mort.

Philippe était triste encore de ses amours découronnées, il fuyait le monde, il fuyait surtout la société des femmes, ce dont toutes se plaignaient. Son beau visage, sa tournure martiale et gracieuse, attiraient les regards des belles, et lui valaient des suffrages bien flatteurs. Le prince et ses amis le lui répétaient, il n'en tenait compte et semblait les mépriser. Enfin, Frédéric-Auguste, étonné d'une pareille conduite, lui en demanda l'explication.

— Il faut que vous ayez un grand chagrin, ou un grand amour, Philippe.

— J'ai l'un et l'autre, j'ai plus encore.

— Vous avez plus encore !

— Oui, j'ai deux amours.

— Oh ! deux amours ! s'écria le prince en éclatant de rire, c'est plus facile à guérir qu'un seul.

— Non, mon prince, car ces deux amours ne forment qu'un seul chagrin.

— Racontez-moi ça, je vous en prie.

Philippe ne demandait pas mieux. La discrétion n'était pas la vertu favorite des jeunes seigneurs de cette époque. Il confia tout au prince, sa double passion pour Dorothée et pour Nisida, il lui fit de toutes deux un portrait enchanteur, bien que véri-

table, et lui demanda ensuite s'il n'eût pas fait comme lui, et s'il n'eût pas adoré deux créatures aussi parfaites.

— Comment choisir, en effet?

— Elles vous aimaient toutes deux?

— Hélas! oui, monseigneur, voyez la bizarrerie! j'aimais toujours celle qui semblait m'aimer le moins.

— A présent, vous adorez la princesse Dorothée, n'est-ce pas?

— Je l'adore à ce point de rêver toutes les extravagances pour la posséder.

— Et Nisida?

— Pauvre Nisida! quel cœur! celle-là je n'ai qu'un mot à prononcer, et elle ne reculera devant aucun sacrifice; c'est un ange de dévouement et de tendresse.

— Aussi, vous l'aimez moins?

— Je ne sais, j'ignore, mon cœur est un chaos que je ne puis débrouiller.

— Nous le débrouillerons, soyez tranquille, et, si vous consentez à vous laisser guider par moi, d'ici à bien peu de temps, je vous garantis de vous délivrer de vos deux amours et de votre chagrin.

— Puissiez-vous dire vrai! que faut-il faire?

— Presque rien, me suivre. Pour commencer, on soupe ce soir à Maritzbourg, vous en êtes.

— Monseigneur...

— Vous en êtes, il le faut, c'est ma première ordonnance.

— J'obéirai.

— La compagnie y sera bonne et choisie, je vous en réponds, et, si vous n'oubliez pas pendant quelques heures, c'est que vous serez incurable.

— J'essayerai.

— Ce n'est pas tout. Je compte parcourir l'Europe avant de me fixer dans cette ville de Dresde, dans cet électorat de Saxe, que je suis condamné à gouverner un jour ; je veux connaître les autres pays, je veux demander à ma jeunesse tout ce qu'elle pourra m'offrir, je veux, enfin, me créer des souvenirs brillants et ineffaçables, vous me suivrez.

— C'est trop d'honneur, monsieur, pour pouvoir être refusé.

— Eh bien, c'est convenu, la cure commence ce soir.

Elle commença et n'obtint, pour ce premier jour, que de faibles résultats. Philippe eut quelque peine à s'accoutumer à ce nouveau langage, à ces amours faciles, à ces plaisanteries élégantes, mais libres, les séduisantes femmes qui l'entouraient lui faisaient peur. On se moqua de lui, il n'en tint compte, il laissa dire et conserva sa contenance timide. Le prince en rit tout le premier, mais il demanda l'indulgence pour son élève, et assura qu'à la pre-

mière occasion on en serait entièrement satisfait. — A peine un mois s'était écoulé, que Philippe n'était plus reconnaissable. Il se moqua de lui-même bien plus fort que les autres ne s'en étaient moqué jusque-là. Le prince lui-même ne le surpassait ni en hardiesse ni en amour du plaisir. Sa beauté lui assura de faciles conquêtes que son esprit et son courage lui conservèrent, et jamais plus brillantes aventures n'occupèrent les imaginations avec plus de justesse.

Bientôt ce petit théâtre de Drèsde lui sembla trop étroit, bientôt il sentit le besoin d'étendre ses ailes et il se mit à tourmenter son auguste ami, pour en obtenir de hâter leur départ, dont celui-ci était au moins aussi pressé que lui. Enfin l'électeur donna son consentement, et ils se mirent en route accompagnés d'une suite convenable, sans être trop brillante et sans gêner les jouissances de l'incognito.

Il n'est pas de notre sujet de raconter ces voyages, pendant lesquels l'un et l'autre ami entassaient des aventures nombreuses, mais presque semblables à celles qu'on a déjà lues, partout des passions en poste, des dangers vaincus, des rivaux écartés, des duels, des enlèvements, enfin tout ce que l'imagination des romanciers a pris dans les réalités de la vie. Philippe en ces quelques mois devint un don Juan parfait, il passa même son premier maître et alla plus

loin que lui dans la carrière; de temps en temps Frédéric-Auguste lui disait :

— Mon remède est-il bon ? les amours sont-ils guéris ?

Il soupirait bien un peu quelquefois, ensuite il répondait :

—Oui, mon prince, oui, ils sont passés, cependant je ne puis oublier Nisida, c'est le seul lien qui me rattache encore au passé de ma candide jeunesse. Je ne lui écris guère, elle ne m'obsède point de ses lettres et pourtant je sais qu'elle m'aime toujours, je sais que je la retrouverai la même qu'au moment de la séparation et je me repose sur cette pensée, elle me fait du bien.

— Avez-vous le désir de la revoir ?

— Ce serait pour moi un grand bonheur.

— Où est-elle maintenant ?

— Dans une ville que nous devons visiter bientôt, à Vienne.

— Nous l'y retrouverons, je serai charmé de la connaître, n'est-elle pas avec madame la comtesse de Kœnigsmarck et mesdemoiselles vos sœurs ?

— Oui, monsieur.

— On vante partout leurs charmes. La comtesse Aurore surtout est une merveille.

— Cela est vrai, monseigneur, ma sœur est une véritable beauté.

Ces entretiens se renouvelaient souvent. Le prince électoral éprouvait un secret plaisir à causer de la belle Aurore, et souvent il parlait de Nisida pour parler d'elle ensuite sans avoir l'air d'y songer. Il rapprochait insensiblement son départ pour Vienne, il en vint même à trouver étrange de n'y être point allé encore.

— Je ne sais pourquoi nous n'avons pas commencé par là, dit-il à Philippe, notre première visite devait être pour l'empereur.

— Allons-y donc ! Le cœur me bat à la pensée de revoir Nisida, comment la retrouverai-je ?

— Infidèle peut-être.

— Ah! vous neconnaissezpasNisida, monseigneur!

— Le singulier nom que celui-là ! c'est un nom de ville, ou de promontoire, ou d'île, ce n'est point un nom de femme. Il y a un mystère en tout ceci, et nul ne sait de qui elle est fille ?

— M. de Lagardie seulement, c'est un secret qu'il garde bien, il le cache à ma mère, il le cache à Nisida elle-même. Cependant cette mère inconnue lui écrit quelquefois.

— Et la pauvre mademoiselle de Resoffen n'est pas possédée d'un désir perpétuel de la connaître !

— Monseigneur, ne me prenez pas pour un avantageux et permettez-moi de vous le dire, Nisida n'est préoccupée que de notre amour.

— Ah ! l'heureux coquin ! je donnerais toutes les couronnes électorales pour en pouvoir dire autant d'une personne que je sais.

Ils étaient alors en Italie ; avant d'aller à Vienne, Philippe eut vivement désiré faire une pointe en Hanovre, pour essayer encore de toucher la princesse, mais il n'osa point l'avouer à Frédéric-Auguste, par orgueil. Aller chercher un échec lui semblait trop cruel, il craignait les railleries du prince, et celui-ci ne les lui eût pas épargnées.

Enfin ils se mirent en route : au moment de monter en carrosse, un laquais de Philippe lui présenta son courrier, et parmi les nombreuses lettres de tous les pays il s'en trouvait deux qui répondaient à sa pensée secrète, et qui attirèrent particulièrement son attention, l'une était datée de Hanovre et contenait ceci :

« Si Philippe de Kœnigsmarck n'a pas oublié un ancien ami, si ses sentiments n'ont point changé, si ses désirs sont toujours les mêmes, il pourrait maintenant essayer de réussir où il a échoué autrefois, il est très-probable qu'il n'aurait plus les mêmes refus à essuyer ; s'il veut en savoir davantage, qu'il écrive à son ami, et tous les renseignements lui seront envoyés sûrement. »

Point de signature, un mystère, il n'en fallait pas davantage pour piquer la curiosité et exciter l'ima-

gination du jeune homme. Il pensa naturellement à Ernest de Groote, bien que ce ne fût pas son écriture, et quant à la réussite qu'on lui promettait, il ne pouvait être question que de Dorothée. Il en eut presque un éblouissement, non pas que son amour fût le même, il n'était plus susceptible maintenant d'une passion semblable, mais l'idée de se venger, l'idée de dominer celle qui l'avait oublié si vite, de la soumettre pour l'oublier à son tour, faisait battre son cœur de joie et d'orgueil.

— Nous allons songer à cela en route, se dit-il, et aviser au meilleur moyen de parvenir. Voyons maintenant la pauvre Nisida.

« Je suis à la veille d'un grand événement dans ma vie, lui disait-elle, je vais voir ma mère et la connaître; j'ai voulu vous le dire, mon ami, afin que vous ne l'appreniez pas par un autre et que vous sachiez bien que, malgré tout, vous êtes le premier sentiment et le premier intérêt de ma vie. Je suis encore et toujours disposée à tout sacrifier à votre bonheur; ma mère en sera instruite s'il le faut, mais jamais, jamais, entendez-vous, Philippe? le cœur de Nisida n'appartiendra qu'à vous. »

Elle lui racontait ensuite l'entrevue de Saint-Stephan, le rendez-vous pris dont le jour approchait, et les craintes qu'elle ne pouvait s'empêcher de concevoir à cet égard.

« Je suis bien décidée à ne point quitter l'église ou du moins la ville de Vienne, ma mère a peut-être le projet de m'enlever, aussi secrètement qu'elle m'a envoyée à Agathembourg, je crois qu'elle aime les surprises, mais cette fois je suis d'âge à les diriger. Vous me faites espérer votre arrivée, je voudrais vous voir avant le moment décisif. »

D'après les calculs des deux jeunes gens, ils devaient arriver à Vienne le jour même de cette grande entrevue, et ils résolurent de se hâter pour donner à Nisida la joie qu'elle attendait d'eux.

IX

UNE ÉPOPÉE.

Le comte Charles-Jean s'embarqua pour Malte, suivi de Bontemps, au jour fixé par le grand maître. Ce fut le premier moment de joie qu'il éprouva depuis le départ de madame de Bouillon. A mesure qu'il s'éloignait de la France et qu'il s'approchait de l'île Belliqueuse, il respirait plus facilement, il laissait derrière lui la préoccupation de son cœur, pour ne plus songer qu'à la gloire. En apercevant ce rocher, ce rempart formidable de la foi chrétienne contre les infidèles, il le montra du doigt à son serviteur, et celui-ci lui répondit par un de ces mots, de tout temps l'apanage du soldat français, dans lesquels on retrouve le courage, l'esprit et le sans-gêne de notre nation.

Il fut reçu au port par un des premiers dignitaires

de l'ordre, envoyé au-devant de lui au nom du grand maître, et bon nombre de chevaliers se présentèrent pour lui faire les honneurs. On avait beaucoup parlé des Kœnigsmarck, leur beauté, leur valeur, étaient aussi célèbres que leurs aventures. L'île de Malte contenait alors l'élite de la chevalerie et de l'Europe. Charles-Jean fut entouré, fêté par elle, et conduit comme en triomphe au palais. En les entendant discourir, en voyant ces remparts inexpugnables, le luxe et la puissance dont ces soldats du Christ s'entouraient, le comte leur dit en riant :

— Par ma foi ! messieurs, si j'étais catholique, je ne sortirais jamais d'ici : il n'y a pas de cour, si brillante qu'elle soit, qui vaille la vie que vous y menez.

Aussitôt qu'il fut annoncé au grand maître, celui-ci donna l'ordre de l'introduire, et l'accueillit avec une distinction marquée.

— Monseigneur ! lui dit-il, je viens vous demander une place à bord de vos galères, il n'est pas de lieu au monde où je désire davantage être admis.

— Monsieur le comte, c'est un honneur pour la religion de Malte que de vous y recevoir, et nous tâcherons que vous ne songiez pas à nous quitter de longtemps.

— Quand pourrai-je combattre ?

— Grâce au ciel, monsieur, les infidèles ne sont

pas sous nos murailles, et il vous faudra les aller chercher.

— Où cela ?

— Sur les mers qu'ils infestent.

— Bientôt ?

— Dès demain si vous ne tenez pas à prendre un peu de repos.

— Du repos ! pourquoi faire ? lorsqu'on veut se reposer, on ne vient pas servir sous les ordres de Votre Altesse révérendissime.

— Parlez-vous tout de bon ? demanda le grand maître en souriant.

— En pouvez-vous douter, monseigneur ?

— Mais nous aurions voulu vous conserver quelque temps en notre palais, vous accueillir suivant votre mérite, vous laisser un peu remettre des fatigues de la mer.

— Monseigneur, je suis d'une race infatigable, et quant à vos bontés, quant à votre hospitalité généreuse, j'en jouirai à mon retour lorsque je les aurai méritées.

— Puisque vous le voulez absolument, monsieur le le comte, apprenez donc ceci : un corsaire de Tanger a ravagé les côtes de la Sicile et de la Calabre, les habitants désolés ont envoyé ici un brigantin en toute hâte pour nous conjurer de lui donner la chasse avant qu'il fût retourné dans son aire, avec

ses prisonniers et son butin, car il dévaste encore les bords de l'Adriatique. Nous en sommes instruits depuis hier, demain deux galères prendront la mer et le joindront certainement avant qu'il soit peu. Voulez-vous être du voyage ?

— De grand cœur, monseigneur, ce sont des parties semblables que je suis venu chercher. Quand dois-je être à bord ?

— Ce soir, si vous le voulez, dès l'aube du jour on partira, vous souperez avec nous, ensuite on vous conduira à celle des deux galères qui vous conviendra le mieux ; vous en verrez les commandants, d'ici là faites-moi l'honneur d'accepter l'hospitalité de quelques heures, j'en serai vivement reconnaissant.

Charles-Jean passa une soirée selon ses goûts au milieu de cette milice guerrière, les faits d'armes furent brillamment racontés, et la gaieté intarissable des jeunes chevaliers dissipa un peu sa mélancolie. Bontemps fit la joie de l'office, les laquais du palais et les frères servants le virent partir avec un profond regret, et plusieurs d'entre eux l'eussent volontiers accompagné si les règlements sévères de la maison de Son Altesse avaient pu le permettre.

Il monta sur la galère, à la suite de son maître, bien lesté de corps et d'esprit, disposé à combattre ou à dormir selon la circonstance. Le comte choisit celui des deux navires qui devait marcher en avant,

pour être plus sûr de rencontrer l'ennemi. Son enthousiasme entraînait celui des chevaliers et des soldats, déjà si valeureux et si ardents. Jamais croisade ne partit avec plus de zèle et de conviction.

Le pavillon de Malte était, sur ces mers, respecté de tous et la terreur des infidèles. Les chevaliers connaissaient, par une grande expérience, les habitudes de ces forbans, et ils n'eurent pas cherché deux jours qu'ils aperçurent dans le lointain les voiles et les mâts des pirates. Ce fut un hourra général, mais le comte, plus que personne, se montra joyeux et empressé.

— Les voilà ! les voilà ! nous allons voir s'ils emportent chez eux les dépouilles des chrétiens, et si le pavillon de Malte devra s'abaisser devant ces misérables, disait derrière lui un jeune novice.

— Le pavillon de Malte s'abaisser ! Monsieur, s'écria le comte, je me jetterais plutôt à la mer en le prenant pour linceul. Nous allons couler bas ce coquin, je ne demande qu'une chose, c'est l'honneur de monter le premier à l'abordage, car c'est ainsi qu'on se bat chez vous, n'est-il pas vrai ?

— Toujours, monsieur le comte.

— Deux places alors au premier rang, s'il vous plaît. J'ai un valet qui ne m'a pas suivi pour autre chose. C'est un Français, messieurs, un bon catholique, lui, auquel vous pourrez donner l'abso-

lution avant de lui laisser prendre un mousquet.

Bontemps, favori de l'équipage, comme il l'était de tous ceux que charmait sa joyeuse humeur, se tenait derrière son maître, et salua très-humblement, comme pour approuver la demande.

— N'est-il pas vrai, Bontemps ! continua le jeune homme, et n'ai-je pas bien interprété ta pensée ?

— Vrai de tout point, monsieur le comte. J'ai quitté Paris, la France, mon roi, M. le chevalier du guet, même ma femme, pour arriver au moment où nous sommes, et je suis déjà payé de ces sacrifices par la vue de notre proie. Il ne nous échappera pas, je l'espère, pour moi, j'en veux emporter un morceau à M. le comte Othon, afin qu'il ne se console point de nous avoir laissés seuls. Et pourquoi faire encore? pour se marier !

Le mouvement d'horreur dont il accompagna ces paroles en révéla toute la portée.

— Que ne se faisait-il chevalier de Malte, n'est-ce pas, Bontemps? dit le commandant.

— Hélas ! monsieur, cela est impossible, M. le comte, sauf le respect que je lui dois, n'est pas autre chose qu'un parpaillot !

— Assez, interrompit Charles-Jean, rougissant de colère, tu abuses de la liberté, drôle; un mot de plus, et je te fais jeter à fond de cale, tu ne verras le combat qu'avec les poissons.

Cependant le corsaire, en apercevant la croix blanche sur fond de gueule, comprit bien vite à quel ennemi il allait avoir affaire et quels dangers le menaçaient. La mer était calme comme un lac, la chaleur insupportable, le bâtiment, trop chargé d'hommes et de butin, manquait d'eau et de provisions de bouche. Sa position, déjà si critique, lui fit doublement craindre une rencontre avec de si redoutables ennemis. Les prisonniers enchaînés gisaient pêle-mêle à fond de cale, autant qu'on avait pu en entasser. Les autres étaient avec les femmes et les marchandises sur le pont, et tous succombaient à la faim, à la soif, à l'ardeur du soleil, beaucoup mouraient, on les jetait sans cérémonie dans la mer, et sans autre préliminaire que de les dépouiller du peu de vêtements qu'on leur avait laissés.

Le chef comprit à merveille ce qui allait arriver de tout ceci, mais c'était un homme intrépide, que rien ne pouvait abattre, il résolut de se défendre envers et contre tous, de sauver son butin, ou de périr. Il prit, en conséquence, ses dispositions, déblaya le pont autant que cela fut possible, ce qui augmenta d'autant les souffrances des malheureux captifs.

— Maintenant, dit-il à son équipage, attendons ces chiens, et voyons ce qu'ils sauront faire.

Il n'attendit pas longtemps. Les deux galères arrivaient sur lui comme la tempête. Les chrétiens

enchaînés poussaient des cris vers le ciel, leurs geôliers les frappaient pour leur imposer silence, au même instant, les crampons se jettent, et le comte de Kœnisgmarck, impatient, se précipite à l'abordage, l'épée nue à la main. Ce n'était pas l'affaire des Barbaresques, ils espéraient tenir tête aux chrétiens en les éloignant par un feu bien nourri, mais, à l'abordage, l'équipage chrétien avait contre lui des avantages immenses qu'il voulait, avant tout, écarter. L'ordre était donné d'avance, et le bâtiment s'écarta, par une manœuvre prompte, de celui qui le touchait, l'imprudent jeune homme se trouva ainsi seul en équilibre sur le bord du vaisseau ennemi, accroché à un câble de la main gauche, tandis que, de la droite, il commençait à combattre, appelant à lui les pirates, les menaces à la bouche et l'œil étincelant.

Tous se ruèrent sur lui pour le repousser dans l'abîme, et il résistait néanmoins, lorsqu'un d'eux, plus intelligent ou plus cruel, d'un coup de son sabre, coupa le câble protecteur et lança l'aventurier dans les ondes.

A cette époque, on le sait, on portait encore à la guerre une demi-armure, moins lourde que celles des anciens preux, mais assez embarrassante néanmoins pour gêner les mouvements d'un nageur. Aussi les deux équipages, dont les yeux étaient fixés sur le hardi chevalier, poussèrent-ils en même temps

des cris de triomphe et de détresse, quand ils le virent disparaître. Bontemps s'arrachait les cheveux et voulait se précipiter après lui, on eut beaucoup de peine à le retenir, chacun, sur les galères de Malte, déplorait le sort du jeune héros, lorsque, tout à coup, des hurlements terribles retentissent à l'arrière du bâtiment, dont la seconde galère s'était approchée à son tour.

Un homme, ruisselant d'eau, s'accrochait au bord, le sabre aux dents, en criant aux chrétiens de le suivre, c'était Kœnigsmarck, reparaissant, comme par enchantement, plus intrépide que jamais.

A son aspect, les infidèles, frappés de terreur, commencèrent à lâcher pied, ils se crurent environnés de toutes parts, et les chevaliers, en effet, revinrent à la charge avec une nouvelle ardeur. Le comte mit, le premier, le pied sur le corsaire. Il distribua autour de lui des horions à la manière de sa famille, et chacun de ses coups faisait une blessure mortelle. Le pêle-mêle était complet; de tous côtés, les chevaliers, les servants, les soldats accouraient, sans pouvoir cependant fixer les crampons assez solidement. Bontemps et ses compagnons se désolaient, quelques efforts encore cependant, et ils en venaient à bout, lorsque le sarrasin, au désespoir, décidé à mourir plutôt que de se rendre, descendit à la sainte-barbe, et mit froidement le feu aux poudres. L'explosion fut

terrible, le navire sauta comme une fusée, amis et ennemis furent lancés dans les airs. Ce moment fut épouvantable; celle des deux galères qui touchait de près le vaisseau turc, ressentit une commotion épouvantable, et fut presque coulée à fond, mais l'autre, beaucoup plus éloignée, n'éprouva qu'un faible dommage, et, le premier moment passé, on mit les chaloupes à la mer pour chercher à sauver quelques victimes.

Pour cette fois, on crut bien que c'en était fait du comte de Kœnigsmarck.

— Je l'ai vu sauter comme un marron à cent pieds en l'air, répétait le désolé Bontemps, mon Dieu! faut-il que je ne l'aie pas suivi, faut-il que, sans moi, il soit monté deux fois sur ce vaisseau de malheur, où je n'ai pu l'accompagner! que devenir maintenant sans mon noble maître, et quelle honte de ne pas être mort à ses côtés!

Pendant ce temps les chaloupes croisaient et ramassaient les malheureux échappés, par une espèce de miracle, à cette épouvantable catastrophe. Le combat avait eu lieu assez près de l'île de Zanthe pour que l'on pût facilement joindre la côte et y chercher des secours. Un frère servant aperçut au milieu des vagues un homme qui se débattait et, le montrant à l'officier, il ajouta qu'il avait cru reconnaître le comte de Kœnigsmarck.

— Le comte de Kœnigsmarck serait encore vivant et échappé à ce danger ! C'est impossible. Voyons néanmoins.

On vogua vers ce malheureux, qui cherchait à se rapprocher lui-même, autant que ses forces le lui permettaient. On le saisit au moment où il perdait connaissance, épuisé par le sang de ses blessures, par la fatigue, par le poids de ses armes, et, lorsqu'il fut remonté à bord, chacun le reconnut, c'était bien le comte de Kœnigsmarck.

Ce que nous racontons et qui ressemble beaucoup aux romans de chevalerie, où les héros se faisaient recoller après un coup de sabre qui les fendait en deux parties, est cependant l'exacte vérité. C'est incroyable, mais c'est positif. Le comte Charles-Jean fut ainsi repêché après l'explosion du corsaire et survécut presque seul à cette catastrophe. Transporté à bord de la galère, il y fut reçu avec un enthousiasme dont rien n'approche. On le descendit dans la meilleure chambre et on l'entoura de soins empressés. Bontemps s'établit auprès de lui et ne souffrit pas que personne s'en écartât. On descendit à terre, pour y chercher les remèdes nécessaires, et tel fut le sentiment inspiré par ce jeune héros à ses frères d'armes, que nul ne s'occupa des pertes qu'on avait faites, le commandeur dit aux chevaliers :

— Messieurs, nous devons à l'Ordre, nous devons

à notre propre gloire, nous devons à la reconnaissance, de ne pas retourner à Malte sans M. de Kœnigsmarck, Son Altesse ne nous le pardonnerait pas.

La galère jeta l'ancre dans le port, et, pendant qu'on guérissait Charles-Jean, on radoubait celle qui avait tant souffert, pour la mettre en état de retourner à Malte. Ces deux occupations demandèrent plus de deux mois, mais dès les premiers jours on dépêcha au grand maître une felouque napolitaine pour lui apprendre l'événement et prendre ses ordres. Le prince la renvoya avec sa propre cavatille pour prendre le comte de Kœnigsmarck aussitôt que sa santé lui permettrait de partir. Ce jour arrivé, bien que faible encore, il fut transporté à bord, il désirait vivement passer sa convalescence au milieu des chevaliers, sur ce rocher héroïque, témoin de tant d'exploits et de hauts faits d'armes.

Le grand maître alla lui-même le recevoir au rivage, honneur insigne, qu'il faisait à peine aux souverains, et, lorsqu'il l'aperçut pâle, se soutenant à peine, appuyé sur deux écuyers, il s'avança vers lui, le prit dans ses bras et l'embrassa avec la tendresse d'un père.

— Monsieur le comte, lui dit-il, votre noble maison, l'Europe entière, ont le droit d'être justement fiers de votre valeur, mais l'ordre de Malte,

surtout, sous la bannière duquel vous avez gagné tant de gloire, ne saurait manquer de vous en offrir la récompense. Par décision prise en chapitre assemblé sous ma présidence, le conseil de l'ordre a décidé qu'on ferait pour vous une chose sans exemple et sans précédent jusqu'ici, une chose contraire aux statuts fondamentaux de la religion de Malte, mais dont nous croyons pouvoir nous honorer néanmoins. Nous vous offrons la croix de Saint-Jean de Jérusalem, en vous exemptant du serment et des vœux obligatoires, que votre croyance vous interdit. Nous serons heureux, nous serons orgueilleux même de la voir sur votre poitrine, et je vous demande la permission de l'attacher moi-même.

Charles-Jean fut profondément touché de l'honneur qu'on lui offrait. C'était, en effet, le plus grand qu'il put espérer, car la première loi de l'ordre était de n'y admettre que des catholiques. Il fallait que son action fût bien prisée pour en faire dévier le conseil suprême. Il reçut solennellement la croix dans l'église de Saint-Jean, à Malte, des mains du grand maître, aux acclamations de la population entière et surtout des chevaliers, si justes appréciateurs de la vaillance et du courage.

X

LA PROVIDENCE.

Pendant le mois qui s'écoula entre les deux entrevues, Nisida et Aurore ne cessèrent de s'entretenir de ce qu'elles avaient entendu... Wilhelmine, qui vivait bien plus avec sa mère qu'avec elles, les gênait néanmoins, et, dès qu'elle se trouvait en tiers, la conversation, si animée en son absence, languissait et mourait sur-le-champ. Nisida, très-résolue à se rendre au lieu désigné, n'y voulait point être accompagnée d'Aurore, dans l'idée qu'un danger quelconque la menaçait peut-être, et celle-ci, au contraire, s'obstinait à la suivre.

— J'irai avec vous, comme la première fois, sous le même déguisement, j'y veux aller, il y va de l'honneur de ma maison, je parlerai à votre mère, je lui apprendrai que les Kœnigsmarck ne sont point ca-

pables de ce dont on les accuse. Si elle avait sur nous ces pensées, pourquoi nous rendre dépositaires de sa fille? Je ne puis accepter cet affront, je ne le dévorerai pas sans me plaindre, mes nobles frères et ma mère attaqués ainsi!

— Mais si on m'enlève, si on m'emmène malgré moi, que deviendrez-vous?

— On nous enlèvera toutes deux. D'ailleurs, nous serons plus fortes réunies que séparées, et je vous le jure, on ne m'arrachera pas de l'église sans que je me fasse entendre de façon à leur donner de l'embarras. N'est-il pas convenu d'abord que vous n'en sortirez pas volontairement?

— Sans doute.

— Eh bien?

— Mais votre mère! votre mère!

— Ma mère, si elle était prévenue, y voudrait aller elle-même, je vous en réponds. D'ailleurs nous lui laisserons une lettre qui l'avertira de tout.

Ces discussions se renouvelaient chaque jour et plusieurs fois. Nisida en vint même jusqu'à douter si elle se rendrait au rendez-vous, tant une crainte involontaire lui faisait redouter pour son amie un danger imprévu.

— Si vous vous obstinez à me suivre encore, je resterai au logis. Rappelez-vous donc combien il m'est défendu de rien confier à votre famille; si on

découvre qui vous êtes, que vous savez tout, on se vengera.

— Je me défendrai. Mais vous vous faites des chimères inutiles, rien de tout cela n'arrivera.

La veille de ce jour mémorable, les salons de la comtesse étaient plus brillants que de coutume. Le comte Pamphili occupait son poste ordinaire, dans un coin reculé. Il ne prononçait pas un mot, et ses yeux ne quittaient pas Nisida, que ses sombres regards gênaient malgré elle.

— Mon Dieu ! ma chère, lui disait Aurore, quel terrible amoureux vous avez là ! savez-vous qu'il est effrayant ?

Elles en riaient néanmoins. La jeunesse rit de tout. Le comte s'en aperçut, et ses sourcils se froncèrent quelquefois d'une manière terrible. Avant de quitter sa place, dont il sortit le dernier, il se retourna vers les deux amies et leur fit un salut ironique, qu'elles ne remarquèrent point, mais qu'elles se rappelèrent ensuite.

Il était question déjà du mariage de Wilhelmine avec le comte de Levenhaupt. Cette raison seule d'abord et l'annonce de l'arrivée de Philippe ensuite avaient prolongé leur séjour à Vienne, elles devaient retourner à Agathembourg, où des affaires importantes appelaient madame de Kœnigsmarck. Cette arrivée de Philippe les occupait fort. Nisida se féli-

citait de lui avoir écrit ce qui arrivait, de l'avoir prévenu, elle l'attendait à chaque instant.

— Il va venir, il vient, j'en suis sûre, disait-elle, je le verrai avant cette grande aventure; et il veillera sur nous de loin, je ne craindrai rien s'il est ici.

La nuit entière, elle ne dormit pas; dès l'aube, elle était à la fenêtre, écoutant, suivant du regard tous les carrosses, tous les chevaux, tous les piétons même.

— Si je ne le vois point aujourd'hui, mon Philippe, je ne le verrai peut-être plus, mon Dieu ! Ah ! jamais on ne m'emportera vivante, ou plutôt je n'irai pas, non, je n'irai pas.

Flottant d'irrésolutions en irrésolutions, lorsque le soir fut arrivé, il est probable que sans les supplications d'Aurore elle fut restée au logis. Leur excursion devint d'ailleurs plus difficile cette fois-ci que l'autre, madame de Kœnigsmarck et Wilhelmine n'étaient point sorties ; elles attendaient Philippe et trouveraient au moins étrange qu'elles ne l'attendissent pas aussi. Comment faire? leur imagination s'épuisa en expédients, lorsque le hasard vint à leur secours. L'envoyé de Saxe se présenta à l'hôtel de Kœnigsmarck, porteur d'une dépêche de Frédéric-Auguste, annonçant que Son Altesse désirait trouver la comtesse chez lui à son arrivée, pour mettre elle-même Philippe entre ses bras. Cette invitation en

cachait une autre, qu'il n'osait point exprimer. L'espoir de voir la belle Aurore, de juger par lui-même de cette perfection tant vantée, lui dicta cette attention à laquelle madame de Kœnigsmarck fut très-sensible et qu'elle regarda comme une grande preuve d'amitié pour son fils.

— Et quand attendez-vous Son Altesse électorale, monsieur?

— Ce soir même, madame, le courrier qui la précède est déjà arrivé.

— Il faut donc vous suivre immédiatement?

— Si vous le voulez bien.

— Vous m'accompagnerez, n'est-ce pas? dit-elle aux jeunes filles qui l'écoutaient.

— En doutez-vous, madame? répliqua vivement l'aînée.

— Quant à moi je reste, ajouta Nisida, qui voyait dans cette circonstance un moyen d'éviter à Aurore cette entrevue qu'elle craignait tant.

Mais celle-ci se rapprocha vivement d'elle et s'écria qu'elle ne la laisserait pas seule.

— Quoi ! vous n'irez pas voir votre frère, Aurore, quoi ! vous lui ferez ce chagrin !

— Il m'en saura très-bon gré, au contraire, je n'en doute point, madame ; Nisida a besoin de moi.

La présence de l'ambassadeur empêcha le dis-

cours d'aller plus loin, mais la comtesse était visiblement contrariée.

— Nous vous retrouverons donc au retour?

— Sans doute, ma mère.

Madame de Kœnigsmarck connaissait les sentiments de Nisida et comprit la retenue qui l'empêchait de la suivre. Elle comprenait à merveille que la présence des étrangers la gênait dans cette première entrevue, et l'affection d'Aurore pour sa compagne expliquait jusqu'à un certain point son désir de ne ne la pas quitter. Elle les embrassa toutes deux, en ajoutant qu'elle leur ramènerait bientôt Philippe, et monta en carrosse avec sa fille aînée dont le caractère sérieux se rapprochait plus d'elle que celui d'Aurore, toujours aussi vive, aussi irréfléchie que dans son enfance.

Restées seules les jeunes filles se préparèrent à leur pèlerinage. Aurore eut bientôt revêtu son costume de suivante, Nisida se couvrit d'un voile, mais, avant de partir, elle hésita encore.

— Vous le voulez, Aurore, dit-elle, mon cœur est sombre, je ne sais pourquoi il me semble qu'un malheur me menace. J'ai envie de rester ici.

— Restons ! Cependant.....

— Et si Philippe arrive pendant notre absence, que croira-t-il? que lui dirons-nous?

— Nous lui dirons tout, puisqu'il le sait.

Vous l'oubliez donc, Nisida.

— C'est vrai, je ne sais plus ni ce que je dis ni à peine ce que je pense.

— Et si vous n'allez point à ce rendez-vous, votre mère s'irritera, elle vous réclamera peut-être. Madame de Kœnigsmarck n'a pas les mêmes idées que vous, elle vous rendra sur-le-champ, soyez-en sûre, elle ne vous gardera pas une heure dans sa maison après que vous aurez cessé de lui être confiée, vous connaissez sa stricte exactitude.

— C'est vrai.

— Au lieu qu'en voyant votre mère, vous vous entendrez avec elle, ce ne peut-être un monstre après tout, nous n'avons pas de crime à redouter, et ma présence, qui vous déplaît tant, empêchera toute violence, au contraire. Et puis, qui sait quels événements heureux cette entrevue peut amener! venez donc, décidons-nous, voici l'heure.

— Vous le voulez, Aurore; puissions-nous ne nous en point repentir!

Elles partirent, avec les mêmes précautions que la première fois, et trouvèrent comme la première fois l'église déserte et sombre. Auprès du septième pilier le même homme les attendait, enveloppé dans son manteau.

En les voyant de loin, il poussa un soupir d'allégement, car elles étaient en retard et il commen-

çait à craindre qu'elles ne manquassent à leur engagement.

Elles passèrent auprès de lui, sans avoir l'air de le remarquer, et se mirent en prières; il ne les dérangea pas, mais, en se relevant, elles trouvèrent la grille de la chapelle ouverte, et il les invita du geste à y entrer. Nisida passa la première, tout émue et tout hésitante qu'elle fût; un petit cierge tremblotant brûlait auprès d'une image, elle s'en approcha, comme pour se mettre sous sa protection.

— Vous allez me suivre, mademoiselle, dit l'homme d'une voix émue.

— Où me conduisez-vous?

— Près de votre illustre mère.

— Est-elle à Vienne?

— Oui.

— Loin d'ici?

— Non.

— C'est que je dois vous prévenir, monsieur, que sous aucun prétexte, je ne consentirai à sortir des remparts.

— Vous n'en sortirez pas.

— Un instant encore! ma suivante m'accompagnera.

— J'y consens.

— Et quelle preuve avez-vous de votre mission?

— Celle-ci. Lisez.

Nisida prit une lettre, qu'il lui présenta tout ouverte, elle lut :

« Vous suivrez le porteur de la présente, si vous m'aimez et si vous voulez m'obéir. Je vous attends. »

— Cette lettre est sans date et sans signature, reprit la jeune fille, l'examinant en tous sens.

— L'écriture vous est connue?

— Il est vrai.

— Cela doit vous suffire alors.

— Pourtant.....

— Hâtons-nous, le temps presse.

— Allons donc, puisqu'il le faut.

Elle se dirigeait vers la grille lorsqu'il l'arrêta.

— Par ici, dit-il, nous sortirons plus vite et plus facilement, l'église est fermée.

— Mais votre homme de l'autre jour, reprit Nisida, devenue défiante, ne peut-il nous ouvrir ?

— Il nous attend à cette issue, voyez.

Et, poussant une porte cachée, il lui montra un passage obscur, où le gardien se trouvait en effet, une torche à la main ; il la salua avec humilité.

— Je ne vous trompe point, mademoiselle, soyez-en convaincue, et votre auguste mère vous attend avec une vive impatience.

Elles entrèrent dans cette petite galerie, l'étranger referma la porte après elles et marcha à leurs côtés. Quelques pas plus loin, elles rencontrèrent une porte,

la première s'était refermée derrière elles, le gardien l'ouvrit, elle donnait sur la place, assez déserte à cette heure ; un carrosse tout attelé, gardé par deux hommes enveloppés de manteaux, attendait à quelques pas. Tout était sombre, et les silhouettes des chevaux, de la voiture, des conducteurs, se détachaient encore en noir sur cette obscurité.

— Montez, mademoiselle, dit l'inconnu.

Nisida monta, Aurore la suivit, leur guide se plaça en face d'elles, un des suivants referma les mantelets, et presque aussitôt les chevaux partirent au galop. Cette allure inusitée dans les rues de Vienne, à cette heure surtout, se calma promptement et l'on roula sur le pavé pendant une demi-heure en silence. Les jeunes filles émues, tremblantes, se pressèrent l'une contre l'autre ; peut-être Aurore elle-même se repentait-elle de son courage et de sa curiosité. De temps en temps elles essayaient de s'assurer du chemin qu'elles suivaient ; mais, outre l'obscurité de la nuit, les mantelets rabattus ne leur permettaient pas de rien distinguer au dehors, ce qui redoubla leur inquiétude.

— Nous n'arrivons pas, monsieur, dit enfin Nisida.

— Bientôt, mademoiselle ; nous ne suivons pas la route droite, il faut dérober nos traces : la police de Vienne, je vous l'ai appris, ignore la présence de votre auguste mère, on se défie de moi, mes démar-

ches sont épiées, il y a de grandes précautions à prendre.

La conversation se faisait, comme la première fois, en allemand, langue que tous les interlocuteurs semblaient connaître à merveille, cependant l'inconnu avait un accent assez prononcé, et, à la fin de cette dernière phrase, il lui échappa une lourde faute qu'un étranger seul pouvait faire : Aurore poussa le coude de sa compagne et lui glissa dans l'oreille :

— Je ne sais pourquoi il me semble que la voix de cet homme m'a déjà frappée ailleurs.

— Et moi aussi, répliqua Nisida, mais où? je ne sais.

Elles parlaient français, en ce moment, espérant ne pas être entendues; en effet, il n'en fit pas semblant, du moins. On roulait toujours. Après quelques minutes d'attente, Nisida demanda de nouveau si on arrivait. La même réponse lui fut faite, elle feignit de s'en contenter, bien que son inquiétude devînt de plus en plus vive. Tout à coup, on quitta le pavé. Nisida se jeta vers la portière et employa tous ses efforts pour décrocher le mantelet.

— Nous ne sommes plus à Vienne, où allons-nous? je veux le savoir, ou je ne fais pas un pas de plus.

— Mademoiselle, calmez-vous, je vous en conjure, écoutez-moi. Nous allons à deux lieues de la ville, votre mère...

— Je n'irai pas, je veux descendre à l'instant.

— On a dû vous tromper, votre mère l'ordonnait, vous n'eussiez point consenti à nous suivre sans cela.

— Vous m'abusez, monsieur, tout ceci est une machination infâme.

— Et le billet que vous tenez encore à la main, de qui est-il ?

Nisida était une de ces femmes à conception prompte, qui prennent vite un parti, et qui trouvent dans leur courage une ressource et une défense contre leur faiblesse. La réponse de cet homme était spécieuse et lui fermait la bouche, elle dissimula et voulut s'assurer encore avant de faire un éclat.

— Ouvrez ce mantelet, monsieur, dit-elle d'un ton impérieux, j'ai besoin d'air.

— Mais, mademoiselle...

— Si je ne suis pas captive, si je vais chez ma mère, il vous importe peu que je reconnaisse la route, obéissez donc.

On voyageait peu la nuit à cette époque, les chemins étaient déserts, on était loin de toute habitation, et le danger ne parut pas assez grand à l'étranger pour qu'il refusât de satisfaire la jeune fille, il défit lui-même les nœuds des mantelets, et Nisida, impatiente, s'assura qu'elle était dans la campagne, loin de tout secours et de toute protection.

— Qu'avons-nous fait? dit-elle à mademoiselle de

Kœnigsmarck, nous voilà bien perdues maintenant.

Aurore, de son côté, cherchait à se rendre compte de la position; moins émue que Nisida, moins agitée, elle la jugeait mieux, et sa résolution fut bientôt prise. Elle ne dit que deux mots à son amie, mais celle-ci ne la comprit pas et continua de regarder, en cherchant autour d'elle si quelque âme charitable ne la tirerait point de ce précipice. Les chevaux, vigoureux et fortement pressés, volaient. On suivait une grande route, les prisonnières le remarquaient bien, l'on ne pouvait tarder à rencontrer quelque lieu habité, et là, les secours ne manqueraient pas.

Depuis un instant, Aurore, attentive à tout, croyait entendre le bruit d'une voiture se mêlant à celui de la leur. Elle avait déjà médité et à moitié exécuté son plan, tandis que l'attention du ravisseur se portait entièrement sur sa compagne. Tirant de sa poche un petit couteau, elle fendit doucement le rideau du mantelet dans toute sa longueur, s'étudiant à faire peu de bruit, et cachée par l'obscurité profonde. Ce moment était terrible pour les jeunes filles. L'autre carrosse avançait, on n'en pouvait douter dès lors; l'inconnu écoutait aussi, mais il ne témoigna qu'une inquiétude modérée, ou, plutôt, il la dissimula tout à fait. Au moment où les voitures se croisaient, les deux jeunes filles se précipitèrent spontanément aux portières, en criant:

— Au secours ! au secours ! sauvez mademoiselle de Kœnigsmarck.

L'autre carrosse passait justement du côté de Nisida, que le ravisseur contenait à grande peine, et qui, malgré ses efforts et ses menaces, continuait à crier. Il s'arrêta tout à coup, sa suite était fort grosse, deux hommes à cheval se mirent en travers pour empêcher ceux de l'étranger d'avancer, pendant que d'autres les entouraient, et que trois seigneurs sautaient lestement en bas de la chaise ; un d'eux, plus prompt que les autres, se précipita en avant d'eux, en disant à voix haute :

— Qui a prononcé le nom de Kœnigsmarck?

— Moi ! moi ! Philippe, s'écrièrent en même temps Nisida et Aurore, au secours ! au secours !

L'homme au manteau se vit perdu, il essaya d'ouvrir la portière du côté d'Aurore. Mais celle-ci, forte et décidée, s'y opposa, en appelant et en commandant aux gens de son frère.

— Venez ici et gardez cet homme, leur dit-elle, qu'il ne s'échappe pas, nous avons intérêt à le connaître.

A sa voix, l'inconnu tressaillit. Aurore et Nisida étaient dans les bras de Philippe, il les regarda froidement, murmurant avec une tranquillité ironique :

— Je suis un sot, j'ai mal joué; attendons la revanche.

Nul ne lui prêtait attention, Aurore et Philippe se tenaient embrassés, Nisida avait la main dans la leur, les questions et les réponses se croisaient, et le jeune homme répétait sans cesse :

— Quel bonheur ! mon Dieu ! que je sois venu aujourd'hui !

Le prince et l'aide de camp qui l'accompagnaient restaient sur la route, ne comprenant rien à cette scène. Philippe se rappela enfin qu'Auguste était là, et descendit du carrosse de sa sœur.

— Monseigneur, excusez-moi, dit-il, mais l'aventure est si étrange, que je ne sais comment l'expliquer. Voici ma sœur, la comtesse Aurore ; voici mademoiselle de Reizoffen, dont nous avons souvent parlé dans nos conversations du soir. Par quel hasard se trouvent-elles sur ce chemin, à pareille heure, appelant au secours ? Quel est cet homme, et pourquoi les a-t-il enlevées toutes deux ? c'est ce qu'elles nous apprendront sans doute tout à l'heure.

En attendant, veuillez excuser la présentation sans cérémonie, il n'a pas dépendu de nous que les choses se passassent autrement.

Le prince s'approcha des jeunes personnes et les salua avec courtoisie ; il eût donné bien des choses pour qu'il fît jour, et son impatience de les voir était extrême. Il tendit la main à Nisida, qui se trouvait le

plus près de lui, et l'engage, ainsi que la comtesse, à passer dans sa voiture.

— Vous y serez en sûreté, du moins, et pendant ce temps, le comte de Kœnigsmarck et moi nous nous informerons quels sont ces gens-ci. Il faut bien savoir ce que l'on doit en faire.

Aurore et Nisida descendirent après quelques compliments ; quant au ravisseur, gardé à vue, il écumait. Frédéric-Auguste conduisit les jeunes filles à son carrosse, les laissa sous la garde de son aide de camp et revint près de Philippe, pour interroger leur prisonnier.

— Votre nom ? demanda-t-il.

— Que vous importe, je ne suis pas obligé de vous répondre.

— Vous parlez au prince électoral Frédéric-Auguste de Saxe, ne l'oubliez pas.

— Si nous étions en Saxe, cela pourrait avoir quelque importance, mais ici, en Autriche, sur le grand chemin, le prince électoral n'est qu'un gentilhomme comme moi, voyageant pour ses affaires.

— De l'insolence ! prenez garde, j'ai mes gens !

— Moi, j'ai des armes et mon épée, si je n'en ai point fait usage, c'est que je ne veux pas gâter la cause que j'ai embrassée; si j'étais coupable, croyez-moi, vous n'eussiez pas eu si bon marché de ma résistance.

— Pourquoi avez-vous enlevé ces jeunes dames à la protection de madame de Kœnigsmarck ?

— Je ne les ai pas enlevées, elles sont venues de leur propre volonté.

— Quoi ! c'est de leur volonté qu'elles vous ont suivi ? pourquoi donc alors criaient-elles, Au secours, tout à l'heure ? vous seriez-vous permis envers elles quelque mauvais traitement ?

— Je ne suis pas sorti du plus grand respect, j'ignorais même, jusqu'à votre intervention, que mademoiselle de Kœnigsmarck fût avec son amie.

— Et où conduisiez-vous ces nobles demoiselles ?

— Où il leur plaisait d'aller, vous pouvez le demander à elles-mêmes.

— Vous refusez tout autre éclaircissement ?

— Je le refuse.

— C'est bien, nous verrons si à Vienne on sera plus heureux, vous allez nous suivre.

— Il le faut bien, d'ailleurs je suis décidé à tout, et je n'ai aucune crainte.

Le prince donna ordre à son aide de camp de monter près du prisonnier, et retourna ainsi que Philippe à son carrosse. Les domestiques entourèrent celui qu'on voulait garder; deux d'entre eux le gardèrent à vue, et l'équipage se mit en marche. Philippe se hâta de demander aux jeunes filles ce

qui s'était passé ; elles le racontèrent en détail.

— Vous avez eu tort de vous cacher de ma mère, sans la Providence qui nous a envoyés, que seriez-vous devenues ? dit-il ; n'importe ! tout ceci est bien mystérieux et bien extraordinaire.

XI

OU L'ARAIGNÉE PREND LE MOUCHERON.

Quinze jours après la scène, chez madame de Platen, au même lieu, nous retrouvons les trois complices, et leur conversation nous apprendra où en sont les choses. Mademoiselle de Schulembourg, à demi couchée sur un sofa, admirait une magnifique parure, dont elle faisait jouer les pierreries et qu'elle essayait alternativement à sa tête et à ses bras.

— C'est pourtant bien dommage de la renvoyer, comtesse, disait-elle.

— Si vous voulez en recevoir vingt de plus belles encore, c'est cependant le seul moyen, je connais cet homme.

— Allons ! vous la reporterez, monsieur de Groote, et vous l'accompagnerez de toutes les indignations imaginables, n'y manquez pas.

— Ne manquez pas d'ajouter surtout qu'elle préfère une simple fleur donnée par son fiancé à toutes les magnificences du déshonneur; de la vertu, beaucoup de vertu, c'est notre principal moyen.

— Ce pauvre prince ! il doit être très-malheureux, n'est-ce pas, baron ?

— Il en dessèche, il en radote. L'électrice s'inquiète.

— Et la Dorothée, l'avez-vous vue ? demanda vivement madame de Platen.

— La princesse s'inquiète davantage encore, elle accable son époux de tous ses soins, elle le tourmente d'un amour qui l'obsède, au point de le détacher plus sûrement d'elle encore. Elle lui a envoyé ses enfants pour auxiliaires, il lui a fait dire qu'il ne voulait point ces marmots dans son appartement.

— Ah ! c'est bien, elle se désole.

— Elle se désolera davantage plus tard, je l'espère. Maintenant, comtesse, quand cela finira-t-il?

— De la patience, je vous en prie, de la patience. Ne brusquons pas les choses pour les amener au dénoûment. Notre prince est difficile à conduire. Une fois satisfait, nous n'en pourrons rien faire, si nous ne le tenons absolument à nous ; sa femme est adroite, elle est charmante, la haine n'aveugle pas des ennemis de notre sorte, elle a ses droits, elle a

sa famille, elle a l'habitude, elle a tout enfin, et c'en est fait de nos projets si nous ne les conduisons pas avec la sagesse qu'ils comportent. Il nous fallait un auxiliaire, nous l'avons trouvé, s'il nous seconde. Monsieur de Groote, avez-vous écrit au petit Kœnigsmarck ?

— Oui, madame.

— A-t-il répondu?

— Ce matin même. Il ne peut venir encore : il est à Vienne, dans sa famille et là se trouve un autre amour, aussi ancien, aussi violent que celui de la princesse, je ne sais ce qu'il en arrivera.

— Ah ! tant pis, tant pis ! c'est fâcheux.

— Avez-vous dit, madame ? demanda Mellusine. Écoutez-moi alors. Voici mes intentions à moi. J'aime le prince Georges, je ne l'aime peut-être que pour son rang, sa puissance, je ne sais, mais je l'aime, sinon à en perdre la tête, du moins assez pour me décider à tout afin de satisfaire cet amour. Je me soumets à vos conseils parce que je les trouve bons, parce que je sais quels motifs vous conduisent, et je crois le moment venu de vous parler franchement.

— Je vous écoute, tout ceci m'intéresse au dernier point.

— Je suis votre élève, madame la comtesse, vous m'avez étudiée quelques jours, vous avez compris

que le terrain était propice et vous avez semé vos conseils afin qu'ils vous profitassent plus tard. C'était sagement pensé et digne de votre rare expérience.

— Où voulez-vous en venir?

— A ceci : vous avez ouvert mon esprit très-naïf, jusqu'à vous, et cet esprit vous a devinée. Vous n'avez rien fait pour moi, vous avez tout fait pour vous. Vous haïssez la princesse Dorothée, qui vous méprise, vous voulez lui prendre son époux et la perdre, c'est bien. Vous haïssez le prince Georges, qui a chassé votre sœur, c'est encore bien, à votre point de vue. Il vous fallait une double vengeance; pour cette vengeance vous cherchiez un instrument, je me suis présentée à vos yeux, avec quelque beauté, de la jeunesse, une intelligence facile, vous m'avez choisie.

— Avec bonheur, car je vous aime et je vous veux tout le bien possible.

— Vous ne m'aimez pas, madame, je ne l'ignore point, car vous n'aimez personne que ce qui vous touche. Je suis franche, brusque, c'est vrai; mais dans notre position il le faut ainsi, nous devons tout dire, sous peine de nous nuire mutuellement, en contrecarrant nos vues. Nous sommes alliées pour le moment, non pas amies : plus tard peut-être cette alliance cessera, si nos intérêts cessent d'être les

mêmes. D'abord sachez-le, tant que j'aimerai le prince, tant que je resterai liée à lui, je le défendrai contre vous.

— C'est de la franchise au moins!

— Vous êtes témoin, monsieur de Groote, mes déclarations sont franches, vous vous en souviendrez plus tard.

Le baron inclina la tête, il ne voulait donner aucun avis et rester neutre.

— Maintenant, comtesse, vous savez tout, agissons loyalement. Vous me connaissez comme je vous connais, il n'y a point de dupe entre nous. Vous pensez qu'il faut résister encore, j'y consens. Mon amour n'est point de ceux qui font mourir. Vous voyez que j'étais digne de vos soins et que vous n'avez pas affaire à une ingrate, car je vous resterai fidèle et dévouée jusqu'au jour où mon intérêt me commandera de faire autrement.

— Savez-vous, baron, que, pour une fille de dix-huit ans, c'est là une judiciaire merveilleuse, et qu'à mon âge elle sera passée maître?

— Je ne me vante point de cela, madame, mais je tâcherai de ne point faire honte à vos leçons. Baron, remportez ces joyaux et venez nous dire ensuite l'effet de mes rigueurs.

— Je serai ici dans deux heures au plus. Il se peut qu'il vienne également.

— Il ne le faut point, dites que je le défends, que je ne le recevrai pas, écartons les soupçons de moi jusqu'au jour où nous leur permettrons d'éclater.

— Non, interrompit la comtesse, laissez-le venir, seulement vous ne le recevrez pas.

— Et s'il insiste, s'il exige?

— Vous quitterez ma maison. Dans un pays catholique vous vous jetteriez au couvent ; décidément les couvents ont du bon, voyez plutôt mademoiselle de la Vallière.

— Je ferai donc simplement mon message de refus?

— Simplement, monsieur, nous allons entrer dans une phase de résistance plus relâchée, mais plus excitante pour lui, je le connais si bien ! Il n'a de son père que les mauvais côtés.

Ernest de Groote retourna près du prince Georges, qu'il trouva impatient et malheureux; du plus loin qu'il l'aperçut, il courut à lui.

— Eh bien, qu'a-t-elle répondu?

— Elle renvoie les bijoux, monseigneur, elle n'a jamais voulu les accepter, c'est une véritable tigresse.

— Quoi ! elle a refusé !

— Oui, monseigneur, et dans quels termes ! sans ouvrir une porte à l'espérance, on ne vit jamais pareille vertu.

« Dites à Son Altesse électorale que je préfère une fleur des champs offerte par mon fiancé à tous les diamants qu'il pourrait mettre à mes pieds...»

— J'en deviendrai fou, baron.

— Oubliez l'ingrate, monseigneur. Il en est tant d'autres aussi belles qui iraient au-devant de vos désirs.

— Elle aime quelqu'un, cela est sûr, répliqua-t-il sans l'entendre. Ce fiancé mystérieux qu'on ne nomme point, où est-il? qui est-il ? vous n'avez rien découvert ?

— Rien, monseigneur. J'en suis comme vous au cousin Maurice.

— On a écrit dans sa province, il n'y a pas de cousin Maurice autour d'elle, mais une partie de sa famille est à l'étranger.

— C'est embarrassant. Croyez-moi, monseigneur, guérissez-vous, ne la voyez plus.

— J'y vais tout à l'heure.

— Ne vous a-t-elle pas interdit sa porte ?

— Oui, mais je la forcerai. Depuis plus d'une semaine je ne l'ai point vue, elle s'obstine à ne plus paraître à la cour, elle m'a fait promettre que je respecterais l'asile qu'elle a choisi, mais je n'y tiens plus, qu'elle ne s'en prenne qu'à elle seule, elle me pousse à bout. Un peu de pitié, de complaisance au moins. J'y vais.

Comme il sortait de son appartement, il rencontra Dorothée et ses enfants, qui venaient chez lui par les couloirs intérieurs ; il passait sans leur rien dire, la princesse l'arrêta, ses yeux étaient gros de larmes.

— Où allez-vous, mon ami ?

— Jè sors.

— Quoi ! vous n'embrasserez pas votre fils ? votre fille ?

— Je n'ai pas le temps, je suis pressé.

— On m'a prévenue que vous chassiez, je viens vous demander de vous suivre.

— Je ne chasse pas, adieu.

— Mais qu'avez-vous ? vous souffrez ? répondez-moi, je vous en conjure.

— Je n'ai rien, laissez-moi, rentrez chez vous et ne venez plus me tourmenter ainsi. Quand je voudrai vous voir, j'irai vous chercher.

Et, la repoussant d'un mouvement assez brusque, il s'enfuit sans s'occuper de ses enfants qui pleuraient.

— Ah ! dit la princesse à mademoiselle de Kensebeck, son amie et sa suivante, c'en est fait, il ne m'aime plus.

— Rentrez, madame, venez en votre appartement, et ne vous exposez plus à des humiliations de ce genre, j'en rougis pour le prince et pour vous.

— Que lui ai-je donc fait? Kensebeck; qu'a-t-il à me reprocher?

— Rien, madame, vous l'avez dit : il ne vous aime plus.

— Pourvu qu'il n'en aime pas une autre!

— Ah! quant à cela, je n'en voudrais pas jurer.

XII

LA TOILE EST MIEUX OURDIE.

En quittant la princesse, Georges courut chez madame de Platen, à pied, sans suite, accompagné du seul Ernest, qui lui persuada d'entrer chez la comtesse par la porte du jardin, située dans une rue fort isolée et tout à fait hors de vue. Ils se glissèrent à travers les bosquets, afin d'éviter les domestiques, mais ils furent éventés par l'adroite Mellusine qui semblait avoir des yeux partout.

— Les voilà ! cria-t-elle à la comtesse, je me sauve, c'est à vous de parler.

Deux secondes après, le prince et son confident entraient; la place de mademoiselle de Schulembourg était encore marquée sur le sofa, elle y avait laissé à dessein son mouchoir et ses gants, l'amoureux les vit du premier coup d'œil.

— Elle était là ! dit-il en entrant.

— Il est vrai, monseigneur.

— Elle est partie en m'entendant venir.

— Je ne puis vous le cacher.

— Mort de Dieu ! s'écria-t-il, elle veut me rendre stupide et me porter à quelque extrémité.

— Je ne crois pas, monseigneur. Elle veut tout bonnement vous bien persuader que vous perdez votre temps auprès d'elle, afin que vous cessiez une poursuite inutile.

— Je ne la cesserai pas.

— Pourtant...

— Non, je ne la cesserai pas, vous dis-je. J'aime trop Mellusine pour ne pas parvenir à la toucher un jour. Elle m'aimera, si elle n'aime personne.

— Mais si elle aime quelqu'un ?

— Eh bien, elle l'oubliera, ou je les tuerai tous les deux, je suis capable de tout.

— Savez-vous, monsieur, que vous effrayeriez une femme moins habituée que moi aux folies de l'imagination? heureusement, je sais avec quelle facilité ces feux de paille s'éteignent sous l'aile du temps.

— Comtesse, ne jouez pas avec cet amour ; malgré votre expérience, vous n'en pouvez mesurer la portée, vous n'en avez jamais vu de pareil, je ne puis le comprendre moi-même

— Bah ! cela se passera.

— Vous m'exaspérez, madame, et l'on jurerait que, vous aussi, vous voulez me jeter à quelque extrémité.

— Non, certes, monseigneur, raisonnons, au contraire. Que voulez-vous faire? dites-le-moi.

— D'abord, je veux la voir.

— Elle s'y refuse absolument.

— Je la verrai malgré elle et malgré vous.

— Ah! monseigneur, ce n'est pas d'un gentilhomme.

— Eh bien, je ferai pis, je l'enlèverai.

— On n'enlève pas une fille très-décidée à ne le pas souffrir, et bien barricadée dans sa chambre.

— Je mettrai le feu à votre maison, mon père vous en donnera une autre, et je l'enlèverai dans le désordre.

C'était alors, on le voit, un moyen assez usité parmi les amoureux; il plaisait aux imaginations romanesques.

— Bien obligé! répliqua la comtesse, en riant.

— Vous riez?

— Sans doute, que peut-on faire en face d'une pareille folie?

— Madame de Platen, *il faut* que mademoiselle de Schulembourg m'appartienne.

— Monseigneur, cela me paraît difficile, car elle est bien décidée à ne rien entendre que de son mari.

— Je l'épouserai alors.

— Et la princesse Dorothée?

— Je divorcerai.

— Sous quel prétexte?

— Je n'en sais rien, j'en trouverai un. Un amant... ou bien l'impossibilité de vivre ensemble, mais, s'il faut cette condition pour toucher le cœur de Mellusine, je suis prêt à la signer de mon sang sur l'heure.

— Ce sont des rêves et des chimères que ma jeune amie n'acceptera pas.

— Mon oncle n'a-t-il pas épousé sa Française qui n'était pas de meilleure race que Mellusine, et n'est-elle pas aujourd'hui duchesse régnante et princesse du Saint-Empire.

— Le duc de Celle n'était pas marié, monseigneur.

— Maudit mariage! Ah! pourquoi y ai-je consenti?

— Qui pouvait prévoir alors que Votre Altesse serait possédée d'un pareil sentiment? Ma pauvre sœur, si facilement renvoyée!...

— Votre sœur était mariée, comtesse?

— Quand vous l'avez connue, elle ne l'était point.

— Oui, mais quelle différence!

— En effet, ma sœur a été assez faible pour vous écouter, pour vous sacrifier sa jeunesse, et, lors-

qu'elle a cessé de vous plaire, vous l'avez chassée, vous l'avez oubliée sans pitié aussi. Croyez-vous que Mellusine ne le sache pas et qu'elle soit tentée d'un pareil sort?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que faut-il faire pour la convaincre de mes sentiments? que faut-il faire pour lui rendre la confiance en moi? Comtesse, je vous en conjure, si vous êtes mon amie, dites-lui bien que je l'aime, que je l'aime à en perdre la tête. Demandez-lui ce qu'elle veut de moi, quels sacrifices elle exige, quelles preuves il lui faut. Si elle le désire, j'abdique mes droits en faveur de mon fils, je renonce au trône et je vais vivre avec elle où elle le voudra, au bout du monde si cela lui plaît. Je lui conquerrai au prix de mon sang un autre royaume, je mourrai après l'avoir possédée, mais qu'elle soit à moi ! qu'elle soit à moi !

Madame de Platen le regardait avec une compassion hypocrite, elle prit sa main et l'attira vers elle; cette tendresse inusitée l'attendrit, les larmes le gagnèrent en se voyant plaint et compris.

— Je suis bien malheureux, lui dit-il.

— Je le sais, je le vois, mon pauvre prince, et je voudrais pour tout au monde vous guérir de cette maladie cruelle et inutile. Croyez-moi, retournez à la princesse; jamais mademoiselle de Schulembourg ne se laissera séduire, jamais elle ne se départira de

ses rigueurs. Vous m'arrachez un aveu que je devrais taire, je manque à la parole jurée, mais je ne puis résister à votre douleur. Mellusine a donné sa foi, elle est engagée, et dans un an d'ici, elle doit être la femme d'un de ses cousins.

Le pauvre prince poussa un gémissement lamentable.

— Elle en aime un autre, c'est donc vrai !

— Je ne vous assurerai pas qu'elle l'aime d'un amour bien extravagant, mais c'est avant tout la femme du devoir et de la loyauté. Elle a promis, et, dût-elle avoir pour vous ce sentiment que vous avez pour elle, Mellusine n'y céderait point, je la connais. Toute espérance est donc perdue.

— Mais non, puisqu'elle n'aime pas ce fiancé, répliqua Georges, qui, comme tous les amoureux, se raccrochait à la dernière branche.

— Je ne sais, je ne vous assure point, continua l'astucieuse créature.

— Elle ne l'aime pas, elle ne peut l'aimer, elle ne peut aimer que moi, elle m'aimera. Ah ! c'est un fiancé qu'il lui faut :

Il s'approcha d'un bureau tout ouvert, prit une plume et écrivit ceci :

« Je m'engage sur l'honneur à rompre mon mariage avec la princesse Sophie-Dorothée de Luneboug-Celle, par tous les moyens que la loi met à ma

disposition. Je m'engage à reconnaître solennellement et publiquement, pour mon épouse bien-aimée et princesse électorale de Hanovre, mademoiselle Mellusine de Schulembourg.

« Georges. »

— Remettez-lui cet écrit, madame la comtesse, dites-lui que je tiendrai cette promesse, quoi qu'il m'en doive coûter, et que, si elle n'est pas encore satisfaite, s'il lui faut un gage plus fort de ma tendresse et de ma loyauté, je vais sur-le-champ renvoyer la princesse à Celle, en conservant mon fils, ou même en le laissant à sa mère si elle le préfère ainsi. Qu'elle ordonne, elle sera obéie.

— Ah! monseigneur, quelle extravagance!

— Et, pour lui prouver encore plus ma soumission, je me retire, je ne cherche pas à enfreindre ses ordres et je ne reviendrai que quand elle me rappellera. Elle verra ainsi jusqu'à quel point je suis son esclave, peut-être alors... tenez, comtesse, ajouta-t-il, en retenant à peine ses larmes, je vous l'ai déjà dit, je suis bien malheureux.

Et, sans rien ajouter, sans regarder s'il était suivi, il quitta le salon. Madame de Platen tenait en main cette promesse.

— Ah! dit-elle amèrement, cette petite fille! Jamais je n'ai rien reçu de semblable. Elle me payera ce bonheur qu'elle me doit, et nous verrons.

XIII

VOYAGES.

Charles-Jean se trouva pendant quelques mois le plus heureux des hommes à Malte. Il y jouit pleinement des honneurs qu'on lui prodigua et porta sa croix avec toute la joie d'un enfant. Les jeunes chevaliers l'auraient volontiers porté en triomphe, et les jolies femmes de l'île, ces belles Maltaises, si célèbres alors dans tout l'empire amoureux, se disputaient la gloire de faire son bonheur. Il oublia la duchesse de Bouillon, il en vint à se moquer de lui-même et à rire d'une fidélité ridicule. Bontemps se prélassait au milieu des soubrettes, auxquelles il prodiguait les plaisanteries et les contes les plus extravagants. Cependant il était loin de la satisfaction complète.

— Si j'avais pu suivre monsieur le comte, si ces

maudits Turcs ne nous avaient pas séparés si vite, j'aurais aujourd'hui la croix de frère servant, je l'aurais bien mieux encore, car je suis bon catholique, moi.

— Mais, Bontemps, répondait son maître, tu aurais sauté avec les pirates, et tu n'en serais peut-être pas revenu comme moi.

— Je serais mort au champ d'honneur, monsieur le comte, quel honneur pour moi et pour ma famille ! et si, par hasard, je m'étais sauvé, en me promenant dans les rues de Paris, chacun m'eût salué, chacun eût dit : Voilà le brave Bontemps !

— Si tu tiens à la croix, si tu veux être frère servant, je la demanderai pour toi au grand maître.

— Du tout ! ce n'est point ainsi, je ne l'entends pas de cette manière, je la voulais cette croix, comme vous, comme un témoignage de ma valeur. Autrement, à quoi bon ! j'ai ma femme sur le Pont-Neuf, vous le savez bien, et, quoique ce soit ma femme *in partibus*, comme on dit des évêques, puisque je l'ai, il la faut bien garder malgré moi.

Cette vie de chanoines dura jusqu'à ce que les forces du comte, parfaitement revenues, lui donnassent le besoin et le désir de chercher de nouvelles aventures. Il connaissait les belles femmes de la cité Vallette, il avait fureté jusqu'au dernier recoin du rocher imprenable ; l'ennui commença à le visiter, et les

rêves du pays lointain frappèrent à la porte de son imagination.

— Bontemps, dit-il un jour, si nous continuions nos voyages, si nous allions voir ailleurs? Si nous essayions de l'Italie?

— S'y bat-on?

— Pas pour le moment, mais cela pourra venir, et puis il y a toujours quelques petits duels à glaner. Qu'en dis-tu?

— Comme monseigneur voudra.

— Si nous allions à Rome voir le pape et les belles Transtévériennes?

— Pourquoi pas?

— Je demanderai mon congé au grand maître, pour quelque temps du moins, car nous reviendrons.

— Oui, nous reviendrons, n'est-ce pas? il y a de bons coups à gagner ici et aussi des croix, des honneurs. Ah! quand monseigneur Othon aura fini de se marier, quelles belles parties de corsaires il fera en cette île!

— Il est marié, mon pauvre Bontemps, et depuis bien des mois, tu vois qu'il nous oublie néanmoins.

— Laissez faire, laissez faire, monsieur, je sais comment cela se passe. Je vous dis qu'il n'a pas encore fini son mariage; laissez-lui le temps, cela dure plus ou moins, les seigneurs et les belles dames y font peut-être plus de façons que nous, mais

ils y arrivent. Monseigneur Othon nous rejoindra.

Une fois l'idée de son départ germée dans la tête de Charles-Jean, il était de caractère à ne pas la laisser longtemps moisir. Il alla droit chez le grand maître, lui demanda son congé que celui-ci ne lui refusa point, tout en insistant pour le retenir, et, trois jours après, profitant d'une galère en partance, il était embarqué pour Rome avec Bontemps.

Son arrivée y produisit un effet inévitable, sa gloire avait fait beaucoup de bruit dans la ville sainte, la faveur qu'il avait reçue, diversement interprétée, avait ses approbateurs et ses ennemis. Quand on l'annonça, chacun voulut juger par lui-même ; au bout de huit jours les femmes donnaient raison au grand maître, et les hommes l'attaquaient. Les plus zélés d'entre les prédicateurs tonnaient contre l'indécence de voir un huguenot honoré de la croix, quelques-uns parlaient de le convertir, et un mari jaloux fit avertir sous main le beau Kœnigsmarck que l'inquisition parlait d'en connaître. Bontemps, auquel l'avis charitable fut remis, vint à son maître en tremblant comme la feuille, et le conjura de partir.

— Monsieur le comte, il y a partout de jolies femmes, vous en trouverez par milliers, sauvons-nous, l'inquisition ! Songez-donc ! l'inquisition ! les cachots, les tortures, les auto-da-fé, tout ce qui s'en-

suit. Elle ne plaisante pas avec les hérétiques, et il n'y a pas de courage à la braver.

— Tu peux avoir raison, Bontemps, aussi bien je suis las de ces moines de toutes les couleurs qui m'obsèdent, et je ne vois pas une jolie Romaine qu'elle ne soit aussitôt derrière la grille d'un confessionnal. Demande des chevaux.

Le même soir ils partaient pour Florence, où ils ne s'arrêtèrent point, le carnaval les appelait à Venise, et la destinée de Charles-Jean les y appelait aussi. Le jour où il arriva, la ville entière était en liesse, la flotte rentrait d'une expédition lointaine et victorieuse. On chantait, on dansait, les lagunes étaient sillonnées de gondoles : les unes pavoisées et découvertes, c'étaient les joyeuses ; les autres sombres et cachées, c'étaient les heureuses et les jalouses. Le comte se sentit un véritable enivrement au milieu de ce mouvement perpétuel, de ces femmes, de ces hommes vêtus de mille costumes divers, masqués jusqu'aux dents, agités par toutes les passions imaginables.

— Ah ! dit-il à Bontemps, je sens que je me plairai ici. Il me semble que des plaisirs inconnus m'y attendent. J'y aurai certainement des aventures et nous y dégainerons plus d'une fois.

— Prenez garde, monseigneur ! il y a aussi l'inquisition à Venise !

— L'inquisition ne se mêlera point de mes affaires, sois tranquille.

— A moins que vous n'ayez le bonheur de plaire à la maîtresse d'un inquisiteur cependant, et qu'il ne veuille se débarrasser de vous.

— Tu es un oiseau de mauvais augure, Bontemps, cherche une hôtellerie, et, après, je te le jure, lorsque j'aurai seulement changé de costume, je ne m'inquiéterai guère de tes prévisions.

L'hôtellerie ne fut pas difficile à trouver; alors, comme aujourd'hui, il n'en manquait pas à Venise, seulement elles n'occupaient pas, comme aujourd'hui, les beaux palais du *Canal-Grande*. Les patriciens et les sénateurs, les dignitaires de la république, les illustres noms de Venise enfin, remplissaient ces belles demeures de l'éclat de leur gloire. La place Saint-Marc était, en carnaval, une vaste salle de bal masqué, on s'y promenait, on y dansait, on y chantait nuit et jour. L'intrigue y régnait en permanence, et des éclats de rire perlés dominaient le bruit des instruments de musique. Pour celui qui ne connaît pas Venise, aucune description ne lui en donnera l'idée; pour celui qui l'a vue, elles seront toujours au-dessous de la réalité. Charles-Jean se hâta de s'habiller, il oublia la fatigue du voyage devant l'impatience de se mêler à ces joies, sans négliger cependant de faire ressortir sa bonne mine par tout ce qu'il

put trouver de plus favorable; le premier coup d'œil est beaucoup. Il sortit de ses coffres un magnifique habit oriental, couvert de dorures et de pierreries, cacha sa belle chevelure sous un turban, laissa deviner sa riche taille malgré les plis d'un cafetan de laine aussi fine que la soie, et, son masque à la main, son cimeterre à sa ceinture, descendit sur la place, où tout d'abord il se trouva isolé dans la foule.

C'est une triste chose que cet isolement au milieu de ces êtres qui se connaissent, qui ont ensemble un lien commun, le plaisir. Il erra quelque temps dans les groupes divers, entendant autour de lui des observations sur sa beauté, sur la magnificence de son déguisement, sur l'aisance avec laquelle il le portait.

— C'est un vrai Turc, disaient les uns.

— Non, c'est un Français, répondaient les autres, ces gens-là savent tout.

— C'est assurément un beau cavalier et un hardi compagnon, reprenait une Colombine aux cheveux d'or, la femme appuyée sur son bras n'aurait pas à craindre une insulte, j'en réponds.

Charles-Jean la remercia par un sourire.

Un pas plus loin, il aperçut deux bahutos noirs, marchant avec crainte, regardant autour d'eux, comme s'ils redoutaient d'être surpris. C'étaient assurément deux femmes et deux étrangères, l'incerti-

tude de leurs mouvements et de leur démarche le prouvait. Le comte se mit à les suivre par désœuvrement et par curiosité. Une d'elles l'aperçut et dit quelques mots à sa compagne qui se retourna vivement à son tour. Le jeune homme hésitait à s'approcher d'elles, ainsi que la liberté du masque l'y autorisait, lorsqu'il fut prévenu par un polichinelle, plus agile et plus hardi, qui passa sans façon son bras sous celui d'une des deux femmes. Il leur débita les lazzi que nécessitait son travestissement, ce dont une d'elles riait aux éclats ; le comte remarqua que l'autre, celle justement à laquelle il s'adressait, ne semblait pas l'entendre et retournait la tête à chaque instant.

Le polichinelle s'impatienta, il frappa du pied, il éleva la voix, il fit mille grimaces et mille contorsions, le bahuto n'en tenait compte, enfin il poussa l'audace jusqu'à la saisir par la taille et chercha à lui prendre un baiser. Elle jeta un cri perçant, le repoussa, et, par un mouvement qui semblait involontaire, se jeta au-devant du comte, et s'accrocha au bras qu'il lui tendait.

— Merci, madame, dit-il, maintenant, qu'il y vienne !

Le polichinelle, en effet, courut après elle, et essaya de la reprendre. Charles-Jean mit devant lui ce poing formidable, dont les Turcs avaient senti le

poids, et lui cria en allemand de se retirer, s'il ne voulait recevoir de la main d'un gentilhomme le châtiment dû à un malotru.

— *Non capisco*, répliqua l'autre, avançant toujours.

— Tu comprendras ceci ! continua Kœnigsmarck en lui allongeant le coup dont il l'avait menacé, et qui l'envoya rouler à trois pas de là.

Il semblait que le sort lui envoyât toujours des demoiselles errantes à consoler, et que toutes ses aventures dussent commencer de la même manière. Il se rappela involontairement l'antre de La Voisin et les dames qu'il avait protégées. Il soupira malgré lui, était-ce de regret? était-ce d'espérance? Le polichinelle, qui revenait à lui, et qui n'avait eu d'autre idée que de plaisanter à la mode italienne, se frotta le ventre et lui dit, moitié riant, moitié fâché :

— Vous soupirez aussi fort que vous cognez, seigneur Turc.

Charles-Jean, voyant qu'il le prenait ainsi et que d'ailleurs sa compagne commençait à se rassurer, lui répondit, en italien cette fois :

— C'est toujours ainsi que cela se passe en mon pays, seigneur Polichinelle. Avez-vous autre chose à me demander?

— Non, je suis content.

— Passez donc votre chemin, s'il vous plaît.

— Ainsi vais-je faire, et je ne vous troublerai plus, je vous le promets.

Il leur adressa une grande révérence, et s'éloigna.

Le comte se retourna vers les dames et leur demanda si son entretien leur serait agréable. Elles se consultèrent dans une langue que Charles ne comprenait pas, ensuite celle qui lui donnait le bras dit tout haut en français :

— Vous pouvez aller, je vous rejoindrai bientôt.

— C'est ici la tour de Babel, pensa Kœnigsmarck, on y parle tous les idiomes, je puis encore leur en montrer d'autres, si elles le désirent.

— Voulez-vous, monsieur, faire avec moi quelques tours sur la place Saint-Marc ?

— Pouvez-vous le demander, madame? et ne suis-je pas trop heureux?

— Vous êtes étranger sans doute?

— Oui, madame, et vous?

— Je suis étrangère en effet, mais pas du même pays que vous.

— Vous ignorez quel est mon pays, je suppose.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur, je le connais.

— Et quel est-il?

— La Suède.

— Et comment le pouvez-vous savoir? je n'ai pas prononcé un mot en cette langue.

— Je vous connais néanmoins.

— Et moi, est-ce que je vous connais?

— Non.

— Où m'avez-vous vu?

— Que vous importe?

— Quel est mon nom?

— Faut-il vous le dire?

— Oui, sur-le-champ, vous m'intriguez beaucoup.

— Vous êtes le comte Charles de Kœnigsmarck.

— Je ne puis le nier en effet, quoique je ne sache point qui vous l'a dit.

— Vous vous êtes couvert de gloire à Malte, et le grand maître, en dépit de votre hérésie, vous a admis au nombre de ses chevaliers.

Il se baissa pour voir à travers les trous du masque, il aperçut un grand œil bleu, très-limpide, qui se fixait sur lui d'une manière assez significative, Charles-Jean connaissait ce langage et ne s'y méprit pas.

— Je vous en supplie, madame, dites-moi donc où nous nous sommes rencontrés?

— Vous ne vous en douteriez guère, peut-être ne le savez-vous pas vous-même, et tout ce qui me concerne est si étrange, que vous ne me croiriez certainement pas si je vous le disais.

— Essayez toujours.

— D'abord une question. Croyez-vous à la sorcellerie?

— Je crois aux sorciers de mon pays, quant aux autres...

— Vous en doutez.

— Un peu, je l'avoue.

— Dans votre voyage à Paris avez-vous consulté la pauvre La Voisin, qu'ils ont brûlée?

— Une fois par hasard.

— Ce qu'elle vous a prédit s'est-il réalisé?

— Jusqu'ici non.

— Moi, je l'ai consultée, et ce qu'elle m'a annoncé s'est vérifié d'une façon surprenante, par les hasards les plus singuliers.

— Serait-il indiscret de demander quelle est cette prédiction?

— Nullement, elle m'a montré dans un miroir l'homme que je devais aimer, cet homme je ne le connaissais pas alors. Depuis je l'ai rencontré, bien loin de Paris, d'une façon bien inattendue, et...

— Et vous l'avez aimé sans doute.

— Oui...

Ce mot fut prononcé d'une voix si basse, et avec tant d'embarras qu'il ressemblait à un aveu.

— Eh bien, moi, madame, il m'est arrivé justement le contraire. J'ai vu aussi dans un miroir magique celle qui devait être ma maîtresse adorée, et...

— Et vous en avez aimé une autre?

— Justement.

— Ah ! je vous plains, et je plains... je plains encore plus celles qui aiment et que l'on n'aime point.

Cette conversation à moitié triste, au milieu de ces cris, de cette joie, avait quelque chose d'étrange. Ils s'isolaient si complétement, qu'ils ne voyaient plus rien autour d'eux. Les souvenirs du comte se ravivaient, la voix douce de cette femme lui rappelait la duchesse de Bouillon qu'il avait vue sous un masque aussi, et qu'il croyait avoir tant aimée; il se disait que depuis lors, bien souvent, il avait trouvé le plaisir, jamais le bonheur. Il se demandait s'il ne serait pas temps de chercher une compagne, une amie, les lettres de son oncle Othon, si heureux, disait-il, lui donnaient un désir secret de trouver, sinon une épouse, il était bien jeune encore, du moins une de ces liaisons sérieuses qui remplissent le cœur, et auxquelles il ne manque que le nom du mariage.

— A quoi pensez-vous, monsieur, demanda-t-elle.

— Ah ! madame, je pense à ce que vous avez éveillé de souvenirs dans mon cœur, je n'ose pas dire d'espérance.

— Avez-vous des amis à Venise?

— Je n'y connais absolument personne.

— Souhaitez-vous y établir des relations?

— Si j'en rencontre d'agréables, très-certainement.

— Je soupe ce soir dans une aimable compagnie, voulez-vous être mon cavalier?

— Ah ! madame, quel bonheur !

— Qu'en savez-vous? je suis peut-être laide et vieille.

— Vieille et laide avec cette voix, avec cette tournure ! ah ! non, mille fois non.

— Vous acceptez ?

— Si j'accepte !

— Suivez-moi donc alors.

Ils changèrent de route et se dirigèrent vers l'autre bout de la place. La grande taille du comte, sa beauté, la manière empressée dont il repoussait la foule pour faire place à sa compagne, attiraient tous les regards et les remarques des curieux.

— Ah ! ah ! le Turc a trouvé compagnie, ce me semble. C'est une belle femme, je crois, dit Colombine, voyez, voyez, comme il la protége, j'avais bien deviné.

Ils arrivèrent à un des palais le plus près de l'église, et l'étrangère, passant devant le comte lui fit signe d'entrer. Elle monta un escalier de marbre, enrichi de magnifiques tableaux; sur les marches, de nombreux domestiques s'empressèrent autour d'eux, leur offrant des sorbets, des glaces, des fruits de toutes espèces, des gâteaux et des bonbons. La jeune dame prononça quelques mots, dans la langue

qu'elle avait déjà parlé, on lui répondit de même; elle continua à monter jusqu'au premier étage; le laquais, passant devant elle, ouvrit la porte d'un grand salon, resplendissant de dorures.

— Monsieur, dit-elle, attendez-moi ici quelques instants, je reviens ensuite et je vous introduirai.

Elle accompagna ce peu de mots du salut le plus aimable et le plus provoquant.

— Qu'est-ce ceci? se dit-il, quand il fut seul, cela commence comme une aventure, et cependant cette femme a quelque chose de si noble, de si chaste, qu'il est difficile de se livrer près d'elle à l'espoir d'un bonheur fugitif. Il me semble que je rêve.

Il se promena par la chambre, examina les tableaux qu'on trouve partout à Venise en si grande quantité et si beaux. Il s'approchait du panneau le plus éloigné de la porte, lorsqu'il poussa un cri de surprise.

Un portrait en pied représentait une jeune dame, en robe bleue, avec un corps de jupe mordoré, des cheveux blonds tombant en mille boucles, semés de perles, et une coiffe de dentelle à la main, juste telle qu'il l'avait vue passer chez La Voisin, le jour mémorable. C'était elle, c'était son sourire et son regard. Son étonnement fut bien plus grand encore, lorsque, retournant la tête, il aperçut l'original du portrait, debout auprès de la porte.

XIV

UN DÉVOUEMENT.

Lorsque le carrosse du prince Frédéric s'arrêta à l'hôtel de Saxe, madame de Kœnigsmarck eut bien de la peine à attendre son fils dans le salon et à ne pas courir au-devant de lui ; sa surprise fut extrême lorsqu'elle aperçut Son Altesse, reconduisant par la main une manière de suivante, emmitoufflée dans ses coiffes, tandis que Philippe menait une belle dame, également méconnaissable, elle se demanda dans quelle étrange compagnie, elle et Wilhelmine, étaient tombées, et quelle raison pouvait engager son fils à lui manquer ainsi de respect.

Elle répondit gravement à la révérence du prince, lorsqu'il lui dit :

— Madame la comtesse, pour la première fois que j'ai le plaisir de vous voir, il est peut-être bien hardi

à moi de vous demander une faveur, c'est pourtant ce que je vais faire. Me refuserez-vous?

— Si cette faveur est de nature à ce qu'une femme puisse l'accorder, monseigneur, si je puis entendre ce que vous avez à me dire, je vous réponds d'avance de ma bonne volonté à vous servir.

— Voulez-vous m'accorder la grâce de deux coupables?

— Cette grâce ne dépend point de moi sans doute, je suis bien peu de chose pour faire grâce à des accusés.

— Elle dépend de vous, absolument de vous seule.

— Veuillez vous expliquer, monsieur, je ne vous comprends point.

— La personne à laquelle je donne la main a besoin de toute votre indulgence.

— Monsieur, un pareil langage, en présence de ma fille !

— Oui, madame, de toute votre indulgence. Elle a failli payer cher une étourderie que l'amitié et la fierté de son nom excusent, elle en est assez punie, Philippe et moi nous avons promis pour vous, je vous en conjure, ne nous faites pas mentir.

— Mais enfin, quelle est cette personne?

— C'est moi, ma mère, dit Aurore, en abaissant son coqueluchon, je ne puis vous voir tourmenter

plus longtemps, et, au risque de vous déplaire, je vous ferai moi-même l'aveu de ma faute.

— Moi aussi ! s'écria Nisida, et se jetant aux genoux de la comtesse, punissez-moi, c'est moi seule qui suis coupable.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda madame de Kœnigsmarck, pâle et tremblante. Qu'avez-vous fait ? comment êtes-vous avec Son Altesse et mon fils, lorsque vous avez refusé de me suivre ?

— C'est là qu'est toute la faute, madame, écoutez-moi, répliqua Nisida.

— Ma mère, embrassez-moi d'abord ! s'écria Philippe.

— Pas avant de savoir si vous le méritez, mon fils, répliqua la comtesse en le repoussant. Ah ! combien vous m'avez gâté ma joie ! parlez, Nisida.

Mademoiselle de Reizoffen raconta simplement ce qui s'était passé, elle s'avoua coupable du silence gardé par elle et convint qu'elle aurait dû le rompre et tout avouer à sa protectrice. Elle montra la lettre de sa mère, dont la comtesse reconnut parfaitement l'écriture, et termina en suppliant qu'on ne punît qu'elle seule, si on ne la trouvait pas assez punie, Aurore était restée parfaitement étrangère à tout et n'avait agi que par amitié pour elle.

— Ma mère, ne la croyez pas, interrompit Aurore, c'est moi qui ai tout fait, c'est moi qui l'ai entraînée

au rendez-vous, c'est moi qui ai voulu l'y suivre ; c'est moi qui ai pris, malgré elle, le déguisement de la suivante et qui l'ai poussée à voir cette mère mystérieuse, afin de lui apprendre à nous connaître mieux à l'avenir. Je mérite donc plus qu'elle et réprimande et punition, quoique notre frayeur et notre voyage forcé puissent, à mon avis, nous tenir lieu de l'une et de l'autre.

Pendant qu'elle parlait, Frédéric Auguste la dévorait du regard. Sa beauté prenait un nouveau lustre de son déguisement même ; son regard avait un éclat merveilleux, elle montrait en souriant ses dents de perles et ses lèvres de roses, il la trouvait mille fois plus charmante qu'il ne le croyait, malgré les éloges de la renommée.

— Ah ! madame, dit-il à la comtesse, comment pourriez-vous refuser un pareil avocat.

Le premier mouvement de madame de Kœnigsmarck, malgré la présence de Frédéric-Auguste, fut d'ouvrir ses bras en s'écriant :

— Mes enfants !

Ils s'y précipitèrent tous, et, comme Nisida restait en arrière :

— N'ai-je pas appelé mes enfants ? ajouta-t-elle, en l'attirant sur son sein.

Ses yeux baignés de larmes, le tremblement de sa voix, révélaient son émotion ; elle les embrassa à plusieurs reprises.

— Mes bien-aimées ! j'ai failli vous perdre, répétait-elle. Mais cet homme, qui est cet homme? où est-il ?

— Il est ici, sous bonne garde.

— Amenez-le, que je le voie ! que je l'interroge, je saurai bien le faire parler, moi !

On alla chercher le ravisseur, il entra, les mains liées, dépouillé de son chapeau, de son manteau, la mine fière, et la menace à la bouche.

— Le comte Pamphili ! s'écrièrent les trois femmes.

— Comment, le comte Pamphili ! répéta Philippe, vous le connaissez ! cet homme n'est pas un misérable, c'est un gentilhomme ! Ah ! quel bonheur ! il me payera sa lâcheté.

— Taisez-vous, mon fils, c'est à moi de parler, vous n'avez aucuns droits ici. Monseigneur, ordonnez à vos gens de délier les mains de M. le comte. C'est un noble génois, qui vient d'obtenir un régiment de Sa Majesté l'empereur et auquel on ne peut faire subir un traitement de cette espèce.

On délia Pamphili, qui n'en promena pas moins sur l'assemblée un regard de haine provocatrice.

— A présent, monsieur, répondez-moi, je vous en prie. Qui a pu vous conduire à cette infâme action d'enlever des filles à leur mère ?

— Madame, à vous, qui m'avez fait l'honneur de

me recevoir, comme à Son Altesse, comme à monsieur votre fils, je ne puis dire qu'une seule chose ! j'ignorais que mademoiselle de Kœnigsmarck fût avec mademoiselle de Reizoffen, et, quant à cette dernière, je la conduisais à son auguste mère, qui me l'avait ordonné. L'une et l'autre m'ont suivi sans y être forcées, je ne suis donc pas un ravisseur. Vous avez d'ailleurs entre les mains la preuve de ce que j'avance. Je demande qu'on me remette en liberté, puisque je n'ai commis aucun crime, je rendrai compte de ma conduite à l'empereur, mon auguste maître, ce qui ne m'empêchera pas de rester aux ordres de M. le comte de Kœnigsmarck, lorsqu'il voudra bien m'en honorer.

— Quelle est cette mère, quel est son nom ?

— Je ne puis le dire.

— Où se trouve-t-elle maintenant ?

— Il m'est interdit de le faire connaître.

— Monsieur, ces explications pourraient vous justifier, si vous n'aviez pas demandé la main de mademoiselle de Reizoffen, mais il est permis de suspecter vos motifs lorsque vous l'enlevez à sa famille sans donner d'autres motifs que celui d'un mystère prétendu. Permettez que nous en doutions tous, jusqu'à ce que vous nous ayez convaincus du contraire.

— C'est à moi, ma mère...

— Encore une fois, mon fils, vous n'avez rien à faire en ceci. Il ne s'agit point de votre sœur, il s'agit d'une orpheline, confiée à moi seule, dont je réponds seule, qui n'est rien pour vous qu'une compagne d'enfance et qui ne peut jamais être que cela. Monsieur est colonel d'un régiment de l'empereur, c'est à Sa Majesté que je m'adresserai pour obtenir l'explication et la justice que je réclame, et je vous défends, entendez-vous, je vous défends d'intervenir en rien dans cette affaire-ci.

Le comte Pamphili, malgré ses observations, fut conduit, sous bonne escorte, au palais du secrétaire d'État de la guerre. Frédéric-Auguste donna les ordres les plus sévères pour qu'il fût gardé jusqu'au lendemain, qu'il se proposait d'accompagner la comtesse et Kœnigsmarck chez Son Excellence. Une fois débarrassés de lui, chacun s'efforça d'oublier cet incident pénible, pour se livrer à la joie de la réunion. Philippe trouvait Nisida plus belle et plus tendre que jamais, le prince de Saxe admirait Aurore, n'osant pas faire davantage, et celle-ci ne pouvait s'empêcher de le regarder d'un autre œil que son frère. Il était beau, il était aimable, ses manières étaient pleines de séductions, elle l'écoutait, rêveuse, et songeait qu'elle n'avait jamais vu un seigneur aussi accompli que celui-là. Quant à Nisida, elle baissait les yeux, elle les fermait presque heureuse d'entendre

cette voix aimée et de se répéter souvent à elle-même :

— C'est lui ! il est là !

Madame de Kœnigsmarck prit congé du prince aussitôt que la bienséance le lui permit, elle avait hâte de se retrouver chez elle, avec ses enfants. Personne ne dormit à l'hôtel ; les uns de joie, les autres d'inquiétude et de préoccupation. Philippe ne pouvait digérer sa rage, il nourrissait contre le comte Pamphili des projets de vengeance, la défense de sa mère ne l'arrêtait pas. Il avait osé lever les yeux sur Nisida !

— Ah ! se répétait-il, il ne mourra que de ma main.

Le lendemain, dès l'aube, il était levé, errant dans la maison, espérant que Nisida aurait la même pensée, celle de se rejoindre et de se parler seuls. Dorothée était alors bien loin de son souvenir. Elle descendit, et ils se retrouvèrent dans une allée sombre du jardin. Ce moment fut délicieux. Ils restèrent longtemps près l'un de l'autre, sans se rien dire, à sentir seulement qu'ils étaient là, n'ayant plus de pensées, mais des sensations, ces adorables moments qui suffisent à toute une vie.

Ensuite vinrent les questions, les projets. Ensuite Philippe demanda à Nisida si elle l'aimait comme autrefois ; pour toute réponse, elle le regarda, et ce regard fut plus éloquent que les paroles.

— Vous serez donc à moi, Nisida, alors? vous consentirez à cette union, le but de tous mes désirs.

— Non, mon ami, non, pas plus aujourd'hui qu'avant notre séparation, je ne puis, je ne dois pas être votre femme; cela m'est interdit.

— Vous ne m'aimez pas, alors ?

— Vous avez donc oublié cette conversation en présence de cet esprit tentateur, Ernest de Groote? ne vous souvenez-vous plus de ce que je vous ai dit alors? Tous les sacrifices, je les ferai pour vous, ma vie vous appartient, je ne reculerai devant rien pour vous prouver combien ma tendresse pour vous est immense. Mais vous ne pouvez être mon mari, vous ne pouvez vous enchaîner pour la vie, car cette chaîne, vous la trouveriez lourde bientôt, et vous ne pourriez la rompre que par ma mort. Tout ce qu'une affection immense peut faire, je le ferai, tout ce qu'un dévouement sans bornes peut donner, je le donnerai, ne m'en demandez pas davantage.

— J'entends! vous espérez en votre mère, en ce comte Pamphili, c'est un grand seigneur, il est riche sans doute! et moi, on m'a ruiné!

— Philippe!

Elle ne prononça que ce seul mot, il fut plus éloquent que toute une phrase. Il se jeta à ses genoux et lui demanda pardon.

— Mais pourquoi, pourquoi me repousser, si vous ne m'aimez? pourquoi...

— Cette union est impossible, Philippe, ma mère me l'a interdite et je ne puis désobéir à ses ordres, car je ne vous apporterais que la misère, à vous qui pouvez prétendre aux fortunes les plus brillantes.

— Que m'importe !

— A présent, oui, mais plus tard !...

Ils restèrent ensemble jusqu'à l'heure où la comtesse sortait de son appartement, et ces moments se passèrent dans les mêmes discours. Nisida rentra chez elle tremblante et heureuse, Philippe plus amoureux que jamais, plus décidé à briser les obstacles qui le séparaient d'elle, et à se faire un auxiliaire de sa mère elle-même. En effet, aussitôt qu'il put entrer chez la comtesse, il courut la chercher.

— Je ne vous ai pas embrassé assez hier, mon cher enfant, je ne vous ai pas dit tout mon bonheur de vous revoir, de vous revoir heureux et honoré comme vous l'êtes.

— Honoré ! grâce au nom que je porte, grâce à vos leçons que vous m'avez données, ma mère, j'espère que je le serai toujours. Heureux ! je ne le suis point.

— Vous n'êtes pas heureux ! que vous manque-t-il ?

— J'aime Nisida, ma mère.

— Je le sais, mon fils.

Vous devez savoir pourquoi je ne suis pas heureux, pourquoi je ne puis l'être, si vous ne venez à mon secours.

— Hélas ! Philippe, je ne suis point la maîtresse en ceci. Dieu m'est témoin que cette union comblerait mes vœux, mais la mère de notre Nisida s'y oppose. Elle l'a mis pour condition expresse, ni vous, ni votre frère, ni M. de Groote.

— Mais en apprenant que Nisida m'aime, que nous nous aimons, elle se laissera fléchir, il faut le lui dire, et c'est vous...

— Ce n'est pas à moi, c'est à Nisida, une grande fortune lui est destinée, vous l'oubliez, mon enfant, et je semblerais vouloir rétablir la vôtre à ses dépens.

— On ne pensera point cela, il est impossible qu'on le pense, ma mère, les Kœnigsmarck ne sont pas des mendiants, toute l'Europe le sait.

— Les Kœnigsmarck sont ruinés, toute l'Europe le sait aussi, je ne puis souffrir une accusation de ce genre. Ne comptez pas sur moi pour cela, mon fils. Si Nisida vous aime, Nisida peut l'avouer à sa mère, ses motifs ne doivent pas être assez graves pour ne pas céder au désir de sa fille, elle ne voudra pas son malheur.

— Ah ! ma mère, Nisida ne le fera point ! Nisida m'aime, et Nisida ne veut pas être ma femme.

— C'est que Nisida vous connaît bien alors, Philippe, dit sa mère en soupirant.

Cette conversation en resta là. Philippe n'osa pas la renouveler, bien que ce fût son unique pensée. Il cherchait un moyen de tout concilier; quant à Nisida, elle attendait soumise et décidée. L'abandon devait venir, elle le prévoyait, elle en était certaine, et cependant elle ne s'en effrayait pas.

— Je l'aimerai toujours, moi, et ce lien-là du moins ne se brisera point.

Pour un cœur aimant, avant l'amour qu'il reçoit, il y a celui qu'il donne.

XV

OU LE MALHEUR MARCHE TOUJOURS.

Aussitôt que le prince Georges fut parti, Mellusine se hâta de paraître, elle avait tout entendu, tout vu, d'une pièce voisine, et sa confiance dans la comtesse n'était pas assez grande pour lui laisser longtemps entre les mains une pièce aussi importante que celle qu'on venait de lui remettre.

— Eh bien ! ma bonne amie, dit-elle d'un air doucereux, le tenons-nous bien cette fois?

— Pas mal, mais ce n'est pas encore assez. Il nous faut des liens plus forts encore, et, si vous m'en croyez, vous ne céderez pas même à cette si grande preuve de son aveugle tendresse.

— Aveugle !

— Je ne prétends point dire qu'elle ne soit pas méritée, mais convenez-en, elle est au moins assez

singulièrement reçue, vous ne la lui rendez pas en même monnaie. Et Dorothée, qu'il délaisse ! Si elle ne vous est pas supérieure en charmes, elle l'est certainement beaucoup en dévouement et en patience.

— Pour ceci je ne dis pas le contraire, c'est justement ce qui fait ma force. On n'aime que ce qu'on craint de perdre ; ne me l'avez-vous pas répété souvent ? pour s'attacher un homme, il faut rendre sa conquête difficile, et lui laisser croire qu'elle n'est jamais entièrement faite.

— Cela est vrai.

— Donc, je suis plus puissante que Sophie-Dorothée, puisque je refuse avec obstination l'*honneur* qui m'est offert. Je ne sais pas, il est vrai, cette fois, ce que je dirai pour excuse. Garder cette pièce, c'est en accepter les conséquences ; la rendre, c'est dangereux, il ne me la donnerait peut-être pas plus tard.

— Il faut la renvoyer cependant, non pas tout de suite, ce qui ôterait l'espérance, mais après un combat que je me charge de raconter. Songez qu'en ce moment, nous en sommes à la seconde phase ; votre inclination innocente et légitime pour ce fantastique cousin Maurice est vaincue, c'est maintenant votre vertu seule qui résiste. Il y a déjà progrès.

— Vous avez raison. Demain donc il recevra sa

promesse avec les accompagnements nécessaires. Il me tarde que cela finisse, je vous l'avoue. Je suis lasse de ces comédies.

— Il est pourtant nécessaire de les jouer toujours, sans cela, ma chère, vous perdrez bien vite plus que vous n'avez acquis.

La scène fut conduite ainsi qu'il avait été prévu, et Georges se trouva dans un tel état de fièvre et d'exaspération, qu'il eût certainement assassiné la princesse, si elle se fût trouvée sous sa main, comme étant le seul obstacle à son bonheur. Madame de Platen lui avait formellement déclaré que Mellusine commençait à l'aimer assez pour avoir rompu ses engagements antérieurs, mais qu'elle était parfaitement décidée à ne point céder même à sa propre inclination, en face de la position du prince, de sa femme et de ses enfants.

— Elle est vertueuse avant tout, monseigneur, elle est en même temps dévouée et tendre. Si cela vous est une consolation, je ne puis vous cacher qu'elle commence à être fort touchée, mais plus elle vous aimera, plus elle résistera à son désir et au vôtre, votre gloire lui étant plus chère que votre amour.

— Elle me rendra fou et capable de tous les crimes; dites-le-lui bien, ma chère comtesse, elle ignore à quelle passion je suis en proie, elle s'en repentira plus tard.

La résistance continua. Elle arriva à ce point de le pousser au dernier paroxysme du désespoir et de la rage. Lorsqu'elles le virent où elles voulaient le conduire :

— Il est temps maintenant de frapper le grand coup, dit la Platen.

En conséquence, le lendemain, elle écrivit un mot au prince et le pria de venir promptement chez elle; il se hâta d'accourir.

— Monseigneur, dit-elle en prenant l'air de la désolation, j'ai une mauvaise nouvelle à vous donner.

— Laquelle? mon Dieu!

— Elle est partie.

— Partie? et pour quel endroit?

— Je l'ignore.

— Vous l'ignorez, cela est impossible.

— Je l'ignore, vous dis-je, voyez la lettre qu'elle a laissée, et qu'on m'a remise ce matin de sa part, vous serez convaincu. Je n'en sais pas davantage.

Il lui arracha presque le papier des mains et il lut :

« La lutte est devenue impossible, ma chère comtesse, mon lâche cœur est son auxiliaire et il ne me reste d'autre moyen de résistance que la fuite. Je pars, ni vous ni lui n'entendrez parler de moi désormais. Je vais cacher ma douleur et ma honte dans un asile impénétrable. Ne lui dites point que je l'aimais, vous le rendriez trop malheureux de

me perdre; dites-lui que j'ai préféré la mort au déshonneur, et que je m'y suis arrachée. Je sais votre indulgente amitié pour tous les deux, si vous connaissiez le lieu de ma retraite, vous viendriez m'y chercher peut-être, me parler de lui, et, pour conserver mes forces, je ne veux plus que son nom arrive jusqu'à moi. »

Il lut et relut dix fois cette lettre, sans pouvoir s'en lasser, puis il se laissa aller à tout ce que la passion et le désespoir ont de plus extravagant. Il pleura, il cria, il jura qu'il allait mourir, qu'il se tuerait, qu'il mettrait l'Europe et le monde sans dessus dessous jusqu'à ce qu'il ait retrouvé l'ingrate. Madame de Platen et Ernest eurent mille peines à le rendre assez calme pour retourner au palais. Une promesse de son confident put seule le calmer un peu.

— Je vais partir, lui dit-il, elle ne peut être loin encore, je m'informerai à toutes les postes, sur toutes les routes si on ne l'a pas vue passer; dès que je saurai par quel chemin elle est partie, je me mettrai sur sa piste, je la ramènerai, je vous en réponds.

— Donne-lui cette promesse qu'elle m'a renvoyée, je veux la signer de mon sang pour la rendre plus sacrée à ses yeux. Dis-lui qu'elle est désormais ma seule épouse et que, le jour où elle me reviendra, je chasserai sa rivale pour lui donner sa place aux yeux de tous.

— Elle n'y consentira point, monseigneur, elle est trop bonne et trop vertueuse pour vous laisser commettre une pareille action.

Cette espérance de retour soutint un peu le pauvre insensé, il rentra dans un état de désolation véritable, mais moins douloureux. Il fit annoncer qu'il était malade, qu'il avait besoin d'un repos absolu et qu'il ne verrait personne, pas même la princesse électorale et ses enfants, pas même l'électrice.

— Le prince a pris de singulières façons en Hongrie, disait cette dernière, en vérité, ma fille, si j'étais à votre place, je voudrais changer tout cela, car il est devenu insupportable à présent.

— Madame, répliqua Dorothée, rêveuse, on m'assure qu'il passe une partie de ses journées chez la comtesse de Platen.

— En êtes-vous sûre?

— Oui, madame. S'il faut vous le dire, très-inquiète de son changement, je l'ai fait épier, et on l'a vu ce matin encore, dès l'aube, entrer chez elle, il vient d'en sortir comme un homme qui ne se connait pas.

— Ah! ma fille, si la Platen est en tout ceci, tremblons!

Huit jours, dix jours se passèrent de la même manière, le prince était de plus en plus inabordable, de plus en plus désespéré, le baron ne donnait pas

de ses nouvelles, il avait écrit une fois qu'il croyait l'avoir découverte et, depuis lors, rien. La corde était tendue à la dernière expression, il fût certainement arrivé quelque malheur, lorsque le trio scélérat se décida à mettre un terme à ces angoisses. Groote, botté, éperonné, couvert de poussière, entra chez le prince un soir, en lui disant :

— Elle est ici.

— Ah ! demande-moi l'électorat tout entier pour cette parole !

— Elle est ici, monseigneur, elle consent à vous voir, elle vous attend chez la comtesse.

— Allons donc sur-le-champ, je ne sais si je n'en mourrai pas de bonheur.

Cette entrevue fut brillamment filée, Mellusine se montra la digne élève de sa maîtresse. Le prince la quitta, non pas satisfait, mais plein d'espoir, il avait obtenu l'aveu de son amour, il avait obtenu la promesse qu'elle ne chercherait plus à le fuir, c'était beaucoup, c'était le ciel pour un homme qui sortait de pareilles tortures. Elle consentit même à le voir chaque matin et à conserver la promesse téméraire qu'il lui avait faite.

Il se contenta de ces faveurs si chèrement achetées pendant quelque temps, puis il voulut davantage, elle lui fit acheter bien cher sa victoire, en se défendant pied à pied.

Enfin un mois après son retour, mademoiselle de Schulembourg quitta la maison de la comtesse de Platen, elle accepta un délicieux hôtel dans un faubourg retiré de la résidence; elle reçut la fameuse parure, et bien d'autres, elle devint la maîtresse mystérieuse et secrète du prince Georges, lequel ne l'appelait entre eux et devant leurs familiers que ma femme et ma princesse, et lui promettait dix fois par jour qu'il trouverait le moyen de lui donner hautement ce titre.

Elle mit d'abord ce secret pour condition de leur bonheur, elle en rougissait, elle n'oserait pas se montrer devant celle dont elle avait trahi la bonté. Cette comédie fut aussi habilement jouée que les autres, et dura assez longtemps pour être vraisemblable. Mais tout se sait à la cour, quelques personnes, plus fines que les autres, éventèrent la chose et en eurent le soupçon, on chercha, on épia, on découvrit; Groote et la Platen y aidèrent; à celle-ci surtout, il fallait un scandale public, il fallait que Mellusine eût, avec les avantages, les inconvénients de son honteux bonheur. Ils prévinrent Georges : ils le tourmentèrent adroitement pour qu'à son tour il tourmentât sa maîtresse et qu'on levât le masque de cette intrigue. Ils étaient sûrs de réussir.

La passion du prince était toujours aussi violente, mais moins impérieuse par la possession, elle lui

laissait le temps de réfléchir, de comprendre sa position et de ne point exposer son avenir pour un bien dont il était maître, n'importe par quel moyen. Il recommença à paraître à la cour, à rendre ses devoirs à son père, à se montrer aux cercles un instant seulement, car il se hâtait de rejoindre l'enchanteresse; cependant c'était trop pour elle, du moins elle le disait, et les persécutions, les jalousies commencèrent. Des courtisans officieux révélèrent à Dorothée ce qu'elle n'eût jamais dû connaître; elle éclata en plaintes, non encore vis-à-vis de son mari et de l'électeur, mais auprès de sa belle-mère.

— Mon enfant, lui dit celle-ci, je suis sur la piste. De la patience, attendons! quand j'aurai mûri mon plan, nous agirons, soyez tranquille.

XVI

L'HOROSCOPE.

En apercevant cette beauté qu'il avait tant rêvée, le comte Charles-Jean resta immobile à sa place. Il la compara au portrait, il la compara aux doux fantômes qui lui étaient apparus chez La Voisin, et son cœur battit à l'étouffer quand il ne put la méconnaître. Il la salua profondément, mais il ne put trouver une parole. Était-ce son inconnue de la place Saint-Marc? était-ce une étrangère? sa voix seule pouvait l'en éclaircir, il attendit avec une anxiété croissante, jusqu'à ce qu'elle s'avança vers lui le sourire aux lèvres.

— M. le comte de Kœnigsmarck est le bienvenu chez la comtesse de Southampton.

Plus de doute, c'était le masque, c'était la même

personne, elle le connaissait, elle l'avait conduit chez elle, elle l'aimerait peut-être.

— D'où me vient cet honneur? balbutia-t-il.

— Monsieur le comte, je vous dois en effet une explication, car tout ceci est étrange. Je suis arrivée à Rome, chez mon oncle l'ambassadeur d'Angleterre, au moment où le bruit de vos exploits remplissait la ville. Cette merveilleuse bataille, où vous avez conquis le titre de chevalier de Malte, ce titre, jusqu'à vous, interdit à ceux de notre croyance, et qu'il était réservé à vous seul d'obtenir, la prise du corsaire donc était le sujet des conversations générales. J'ai eu l'occasion de vous rencontrer plusieurs fois, sans que vous me remarquassiez, moi, obscure étrangère; vous êtes parti, nous ne nous étions jamais parlé. J'ai continué mon voyage, ainsi que vous avez continué le vôtre. Le hasard nous a réunis de nouveau, vous êtes devenu mon défenseur, j'en suis profondément reconnaissante, je vous ai conduit chez moi, où je réunis quelques amis : voilà tout le mystère, il est bien simple, vous le voyez, et j'espère que notre connaissance, si bien commencée, se cultivera désormais.

Le comte était un de ces hommes intrépides dans le danger, qui ne reculeraient pas en face de la mort même et que le regard d'une femme terrifie, jusqu'à les annihiler. Il balbutia de nouveau quelques paro-

les incohérentes, rougit, se troubla comme un écolier. La comtesse s'en aperçut, et ce trouble ne lui déplut pas. Bien qu'elle le partageât jusqu'à un certain point, les femmes ayant l'habitude de se contraindre et de ne point montrer leurs impressions, elle se domina assez pour qu'il ne s'en aperçût point.

— Je compte passer quelques mois à Venise, j'ai loué ce palais, c'est un séjour qui me plaît, et vous, monsieur le comte?

— Moi, madame, je ne sais encore, j'arrive.

— Ah! c'est juste! voulez-vous maintenant passer dans la salle du souper, on nous y attend déjà, j'ai annoncé votre venue, et chacun est impatient de vous voir.

Il s'inclina encore et la suivit.

Combien on est gauche lorsqu'on est timide, et combien l'on est plus gauche encore lorsqu'on commence à être amoureux!

Le comte fut ébloui des lumières, des femmes, des diamants, des cristaux, de tout ce luxueux service, en usage alors au moins autant qu'aujourd'hui dans les grandes maisons. Il prit place à côté de la comtesse, répondant tant bien que mal aux questions qu'on lui adressa, et ne retrouva sa présence d'esprit que quand l'aisance inséparable d'un joyeux repas la lui eut rendue. Il fut alors non pas étincelant d'esprit, comme sa sœur Aurore, ou son frère

Philippe, mais plein d'enthousiasme, de chaleur, d'exaltation. Il y avait en lui l'étoffe d'un héros, il la borda de toutes les paillettes d'une passion naissante, et la comtesse, en lui donnant sa main pour quitter la table, ne put s'empêcher de s'appuyer sur lui un peu plus qu'il n'était d'usage et qu'elle n'en avait besoin.

Il rentra chez lui enivré, éperdu. Bontemps, qui l'attendait entre une pipe et une cruche de bon vin de Piémont, lui trouva l'air si rayonnant, qu'il lui demanda s'il fallait fourbir sa cuirasse et s'armer en guerre.

— Vous avez au moins obtenu d'être général au service de la république, monseigneur.

Ordinairement c'était l'amour de la gloire qui seul pouvait animer ses regards.

— Non, répondit le comte, il faut au contraire nous chercher un logis plus convenable que celui-ci, nous resterons longtemps à Venise.

Bontemps secoua la tête d'un air de doute et de contrariété. Il n'osa pas en demander davantage, il savait son maître par cœur, la confidence viendrait toute seule. Elle vint en effet, en se déshabillant. Il lui raconta tout, il en avait besoin, il suffoquait. Les caractères tels que celui du comte sont rarement discrets, il y a en eux une surabondance de vie, qui s'échappe au dehors, que leur volonté ne peut con-

tenir. Le bonheur est chez eux si intense, si plein de sentiments, qu'il déborde.

— C'est elle, c'est celle que je dois aimer, je n'en puis douter, je l'ai vue. Cependant une chose m'inquiète : elle aussi, elle a vu son futur amant, elle l'a rencontré depuis, et elle l'aime, ne m'en a-t-elle pas fait l'aveu? dans le but sans doute, de m'ôter tout espoir.

— Elle a vu cet amoureux dans le miroir magique de La Voisin?

— Oui, comme moi.

— Elle vous a rencontré à Rome, elle vous a cherché à Venise! monseigneur, c'est vous qu'elle a vu, c'est vous qu'elle aime. J'ai connu La Voisin, c'était une fine mouche, vous étiez là l'un et l'autre, jeunes, beaux, étrangers, vous couriez l'un et l'autre après l'amour, le bonheur, elle vous a montré mutuellement votre avenir, derrière une gaze, sauf à laisser le destin s'en tirer comme il pourrait ensuite. Tranquillisez-vous, monsieur le comte, la belle dame est à vous.

Madame de Southampton était veuve, libre et elle avait vingt ans, belle, charmante, riche, passionnée, il ne lui manquait rien pour plaire et pour flatter l'orgueil d'un amant. Elle engagea le comte à faire partie de sa société de carnaval, ce qui lui donnait le droit de la voir sans cesse, de ne la pas

quitter, de lui parler à son aise et sous le masque, sans que personne pût les interrompre ni en mal penser. Aussi dès le lendemain se mit-il en quête d'un logis, et de bahuti de toutes les espèces. Il parut chez la comtesse dans le costume indispensable à un amoureux qui ne voulait point attirer les regards, il l'entraîna en gondole, la conduisit sur la place, plus heureux et plus fier que de la conquête d'un royaume, il fit plus de progrès en son cœur pendant ces quelques heures que dans un autre pays en six mois.

Cette liberté de la vie de Venise, si propice aux intrigues de tous genres, ce masque, à l'abri duquel on pouvait s'isoler dans la foule avec une sûreté infranchissable, leur donnèrent l'occasion de se parler à cœur ouvert, de se tout dire, et, le troisième jour, il se trouva que Bontemps avait raison, que le chevalier promis à la comtesse, c'était Charles-Jean de Kœnigsmarck, et qu'ils s'étaient vus tous les deux derrière le miroir magique, dont La Voisin usait avec tant d'adresse.

— Il m'a fallu quitter Paris après cela, ajouta la comtesse de Southampton, j'étais fortement compromise, et l'on voulait me faire avouer que j'avais vu le diable. De puissantes interventions m'ont sauvée. Je soutenais que j'avais vu seulement un beau seigneur, pas effrayant du tout, et que ce ne pouvait

être Satan. La pauvre Voisin se démenait aussi, ce qui ne l'a pas empêchée d'être brûlée pour cette innocente magie, et moi de retrouver bien loin de là ce tyran qui me devait séduire.

La comtesse n'avait ni les ruses ni le manége de Mellusine, elle ne fit attendre Charles-Jean que le temps nécessaire pour être sûre d'être aimée ; elle ne le fit point souffrir, elle se donna avec une loyauté et un dévoûment dont la reconnaissance et le bonheur de son amant la payèrent. Il l'aima véritablement, profondément, non pas peut-être avec toutes les délicatesses d'une nature plus raffinée, mais avec un de ces sentiments que la mort seule peut briser.

Il mit dans son cœur une passion de plus, sans en chasser celle qui, jusque-là, lui avait tenu lieu de tout. Au retour des beaux jours, le repos et l'inaction lui devinrent insupportables, et il disait tousles jours à Bontemps d'un air malheureux :

— Ah ! Roger, si j'étais libre, nous prendrions bientôt la mer. Il fait bon se battre par ces longues journées et ce beau soleil.

La comtesse aimait trop pour ne pas s'apercevoir de la préoccupation du jeune homme. Adroitement, elle le fit causer, elle le sonda, il n'était pas difficile à deviner, il se trahit vite. Elle ne dit rien, ce qui blessa un peu la confiance du comte.

— Si elle m'aimait bien, si elle m'aimait pour

moi, elle me rendrait ma liberté, pensait-il, elle comprendrait qu'un homme de ma sorte n'est pas un oiseau à mettre en cage, et que j'ai besoin d'air pour vivre, pensait-il.

Le meilleur des hommes est toujours un peu égoïste et beaucoup ingrat; il ne se dépouille de ces deux *qualités* qu'en faveur de celles qui ont la science de le tourmenter. On n'en obtient rien que de cette manière. La réciprocité de l'amour ne se trouva jamais au même degré.

Pendant quelques jours, ce petit nuage resta entre les amants, la comtesse semblait avoir oublié cette confidence, et le comte se taisait de nouveau, l'accusant toujours. Un dimanche matin, Bontemps entra dans la chambre de son maître, qui dormait encore, avec un de ces airs de vinaigre que savent si bien prendre les domestiques favoris, lorsque quelque chose leur déplaît.

— Monseigneur, dit-il, il y a en bas un petit vaurien de page qui apporte cette lettre de madame la comtesse, et qui s'annonce pour entrer à votre service.

— A mon service ?

— Oui, et il a l'air d'un fameux garnement, bien qu'on voie à peine son visage, caché sous le carapouf de sa mante vénitienne. Il tape de sa badine, il crie, je crois qu'il jurera, si on le fait attendre. C'est une

belle acquisition que Votre Excellence va faire là.

— Un compagnon pour toi, Bontemps, un brave enfant qui veut aller à la guerre et que la comtesse me prie de prendre avec moi, répliqua Charles-Jean qui avait fini de lire, fais-le monter.

— Tenez, le voilà déjà dans l'antichambre, l'entendez-vous? il fait enrager vos perroquets et aboyer vos chiens, en leur tirant les oreilles.

— Appelle-le, et sois poli, c'est un gentilhomme.

Bontemps ouvrit ironiquement les deux battants de la porte.

— Entrez, monsieur le gentilhomme, dit-il.

A cette invitation, un enfant de quinze ans, vêtu de satin et de velours, avec des trousses, une toque à plumes, un manteau galonné, comme les pages et les petits nègres de Veronèse, ne fit qu'un saut de l'antichambre au lit du comte. Il semblait beau comme l'Amour, des cheveux blonds bouclés, des joues roses et blanches, des lèvres de corail, et l'œil le plus mutin flamboya dessous un capuchon noir dont il s'enveloppait, ni plus ni moins qu'un familier de l'inquisition.

— A vos ordres, monseigneur.

— Vous voulez entrer à mon service?

— C'est mon plus grand désir.

— Pour me suivre à la guerre?

— Pour vous suivre partout.

Sa voix tremblait légèrement en parlant ainsi, elle était voilée et dissimulée peut-être.

— Votre nom?

— Isabeau.

— C'est là un nom de baptême et un nom de femme encore.

— Aussi l'ai-je reçu de ma marraine.

— Et quelle est votre marraine, s'il vous plaît?

— Isabelle.

Ce nom fut prononcé d'une telle façon, que le comte fit voler en l'air le carapouf et la toque, et regarda en extase son page qui se jeta dans ses bras.

— Isabelle, mon Isabelle! s'écria-t-il.

— Non pas, mais Isabeau, ton page, qui doit te suivre partout, tu l'as promis, répondit-elle, entre deux baisers.

XVII

TOUJOURS LA MÊME CHOSE.

Nisida, en retrouvant Philippe, s'efforça de lui montrer un visage serein et joyeux. Elle était résignée à tout, décidée à tout pour le bonheur de celui qu'elle aimait; madame de Kœnigsmarck, inquiète de la tournure que prenaient les choses, songea sérieusement à les éclaircir. Elle se décida à s'expliquer avec la jeune fille et à agir après selon sa réponse, la responsabilité qui pesait sur elle était trop grande. Elle la fit venir dans son cabinet et l'interrogea.

— Nisida, lui dit-elle, vous m'aimez, vous avez confiance en ma tendresse?

— Comme en Dieu, madame.

— Vous me répondrez donc franchement?

— Comme à la plus chérie des mères.

— Nisida, vous aimez Philippe?

— Oui, madame, vous le savez.

— Philippe vous aime?

— Je l'espère, madame.

— Vous n'en êtes pas sûre?

— Philippe m'aime autant qu'il peut m'aimer, madame, Philippe m'aime de cette tendresse qui n'est pas la mienne, mais dont il se faut contenter.

— Vous ne songez point à l'épouser?

— Non, madame, répliqua-t-elle tranquillement.

— Juste ciel! et que voulez-vous donc, ma chère petite?

— Oh! madame, je l'ai dit déjà et je le répéterai toujours, j'aime Philippe pour lui, en m'oubliant tout à fait, en ne songeant qu'à lui seul. Je ne veux point être sa femme, bien que ce fût pour moi le bonheur suprême, parce que Philippe ne doit pas être marié; parce que Philippe, après les premiers instants, maudirait une chaîne qu'il ne pourrait rompre que par la mort. Ce serait le malheur de Philippe, madame, vous qui êtes sa mère, vous devez le comprendre comme moi.

— Cela est vrai, répliqua la comtesse en baissant la tête. Je vous le demande encore, alors quels sont vos projets?

— Je n'en ai point.

— Quoi! vous n'en avez pas! Et votre mère! et

cette tentative faite pour vous rapprocher d'elle, pour vous enlever à moi, vous n'y songez point?

— Non, madame, je ne songe qu'à Philippe.

— Pauvre enfant! comme elle l'aime!

— Si Philippe a besoin de moi, je suis prête, s'il peut être heureux sans moi, je suis prête encore. S'il me préfère une autre, et que ce soit pour son bonheur, je suis résignée. Mais rien, rien ne m'empêchera de lui rester dévouée éternellement, de lui appartenir en dépit de tout. Vous me demandez quels sont mes projets, les voilà, ma bonne amie, ils ne changeront jamais.

— C'est bien, répliqua la comtesse, laissez-moi, ma fille, j'ai besoin de me recueillir.

— Ah! puissiez-vous dire vrai! puissé-je être sa sœur!

Madame de Kœnigsmarck, demeurée seule, se mit à penser sérieusement. L'amour de Nisida était un de ces sentiments rares qui résistent à tout, elle le voyait, elle le comprenait, et, d'une autre part, elle n'osait pas laisser Nisida près de son fils. Confiante en sa vertu, elle espérait la voir sortir triomphante de cette épreuve; il fallait partir, il fallait les séparer, il fallait peut-être avertir la mère inconnue, le chancelier Lagardie, du danger qu'elle courait; c'était pour elle un grand fardeau qu'elle n'osait partager avec personne.

En attendant, elle dut se rendre près du secrétaire d'État de la guerre, afin d'obtenir justice du comte Pamphili. Elle le trouva très-bien disposé, armé déjà d'un ordre de l'empereur d'emprisonner le comte et de l'interroger très-sévèrement. Les prières, les menaces avaient été inutiles, il avait refusé de répondre.

— J'étais envoyé par la mère de la jeune personne, j'en ai fourni la preuve, je n'ai pas autre chose à dire.

— Mais vous l'aimiez, mais vous l'aviez demandée en mariage?

— Cela est vrai, il est vrai encore que sa mère me l'avait accordée. Quant au reste, dût-on me faire mourir, je n'en révélerai pas plus.

— Cette personne, d'après votre aveu même, est ici à l'insu du gouvernement de l'empereur, elle courrait des dangers si elle était connue; ce serait donc un personnage politique?

— Je ne le dirai pas.

— Prenez garde, vous êtes au service de l'empereur, vous pourriez être traité en criminel d'État!

— Je ne me défendrai point, et ni tortures ni promesses ne tireront pas de moi un mot de plus.

On chercha partout chez lui, on ne trouva rien, ses effets, sa correspondance, avaient été enlevés; il refusa de dire où il les avait envoyés.

— Tout ceci n'est pas clair, ma mère, reprenait Philippe, veillons bien sur Nisida, cet homme a peut-être des complices, on viendrait me l'enlever et je crois que j'en perdrais la raison.

Pendant ce temps elle avait écrit à Lagardie ; elle avait préparé en secret son départ, demandé la permission à l'empereur et à l'impératrice de quitter Vienne plus tôt qu'elle ne l'avait compté, sous prétexte d'affaires qui la rappelaient à Agathembourg. Le mariage de son beau-frère nécessitait de sa part de nouvelles démarches pour la fortune de ses enfants, disait-elle, il lui en coûtait de se séparer de Philippe, qu'elle allait laisser avec le prince de Saxe, mais cela était indispensable à son avenir.

Ni Philippe ni sa jeune amie ne s'y attendaient, ils se voyaient chaque jour, heureux et libres, croyaient-ils, en réalité, surveillés par leur mère, de façon à rendre impossible toute fausse démarche de leur part.

Un jour Philippe rentra sombre et préoccupé, sa mère et ses sœurs s'en aperçurent, on juge si Nisida le devina ! On lui en demanda en vain le motif.

— Je n'ai rien, répondit-il, à toutes les questions.

Mais l'œil d'une femme aimante voit et devine même ce qu'elle ne peut voir. En sortant de table, elle s'approcha de lui, et, lui prenant la main, dans un moment où ils étaient seuls, à l'écart :

— Qu'y a-t-il, Philippe?

Il hésita, et puis, tout à coup, il eut l'air de prendre un parti.

— Je vous le dirai, Nisida, à vous seule, non pas devant eux — où pourrai-je vous voir?

— Je ne sais, c'est difficile, Wilhelmine, il me semble, ne me quitte point, et la première femme de votre mère se trouve toujours sur mon passage.

— Comment faire?

— Ce soir, ici, lorsque Son Altesse viendra soupirer auprès d'Aurore, car elle lui plaît un peu trop, je crois, et peut-être aussi Son Altesse plaît-elle à Aurore plus que je ne voudrais.

— Le croyez-vous, Nisida?

— Je le crains, madame de Kœnigsmarck le suppose comme moi, je l'ai vu, et je suis bien trompée si elle ne se prépare pas quelque grand coup contre tous nos amours. Il me semble entrevoir des préparatifs de départ.

— Ah! si je le croyais!

— Que feriez-vous donc?

— Raison de plus, il faut que je vous parle, où? quand?

— Je vous le dis, ce soir, ici, pendant la conversation générale avec le prince, nous trouverons un moyen.

— Cela ne se peut, j'ai trop de choses à vous dire,

à vous montrer, des lettres et des papiers. Si vous vouliez.... cette nuit....

— Descendre au salon! la lumière nous trahirait.

— Non pas descendre au salon, mais... si vous le permettiez, dans votre chambre...

— Dans ma chambre, Philippe! reprit-elle en rougissant jusqu'aux cheveux, cela se peut-il?

— Cela se peut sans doute, si vous ne me craignez point, si vous avez confiance en moi.

— Je serais bien fâchée de vous craindre, Philippe, c'est que je ne vous aimerais point alors. Vous pouvez venir, ajouta-t-elle avec une adorable innocence, je vous attendrai.

Elle fut rêveuse toute la soirée, en vain Aurore employa-t-elle son esprit, ses grâces pour rappeler sa gaieté. Sans avoir encore pour Frédéric-Auguste un amour bien prononcé, elle éprouvait pour lui un de ces entraînements qui se transforment vite en sentiment plus tendre. Son jeune orgueil était flatté de se voir distinguée par ce prince, que les plus belles et les plus fières s'arrachaient. Il ne s'occupait que d'elle, il ne venait que chez elle, et, malgré sa réserve, il était difficile de ne pas s'apercevoir de ce qu'elle éprouvait. Madame de Kœnigsmarck en était fort inquiète, son cœur maternel était partagé entre ces émotions et il lui fallait son parfait savoir-vivre pour n'en rien laisser paraître.

Le prince resta plus tard que de coutume, il y eut quelques personnes à souper, l'ambassadeur de Gênes entre autres. Il apprit à la comtesse que Pamphili était parti le matin même pour une forteresse du nord, où on devait le laisser quelque temps aux arrêts. Des recherches minutieuses n'avaient amené aucun résultat, on n'avait découvert aucune étrangère, ni à Vienne ni aux environs, qui ne pût justifier les raisons de son séjour, et l'on ne doutait point ou que la dame prévenue ne fût évadée, ou qu'il ait pris un faux nom et un faux prétexte.

Ce fut un soulagement pour la comtesse que de se savoir débarrassée de cet homme, elle espérait qu'en s'éloignant elle-même, il perdrait ses traces et qu'elle sauverait Nisida de ses entreprises.

— Je vous assure, monsieur l'ambassadeur, dit-elle, que votre comte Pamphili est un scélérat. Il y a, dans cette affaire, un mystère que je ne puis percer, et dont je ne tarderai pas à être éclaircie, car j'ai écrit au tuteur et à la mère de mademoiselle de Reizoffen, assurément s'ils y sont pour quelque chose, je le saurai.

Nisida, à mesure que le moment approchait, sentait augmenter son émotion. Elle ne craignait point, mais un sentiment de pudeur, inné dans le cœur des jeunes filles, lui disait qu'elle touchait à l'un des moments solennels de sa vie. La première fois qu'une

femme hasarde une démarche dont sa conscience murmure, elle n'est jamais sans ces avertissements secrets qu'on n'écoute point malheureusement et qui nous sauveraient. Elle traîna en longueur et le souper et la conversation qui le termina, elle retint les convives sous divers prétextes, elle devint gaie, elle fit raconter à Philippe ses voyages et demanda au prince de le reprendre s'il se trompait.

Philippe, au contraire, eût voulu les mettre à la porte. Il répondait de mauvaise grâce, il regardait la pendule, enfin il pressa son illustre ami lorsqu'il alla le reconduire.

Madame de Kœnigsmarck rentra chez elle pour écrire. Malgré sa surveillance, elle était loin de se douter d'un coup aussi hardi, et, confiante en l'honneur de son fils, comme en la vertu de Nisida, elle ne poussa pas ses investigations maternelles jusqu'à la chambre de la jeune fille à l'heure du repos.

Lorsque tout fut endormi dans la maison, lorsqu'il eut entendu les derniers domestiques rejoindre leurs lits, et qu'il se fut assuré qu'il n'avait rien à craindre, le comte ouvrit doucement sa porte. Il écouta longtemps avant de sortir ; il avait un corridor à traverser, l'appartement de Nisida touchait à celui de sa mère et de ses sœurs, le moindre bruit pouvait tout perdre. Il retenait sa respiration et marchait sur la pointe de ses pieds ; déjà il apercevait la porte, déjà il touchait

presque la clé, lorsqu'il l'entendit tourner doucement dans la serrure, et elle s'ouvrit d'elle-même, Nisida était devant lui.

— Ah ! dit-elle pâle et tremblante, n'allez pas plus loin, Philippe, je vous en conjure, je ne puis vous recevoir ainsi.

Pour toute réponse, il la poussa légèrement du doigt, et rentra après elle.

Pauvre Nisida ! elle n'eut pas la force de le renvoyer !

XVIII

LES BONS SONT MALADROITS.

L'électrice n'eut pas de peine à obtenir la certitude de ce qui se passait, seulement elle ignora longtemps la part que madame de Platen y avait prise. Elle sut où se cachait cet amour adultère, elle sut quel en était l'objet ; son premier mouvement fut de mander la grande maîtresse et de lui administrer le plus magnifique savon que jamais tête couronnée ait donné à une complaisante.

Il faut que votre nièce parte, et à l'instant, madame, à ce prix, je ne révélerai rien à l'électeur. Si, dans vingt-quatre heures, cette fille est encore à Hanovre, c'est moi qui me charge de la faire partir.

La grande maîtresse jura sur tous les tons qu'elle ignorait, qu'elle ne voyait point sa nièce, que celle-ci avait fait pour résister au prince, d'après ses sages

conseils, qu'elle s'était même mise en fuite pour se dérober à ses empressements, mais qu'il avait su la reprendre et l'entraîner par un amour frénétique.

— Depuis ce temps, madame, nous avons cessé de la recevoir, la comtesse de Platen et moi, je lui ai interdit ma maison et celle de la comtesse lui est fermée, elle vit dans la retraite, j'ignore même à quel endroit, je n'ai pas voulu le savoir, tant sa conduite me fait horreur.

— Informez-vous-en, alors, et qu'elle parte. Je ne vous reverrai qu'à ce prix.

L'orage était prévu et paré d'avance. La tante et la nièce s'entendaient à merveille, et l'une et l'autre n'étaient point femmes à se tourmenter de si peu. On connaissait l'électrice, il suffisait d'un problème algébrique ou d'une nouvelle découverte en astronomie pour lui faire tout oublier. Madame de Platen se chargea de lui fournir ces deux distractions. Elle fit mettre dans la gazette de Hollande des lettres scientifiques qu'elle paya bien et qui absorbèrent l'attention de la princesse, à qui le manuscrit en fut communiqué le jour même par un de ses correspondants. Aussi, quand Dorothée vint, pleine de confiance, réclamer l'effet de ses promesses, elle la trouva ensevelie dans sa lecture.

— Je ne sais rien de nouveau, madame, lui dit-elle, et ce que j'étudie là est fort important.

— Mais moi, je sais, répliqua la jeune femme, et c'est bien plus important que vos études. Cette fille rentre demain à la cour.

— Allons donc ! c'est impossible, j'ai ordonné qu'on la chassât !

— Elle rentre demain, vous dis-je, elle viendra à votre cercle, couverte de diamants, dans une parure à écraser les nôtres. Elle y viendra, non plus comme fille d'honneur, mais simplement comme la baronne de Schulembourg, noble demoiselle allemande, chez l'électeur de Hanovre, son souverain.

— Cela ne se peut pas.

— Cela est certain. Ne ferez-vous rien pour l'empêcher ?

— J'ai donné des ordres à sa tante, elle doit avoir quitté la résidence. On ne se moquerait pas de moi à ce point.

— L'avez-vous fait, madame?

— A la grande maîtresse elle-même j'ai parlé hier matin, soyez tranquille.

Elle reprit sa lecture, sans s'occuper davantage de sa belle-fille, qui la regardait en pleurant.

— Je veux vous croire, madame, reprit celle-ci, en se retirant, mais si vous n'étiez pas obéie, si une pareille insulte m'était faite, je vous le jure, je ne le souffrirais pas, et je m'inquiéterais peu de l'éclat qui s'ensuivrait.

Sophie-Dorothée quitta la chambre; cinq minutes après, l'électrice ne se souvenait plus qu'elle y était venue.

Tout était en mouvement à la cour, le prince, prévenu par Mellusine de ce qui se préparait, des ordres donnés à sa tante, fit les plus horribles serments de vengeance si sa mère ou sa femme se permettaient la moindre désapprobation. Il ordonna à mademoiselle de Schulembourg de rester à Hanovre et de paraître au cercle, ainsi qu'il l'avait décidé.

— Soyez belle, soyez hardie, montrez-vous ce que vous êtes, et reposez-vous sur moi. Si la haine et la jalousie vous attaquent, je serai là, et, je vous le jure, elles ne vous attaqueront pas deux fois.

Mellusine ne demandait pas mieux. Elle avait maintenant toute honte bue. Beaucoup par calcul et par effronterie, un peu par amour, elle voulait montrer l'empire qu'elle avait sur Georges, elle voulait l'emporter sur la princesse en beauté et en parure, elle voulait même humilier la comtesse de Platen, qui n'avait jamais été soutenue ainsi par son royal amant.

Une heure avant le cercle, la grande maîtresse vint près de l'électrice, les yeux baignés de larmes qu'elle n'avait pas répandues, et profondément humiliée d'une humiliation qu'elle ne ressentait point. La princesse n'avait pas même songé à sa toilette,

elle était dans son observatoire par une nuit propice pour suivre la découverte nouvelle, et la présentation était bien loin de sa pensée.

— Madame, dit la baronne, après une profonde révérence, c'est le cœur brisé que j'accours à vous.

— Pourquoi? demanda l'autre regardant toujours sa planète.

— J'ai exécuté les ordres de Votre Altesse électorale.

— Je n'en doutais pas, n'en parlons plus.

— Mais, madame, bien que j'aie employé tous les moyens possibles, je n'ai pu réussir à ce que je désirais. Son Altesse le prince Georges était présent, il m'a imposé silence, il m'a dit que mademoiselle de Schulembourg était sous sa protection et que personne n'avait le droit de s'occuper d'elle, il m'a dit qu'il ne souffrirait pas qu'on la contrariât en rien et il a terminé par une invitation de me retirer, si je ne voulais pas être mise à la porte par ses gens.

— Il a dit cela! je n'en suis point étonnée, il n'a jamais été poli.

Puis, se tournant vers un savant qui travaillait avec elle, elle lui passa le télescope, en ajoutant :

— Tenez, monsieur, je crois qu'en effet il se lève là-bas près de l'anneau de Saturne.

— Madame, reprit la grande maîtresse, ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il encore?

— Je crains que, malgré vos ordres et mes prières, mademoiselle de Schulembourg ne paraisse ce soir au palais.

— L'impertinente ! Il y a un moyen de l'en empêcher ou du moins de rendre sa démarche inutile, je n'irai pas au cercle, je ferai dire à ma belle-fille de n'y point aller non plus, il n'y aura que l'électeur et cet entêté, l'énormité sera moins grande; quand j'aurai fini ce qui m'occupe à présent, pour le cercle de la semaine prochaine, j'aviserai.

On lui eût dicté sa réponse qu'elle n'eût pas été plus conforme à leurs désirs. La grande maîtresse s'inclina plus profondément encore.

— Votre Altesse électorale daigne donc me pardonner? Elle n'exige pas que je lui remette ma démission.

— Non, non, ma chère baronne, ce n'est pas votre faute, il faut s'en prendre à mon fils et non à vous, soyez tranquille, je ne suis point mécontente, je le connais. Prévenez que l'électeur seul et le prince Georges tiendront le cercle, je vais envoyer chez ma belle-fille, la commission ne serait pas agréable pour vous. Dites à mon antichambre qu'on ne laisse entrer personne, voilà une nuit superbe et je serais désolée de la perdre.

Et la bonne électrice oublia les choses de la terre,

qui lui importaient fort, pour les choses du ciel, qui ne la regardaient pas du tout. Tant il y a, et cela est malheureux, que les demi-savants, quelque spirituels qu'ils soient du reste, ont toujours un coin de ridicule.

— L'heure du cercle arriva. La princesse Dorothée avait reçu le message de l'électrice, qui la priait de ne point aller au cercle ce jour-là, parce qu'elle n'y allait point elle-même, sans lui donner d'autre explication. Elle courut chez elle et trouva sa porte close. Son Altesse était à son observatoire, il n'était pas permis de la déranger. En vain elle insista, non-seulement huissiers et valets furent inexorables, mais pour plus de sûreté encore les verroux étaient tirés en dedans et l'électeur lui-même ne les eût pas fait ouvrir.

— Que faire donc? disait la jeune femme à mademoiselle de Kensebeck. Si je ne vais point au cercle, et que cette fille y arrive, on dira que je la crains et que je lui cède la place.

— Madame l'électrice n'y étant point, elle restera chez elle, répondit la confidente, qui désirait épargner une telle douleur à son amie. Je crois que vous ferez bien de l'imiter autant.

— Mais c'est intolérable, Kensebeck, je suis trop malheureuse.

— Certes, madame, vous ne pouviez pas vous atten-

dre à une semblable rivalité. Il y a dans tout cela une machination abominable.

— Madame de Platen, n'est-ce pas? eh bien! elle sera près de l'électeur, j'y veux aller rien que pour braver cette créature.

— Madame, songez à vos enfants! M. l'électeur peut tout encore. Si vous avez à combattre Son Altesse le prince Georges, au moins ne vous aliénez pas son auguste père, c'est votre seul appui. D'ailleurs, la comtesse n'est peut-être pas coupable, pourquoi la condamner d'avance?

— Tiens, Kensebeck, je ne sais où j'en suis. J'ai envie de me retirer à Celle, chez mon père.

— N'en faites rien, madame, n'abandonnez pas le champ de bataille, vous perdrez tout.

— Allons! je suivrai tes conseils, mais je suis trop malheureuse. Ah! que les couronnes sont garnies d'épines et que la destinée d'une dame est bien plus heureuse que la mienne! Comme on doit être bien dans un château que je sais, avec un mari qu'on aime, qui n'est point prince et qui ne commande pas en despote. Qu'ai-je fait? pourquoi me suis-je laissée éblouir?

— Tiens, ces pensées ne valent rien, va me chercher mes enfants.

La princesse passa la soirée dans son appartement, seule avec son amie et ses deux petits anges. Elle

pleura beaucoup et ne reçut personne, ce qui lui arrivait souvent depuis ses chagrins.

Cependant, à l'heure habituelle, les portes du palais s'ouvrirent, et la foule élégante s'y précipita. On parlait beaucoup, on s'inquiétait de ce qui arriverait; les princesses ne venant pas, il s'y trouvait moins de femmes; cependant, les plus curieuses et les plus hardies, les plus à la mode, étaient là, on voulait voir. On attendait Leurs Altesses, la comtesse de Platen entra seule, un peu après tout le monde, et, comme on l'interrogea sur mademoiselle de Schulembourg, elle répondit qu'elle ne la voyait plus et qu'elle n'en savait pas plus que les autres.

Un chambellan annonça la venue prochaine de l'électeur, la cour se rangea autour de la galerie; juste à ce moment, au milieu du silence, la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer Mellusine, seule, éblouissante de parure et de beauté, l'air souriant et heureux, sans timidité, sans embarras, aussi à son aise que si elle eût été encore l'innocente jeune fille d'honneur qu'on avait connue. Elle marcha droit vers un groupe composé de ses anciennes amies, salua en passant madame de Platen de la façon la plus aimable et la plus protectrice, ensuite elle se rangea près des dames qu'elle allait chercher, entamant la conversation avec une aisance infinie, et leur adressant les questions qui devaient davantage les

intéresser. Elles se trouvèrent très-embarrassées au contraire, néanmoins elles lui répondirent de leur mieux. On ne savait ce qui allait advenir, en quelle position se trouvait la belle effrontée, le plus sage était de temporiser, sauf à lui tourner le dos si la faveur ne lui venait point.

Les deux battants s'ouvrirent et on annonça :

— Son Altesse électorale !

Il entra, ayant à sa suite les dignitaires de sa cour, et à côté de lui le prince Georges radieux. Le coup d'œil allait être digne d'observation. Le père passa d'abord, il s'attaqua aux femmes placées près de lui, tout en cherchant madame de Platen, qui, en l'absence des princesses, présidait le cercle immuablement.

Il l'aperçut à l'autre bout du salon, entourée comme à l'ordinaire, et tenant le dé de la conversation. Une autre personne, un peu plus loin, lui parut tout aussi entourée, il reconnut mademoiselle de Schulembourg et fronça le sourcil.

— Allons, pensa-t-il, un autre embarras; pourvu que *la petite* ne soit pas assez sotte pour prendre mal cette incartade.

Et, pour éviter la présentation, les phrases et les difficultés, il demanda son jeu sur-le-champ. Ce n'était le compte ni de Georges ni celui de Mellusine, il fallait qu'elle fût non point soufferte, mais admise. Le

prince la regarda, regarda madame de Platen, qui avait déjà pris sa place à côté de l'électeur, et, s'avançant vers elle, il lui dit tout bas :

— Appelez donc Mellusine, chère comtesse, et présentez-la vous-même à mon père.

— Mademoiselle de Schulembourg est toute présentée, monseigneur, elle n'a qu'à venir, elle n'est point empruntée, ce me semble, et n'a pas besoin qu'on la protége.

Le prince, étonné de cette réponse à laquelle il était loin de s'attendre, regarda sa maîtresse, et trouva dans sa beauté même, dans sa toilette l'explication de cette colère.

— Ah ! répliqua-t-il, je comprends, ma chère comtesse, les astres rivaux ne se prêtent pas mutuellement leurs lumières. J'essayerai donc moi-même ce que vous refusez.

Il fit un signe à Mellusine, qui le comprit et qui s'avança insensiblement vers lui, pendant qu'il s'avançait vers elle. Ils se rencontrèrent au milieu du salon, mademoiselle de Schulembourg lui fit un salut respectueux et plein de grâces, avec une nuance de familiarité qui n'échappa à personne, tous les yeux se fixèrent sur cette révérence, même ceux de l'électeur, qui ne savait où l'on en voulait venir.

— Mademoiselle, dit le prince, vous voilà donc de retour ! il y a mille ans qu'on ne vous a vue.

— J'ai été malade et absente, monseigneur, mais, à présent que je suis revenue, c'est pour toujours, je l'espère.

— Avez-vous salué Son Altesse? a-t-elle vu la nouvelle beauté qui paraît à sa cour?

— Je n'ose approcher de Son Altesse électorale à son jeu, ce serait la déranger, peut-être.

— Ce sera, au contraire, lui être très-agréable, et je me charge de vous introduire; tentez la fortune avec moi, il est impossible qu'elle vous résiste.

Cette conversation avait lieu à voix haute, avec affectation, chacun put l'entendre, on vit ensuite le prince la continuer en marchant vers la table de lansquenet, où son père était assis, mademoiselle de Schulembourg le suivait, l'électeur releva la tête et se trouva en face d'elle, il lui fallut accueillir la nouvelle venue, sous peine de casser les vitres. Le bon prince était peu scrupuleux en toutes choses, il aimait la tranquillité, il craignait surtout le caractère fougueux de Georges, et puis Mellusine était si belle, qu'il ne put s'empêcher de le lui dire. A dater de ce moment, la position fut emportée, et madame de Platen, elle-même, malgré sa mauvaise humeur, n'osa pas s'y opposer.

Le reste de la soirée, la maîtresse du prince électoral devint l'objet de tous les hommages. Ernest de Groote s'était prudemment abstenu de paraître, lui

seul manqua à cette fête. La comtesse retournait souper chez elle, l'électeur devait y venir avec presque toute sa cour. Elle fut obligée d'inviter Georges et Mellusine, sous peine de passer pour une jalouse et une envieuse ; hors l'envie, la jalousie suppose une infériorité, et c'est ce que la comtesse n'acceptait à aucun prix, bien qu'elle eût pu être la mère de sa jeune rivale.

On se rendit à son hôtel. L'électeur la prit dans son carrosse, comme il en avait l'habitude, Ernest-Auguste y appela son fils, lequel, avant d'y monter, donna la main à mademoiselle de Schulembourg et la fit asseoir en face de son père et de la comtesse de Platen. Ainsi s'intronisa cette illustre partie carrée.

XIX

LES MAUVAIS SONT HABILES.

La première personne que Dorothée vit le lendemain à son réveil fut la grande maîtresse, qui vint prendre ses ordres. Elle paya d'effronterie et attendit de pied ferme les questions qu'elle ne pouvait éviter. La princesse lui demanda sur-le-champ si elle avait été au cercle la veille.

— Non, madame, répondit la fine mouche, qui en effet s'était gardée d'y paraître. Madame l'électrice et Votre Altesse royale n'y étant point, j'ai cru que je pouvais m'en dispenser.

— Alors, vous ignorez s'il était nombreux.

— Je l'ignore absolument, madame, je n'ai vu personne ce matin.

Il va sans dire qu'elle savait tout.

Mademoiselle de Kensebeck, entra le visage bouleversé.

— Qu'y a-t-il, demanda Dorothée, que t'est-il arrivé, ma fidèle amie ?

— Rien, madame, une petite discussion avec mademoiselle de Muller, que j'ai rencontrée, je me suis emportée comme une sotte et cela me donne l'air furieux à bon marché.

— Est-ce bien sûr? reprit la princesse alarmée de tout.

— Si sûr, madame, que tout le service m'a entendue et que l'on peut vous en rendre compte.

— Le prince électoral a-t-il envoyé chez moi ce matin?

— Non, madame.

— A-t-il reçu ses enfants lorsqu'on les a menés lui présenter leurs devoirs?

— Non, madame, Son Altesse dormait encore.

Ces questions et ces réponses étaient invariablement les mêmes depuis bien des mois. La princesse soupira et parla d'autre chose, mais cette autre chose ne sortit pas du même cercle d'idées.

— Kensebeck, as-tu su des détails sur le cercle d'hier?

— Non... oui... non, madame.

— Pourquoi ne pas parler franchement, je vois dans tes yeux baissés que tu me caches la vérité.

Qu'y a-t-il? Si tu es mon amie, tu me la dois pourtant, parle.

— Madame...

— Parle donc, cette fille y était, n'est-ce pas?

— Mais, madame...

— Elle y était, j'en suis sûre. Madame la baronne, vous devez le savoir, répondez, je vous l'ordonne.

— Madame, j'ignore absolument... je n'y étais pas.

— Alors c'est donc toi, Kensebeck, dis-le, je t'en supplie, je le veux. Tu me fais cent fois plus souffrir en te taisant — ne faut-il pas que je le sache? et ne vaut-il pas mieux me le dire à temps? au moins je sauverai ma dignité à défaut de mon bonheur.

— Eh bien! madame, elle y était.

— Ah! elle y était!... et vous l'ignoriez, madame?

— Madame, je jure à Votre Altesse électorale..... La sotte fille, ajouta-t-elle en pensée, je voudrais être à cent pieds sous terre.

— Achève, Kensebeck, comment les choses se sont-elles passées?

— Votre Altesse électorale veut savoir....

— Tout, il faut que je sache tout, pour agir en conséquence.

La grande maîtresse salua et se dirigea vers la porte.

— Ne sortez pas, madame, puisque vous ignorez la conduite de mademoiselle votre nièce, il est bon

que vous l'appreniez, c'est aux familles à intervenir, en pareil cas, et je ne doute pas que vous le fassiez. J'écoute, Kensebeck, et surtout ne me cache rien, il y va de mon honneur.

Mademoiselle de Kensebeck raconta, avec l'accent de l'indignation, ce qu'elle avait appris d'un témoin oculaire sérieux et dévoué à Sophie-Dorothée. Elle lui dit et le cercle et ce qui l'avait suivi. Le départ pour l'hôtel de Platen, dans le carrosse de son beau-père, la composition de ce carrosse, les compliments adressés par l'électeur à son mari, après le dessert, enfin l'entente complète des deux illustres couples et les parties formées pour l'avenir. La princesse écouta en pâlissant de plus en plus, elle ne dit pas un mot, ne fit pas même une observation, seulement, elle appela ses femmes et donna ordre qu'on l'habillât sur-le-champ.

Une fois prête à sortir, elle refusa son déjeuner, demanda sa maison en cérémonie, la grande maîtresse en tête, ensuite elle se fit suivre de tout ce monde et se présenta, ainsi accompagnée, à la porte de l'électeur. On lui dit qu'il était au conseil.

— Allez prévenir Son Altesse électorale, monseigneur l'électeur de Hanovre, que la princesse Sophie-Dorothée de Celle-Lunebourg demande à être entendue sur-le-champ, au conseil même.

L'huissier entra et transmit la commission qu'il

avait reçue. En l'entendant, le vieux prince frappa un coup sur la table, et, se retournant vers le baron de Groote :

— Voilà que cela commence, dit-il, je m'en doutais. Nous ne serons plus tranquilles à présent. Faut-il la recevoir ?

— Je crois que c'est indispensable, monseigneur, la princesse insistera, et puis il vaut mieux apprendre ce qu'elle désire.

— Faites entrer la princesse Dorothée, dit le prince à l'huissier. Mon fils avait bien à faire de s'éprendre tout haut de cette jolie fille. On ne trouve pas toujours des savantes comme l'électrice, qui ne se soucient point de ce monde.

Sophie-Dorothée entra, seule, avec mademoiselle de Kensebeck. Elle salua noblement son beau-père, qui lui fit avancer un fauteuil, et qui permit ensuite aux conseillers de s'asseoir.

— Qui nous procure le bonheur de vous voir, madame, et que désirez-vous de moi?

— Monseigneur, je viens vous demander la permission de partir aujourd'hui même pour retourner à Celle, chez le duc de Lunebourg, mon père.

— Partir, ma fille! et pourquoi cela? quitter votre époux, vos enfants? nous enlever la joie de notre cour, car vous l'êtes, je ne le souffrirai pas; d'ailleurs, je ne vois pas qu'il soit si pressé à vous d'aller

à Celle. Mon frère se porte bien, la duchesse votre mère également; un peu plus tard peut-être, si vous souhaitez les voir, ce qui est très-naturel, nous en causerons.

— C'est aujourd'hui même, monsieur, qu'*il faut* que je parte, ce voyage ne souffre aucun retard.

— Cependant je ne puis vous le permettre.

— Alors, monsieur, j'aurai le regret de vous désobéir, car je partirai néanmoins. J'ai reçu hier une insulte qu'une femme, une princesse ne peut souffrir, et, à moins que vous ne chassiez de votre capitale la fille insolente qui a osé me braver en face de toute votre cour, je la quitte à jamais, choisissez.

— Qui donc vous a manqué de respect, madame? Où donc? Comment?

— Vous ne le savez que trop, monsieur, vous dont la présence a autorisé cette impertinente fête.

— Je ne comprends pas, reprit encore le vieillard, reculant l'explication de tout son possible.

— Vous me forcez à dire ce que je voudrais taire, monsieur, vous avez reçu hier à votre cercle la maîtresse de votre fils, de mon mari, vous l'avez accueillie dans votre carrosse, vous avez passé la nuit à jouer et à rire avec elle, sans respect pour les liens qui m'unissent au prince, sans penser à l'injure que vous me faisiez et qui rejaillissait jusque sur vous. Je vous demande justice de cette fille, je vous la de-

mande sur-le-champ, et, si vous me la refusez, j'irai la demander à mon père.

— Mon Dieu ! madame, vous prenez trop gravement les choses. Je ne sais pas si cette jeune fille est la maîtresse de mon fils, je ne l'ai point entendu dire. Elle est belle, elle a de l'esprit, elle appartient à une noble maison, je ne vois pas pourquoi je l'aurais repoussée. Maintenant que j'apprends votre dépit, je ne la recevrai plus, pour vous complaire. Et encore cela est-il vrai? Ne vous a-t-on point trompée? les apparences abusent souvent.

— Je ne suis que trop certaine, monsieur.

Elle lui donna les détails les plus positifs sur les relations du prince et de Mellusine, sur la maison qu'elle habitait, sur les présents qu'elle avait reçus; il ne fut plus permis au père de nier ni d'avoir l'air de conserver un doute.

— Rentrez chez vous, ma fille, et calmez-vous. Je vais parler au prince électoral. Désormais vous n'aurez plus à vous plaindre de lui, ou, du moins, je saurai le forcer à respecter les apparences et pour vous et pour moi.

— Puis-je y compter, monsieur?

— Sur ma parole de prince.

La jeune femme se retira avec le même cérémonial qu'elle était venue. Lorsqu'elle fut rentrée chez elle, accablée par la contrainte qu'elle s'était imposée

et par ce qu'elle avait souffert, elle se trouva mal. Mademoiselle de Kensebeck, après l'avoir rappelée à la vie, alla de sa part prier l'électrice de vouloir bien la venir voir, on l'avait fait coucher, une fièvre ardente s'était déclarée. L'électrice laissa les télescopes et arriva tout éperdue.

— Madame, lui dit Sophie-Dorothée en pleurant, on vous a appris ce qui s'est passé, je suppose, au cercle; ce souper, la façon dont l'électeur l'a accueillie et leur intimité à tous les quatre, vous allez aider à notre vengeance, n'est-il pas vrai?

— Ma chère enfant, si vous êtes raisonnable, vous m'imiterez, vous ne ferez point de bruit; plus vous vous plaindrez, plus vous vous fâcherez haut, plus cette fille prendra d'empire. L'électeur et moi, nous allons exiger le mystère, il faudra bien qu'il nous obéisse. Croyez-moi, n'en demandez pas davantage, vous êtes jeune, vous êtes belle, il vous reviendra lorsque vous n'aurez point l'air de vous en occuper; me le promettez-vous?

— Hélas! madame, il est bien dur de laisser cette créature triompher de moi.

— Ma chère belle, on s'y accoutume, est-ce que la Platen ne triomphe pas depuis plus de dix ans? J'en ai beaucoup souffert, aujourd'hui cela m'est à peu près égal. Nous autres, honnêtes femmes, nous trouvons des consolations ailleurs; on nous estime, on

nous plaint, on nous vénère, on nous aime aussi, et puis on cherche à nourrir l'esprit à défaut du cœur, c'est ce que j'ai fait, faites comme moi, d'ailleurs vous avez vos enfants.

— Je tâcherai, madame, répliqua la triste Dorothée, mais je ne sais si je pourrai prendre mon parti aussi facilement que vous.

Le soir même, le prince fut mandé par son père et sa mère, assistés de M. de Groote. Il écouta sans répondre, enfin, comme l'électrice insistait, il se tourna vers elle et lui dit :

— Je ne sais ce que vous voulez dire, madame.

— Comment, ce que je veux dire? je dis ce qui est vrai, ce qui est certain, et je vous prie d'entendre ce que je vous dis. Que mademoiselle de Schulembourg ne vienne plus au palais, parce qu'elle n'y sera pas admise, je ne veux point la recevoir, et l'électeur ne la recevra pas non plus.

— Mais pourquoi? et qu'est-ce que cela me fait?

— Mademoiselle de Schulembourg est votre maîtresse, et vous avez osé la présenter à votre père.

— Mon Dieu! madame, cela est faux, mais, quand il serait vrai que mademoiselle de Schulembourg eût des bontés pour moi, je pourrais bien la présenter à mon père, qui vous a présenté madame de Platen, que vous avez reçue.

Cette réponse insolente exaspéra l'électeur.

— Monsieur, dit-il, n'oubliez point ce que votre mère vient de vous signifier, faites ce qui vous plaira en secret, je n'ai ni le droit ni l'envie de vous en empêcher, vous me désobéiriez, mais que cette donzelle ne reparaisse jamais devant moi, car je vous en donne ma parole de prince couronné, je la fais chasser par les hallebardiers et fouetter même au besoin, comme une fille perdue qu'elle est; vous m'avez entendu, ne répliquez pas.

Le prince ne répliqua pas en effet, mais il alla directement chez Mellusine, où il eut un accès de fureur épouvantable, elle se hâta de le calmer, en lui jurant qu'elle n'y tenait point, qu'elle avait paru une fois, et que cela suffisait, qu'elle préférait leur intimité et les quelques amis qui la partageaient.

— Quant à la princesse Dorothée, je la respecte infiniment, je trouve qu'elle a le droit de se plaindre, et à sa place je me plaindrais tout autant qu'elle. Lorsqu'on a été aimée de vous et qu'on cesse de l'être, il est difficile de s'en consoler. Elle peut m'accuser sans que je le lui rende, et, si jamais elle avait besoin d'indulgence à son tour, ce n'est pas moi qui vous pousserais à la sévérité.

Ce trait, lancé de loin et avec adresse, ne fut point perdu pour l'avenir.

— Avez-vous récrit à Philippe de Kœnigsmarck, demanda tout bas madame de Platen à Ernest de

Groote, pendant que le prince et sa maîtresse s'expliquaient.

— Oui, madame, il a reçu la lettre, et je crois qu'il accepte la place, qu'il viendra.

— Alors tout est pour le mieux, et nous aurons une belle revanche.

XX

UN PAGE D'AVENTURIER.

La joie de Charles-Jean, en reconnaissant la comtesse, ne peut se décrire, il la tint serrée dans ses bras, la couvrit de baisers en la remerciant de la plaisanterie charmante qu'elle avait imaginée.

— Une plaisanterie ! dit-elle, rien n'est plus sérieux.

— Comment sérieux, vous, mon page ?

— Oui, moi, votre page, il en sera ainsi, parce que je le veux, à moins que vous ne me chassiez.

— Mais c'est une folie impossible !

— Mon beau comte, vous m'aimez, je n'en doute pas, et vous ne pouvez douter que je vous aime éperduement. Je veux vous voir heureux, vous ne sauriez l'être sans les aventures, sans la guerre, la vie tranquille vous est odieuse, même avec l'amour,

vous m'eussiez quittée, ou vous eussiez fait un sacrifice, de cette façon, nous n'en ferons ni l'un ni l'autre. J'ai décidé que je vous suivrais.

— Me suivre !

— Oui, vous suivre, et partout, partager tous vos dangers : telle est mon envie et mon désir, telle est ma résolution arrêtée. Je suis libre et maîtresse de mes actions, nul n'a le droit de m'en empêcher, ni de les contrôler en quoi que ce soit.

— Mais la comtesse de Southampton ne peut suivre le comte de Kœnigsmarck sans appeler sur lui l'attention générale, une femme ne va point à la bataille, une femme ne voyage qu'avec une suite selon son rang.

— Le page Isabeau peut aller partout, il n'est ni embarrassant ni gênant pour personne, on le reçoit avec son maître sans conséquence, c'est un bel habit que celui-là, et une belle profession que celle de page d'un aventurier, je l'embrasse.

Le comte l'écoutait, la regardait en extase. Une semblable preuve d'amour était si rare et si désintéressée. Tout quitter, tout sacrifier, pour un homme, sublime folie ! dont l'abandon est presque toujours la récompense, dont l'ingratitude est le salaire et dont cependant l'expérience des autres ne guérit pas les cœurs dévoués. Le premier mouvement de Kœnigsmarck, après la reconnaissance, fut de refuser.

— Je ne puis accepter cela, dit-il.

— Vous ne m'aimez donc point et vous ne vous sentez pas assez de tendresse dans l'âme pour me payer de ce que vous appelez un sacrifice et de ce que j'appelle le bonheur !

— Moi ! mais je vous aime, plus que ma vie, plus que.....

— Pas plus que la gloire, reprit-elle, amèrement.

— Plus que la gloire, car sans vous je serais parti, car sans vous je l'aurais cherchée cette gloire, mon idole avant de vous connaître, avant de vous adorer ! Ah ! vous, qui lisez si bien dans mon cœur, mon Isabelle, comment n'y voyez-vous pas l'amour immense qui me dévore ? Comment ne voyez-vous pas que vous y régnez en souveraine et que votre puissance l'emporte sur le soin même de mon honneur. On dit de moi, j'en suis sûr, qu'après de si brillants débuts, je me suis lassé bien vite. On m'accuse d'insouciance, de paresse, de pis encore peut-être, peu m'importe ! c'est pour vous, ah ! c'est vous, qui êtes une ingrate d'en douter.

Isabelle l'écoutait avec délices. Ces paroles d'amour, dans une bouche chérie, sont les plus délicieuses à entendre. Elle resta quelques instants sans répondre, absorbée dans son bonheur, enfin elle lui tendit la main avec la loyauté d'un ami.

— Acceptes-tu ? demanda-t-elle.

— Oui, j'accepte, oui, je te remercie, oui, j'attache, je lie à jamais nos deux existences l'une à l'autre. Le plus beau jour de ma vie serait celui où vous daigneriez accepter mon nom.

— Ah ! Charles ! s'écria-t-elle, ce serait le paradis sur la terre, mais Dieu ne le voudrait pas, nous ne l'avons pas mérité.

Ils restèrent ensemble de longues heures, pendant lesquelles leur avenir fut résolu. La comtesse décida qu'elle annoncerait son départ, qu'elle partirait en effet, et qu'à Padoue elle quitterait son équipage, qui l'irait attendre en Angleterre, pour la rejoindre à un lieu fixé. Kœnigsmarck devait s'embarquer d'avance, à grand bruit, pour Naples, on le croirait en cette ville, tandis qu'ils courraient ensemble mystérieusement vers L'Espagne, qu'ils voulaient visiter au beau temps de leurs amours. L'Espagne, encore comptée au nombre des puissances européennes alors, est toujours la terre classique des sérénades, des passions romanesques et aventureuses. C'était pour eux une grande fête de cœur que ce voyage. Le comte trouverait peut-être quelque occasion de dégainer ; le vaillant page n'était point femme à l'en empêcher, au contraire, les dames de ce temps conservaient encore les errements de la chevalerie, elles mettaient volontiers l'épée à la main de leurs

amants, et un homme sans courage ne pouvait jamais prétendre à leurs bonnes grâces.

Bontemps, en voyant sortir le page, enveloppé de nouveau du carapouf, et après une aussi longue audience de son maître, ne savait que penser de ce personnage.

En passant auprès de lui, *Isabeau* leva sa houssine.

— Monsieur Bontemps, si vous ne marchez pas droit !...

— Croyez-vous que je le souffrirai, gringalet? répliqua vivement le brave, auquel le sang de Bassompierre monta aux joues.

— Je t'ai déjà dit que monsieur était gentilhomme, dit son maître, en s'efforçant de rester sérieux.

— C'est possible, monsieur, mais je suis un vieux soldat et je ne me laisse pas frapper.

— Même par une main telle que celle-ci ? reprit le comte, en lui montrant celle de sa maîtresse.

— Ah ! miséricorde ! quel fainéant ! C'est une vraie main de dame, et nous ne ferons jamais rien de lui. Il n'a donc pas touché une épée ou une cuirasse depuis qu'il est au monde? Monseigneur, votre page se mettra au lit quand nous nous battrons.

— Ah! que non ! mon brave Bontemps, et que je vous suivrai bien partout, si je ne vous devance pas ! s'écria la comtesse, en relevant son capuchon, et en éclatant de rire.

— Madame la comtesse, est-il possible?

— Moi-même, Bontemps, mais pour le comte et pour toi seulement, pour tout autre le page Isabeau Maton, fils d'un gentilhomme du Devonshire, confié par son père à monsieur le comte pour faire ses premières armes.

— Ah! madame, madame! monsieur le comte, je ne suis pas... je ne comprends pas...

— Est-ce que tes maîtresses n'en feraient pas autant pour toi, Bontemps?

— Mes maîtresses! madame, je n'en ai plus, ma femme m'a dégoûté des autres?

Quinze jours après, M. de Kœnigsmarck prit officiellement congé de ses connaissances à Venise, il retint passage à bord d'un bâtiment en partance pour Naples, tandis que madame Southampton retournait en Angleterre. On les crut ou on en fit semblant, ce qui revint au même pour eux; d'ailleurs, s'inquiétaient-ils des autres?

Le comte revint à Venise, il se cacha dans une maison du Ghetto, où, certes, personne ne l'eût cherché, parmi les juifs. Il se déguisa, et vit la comtesse en secret, ce furent des joies et des ravissements inconcevables, il faut les avoir éprouvés pour les comprendre. Lorsque la comtesse partit, il la suivit déguisé encore jusqu'à Padoue, personne n'eût deviné le beau, le brillant Kœnigsmarck sous les habits d'un

vieil usurier, enfant de Moïse, avec une barbe blanche et d'affreux habits.

Madame de Southampton congédia ses gens, sous prétexte d'un long traitement à suivre à l'académie de médecine pour une maladie qu'elle n'avait pas. Dès qu'ils furent seuls, libres, les amants se réunirent, la fidèle suivante d'Isabelle, sa confidente, ne la voulut point quitter.

— M. le comte est bien assez grand seigneur, pour avoir deux pages, madame, et puisque, malgré mes avis, vous voulez faire cette folie, je ne puis vous laisser seule, que deviendriez-vous, mon Dieu ! Je vous suivrai plutôt à pied, je mendierai sur la route si vous m'ôtez les moyens de faire plus, mais vous ne partirez pas sans moi.

Quand on aime bien, on a le cœur ouvert à toutes les impressions généreuses. Ils furent touchés de ce dévouement, et, après quelques refus encore, ils l'acceptèrent. Mary fut habillée moins élégamment que sa maîtresse, mais dans le même style cependant. Ils essayèrent leur apparence dans quelques villes d'Italie avant de s'embarquer, ils allèrent montrer leur bonheur quelques semaines à ce ravissant lac de Como, le plus beau lieu, le plus admirable que Dieu ait fait dans sa bonté pour ses créatures. Partout on fut la dupe de ce déguisement. Les jolis pages furent regardés, suivis, trouvés les plus coquets

et les plus fringants de leur espèce. Mais on n'eut point de soupçons, ou du moins on ne les fit pas connaître. Rien n'étant plus commun à cette époque que de voir des jeunes gens de grande maison se mettre à l'école de l'honneur chez les seigneurs renommés, et parmi eux certes, aucun n'avait une réputation plus brillante et plus méritée que Charles-Jean de Kœnigsmarck. Après un dernier séjour à Gênes, ils s'embarquèrent pour Madrid.

XXI

UN SACRIFICE.

Philippe, en se trouvant seul, à une pareille heure, avec Nisida, oublia les motifs qui l'y avaient amené, les lettres qu'il voulait qu'elle vît, pour ne songer qu'à sa joie. La jeune et chaste fille, effrayée de ses transports, se recula en arrière et lui dit d'une voix si basse, qu'on l'entendit à peine :

— Qu'avez-vous à m'apprendre, Philippe? je vous attends.

— Je ne sais plus qu'une chose, c'est que je vous aime, c'est que je ne puis vivre sans vous, c'est que vous m'avez juré de ne rien refuser à mon bonheur.

— Philippe, répliqua-t-elle en souriant, ceci n'est pas nouveau, ce me semble, et il n'était point nécessaire de nous réunir au milieu de tant de périls pour nous le répéter. Quelles sont ces inquiétudes que

vous vouliez me confier, n'êtes-vous point ici pour cela?

— Sans doute, mais je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je veux. Nisida, écoutez-moi.

— J'écoute, voyons ces lettres.

— Vous l'exigez absolument?

— Oui, je l'exige, je le veux.

— Nisida!

— Eh bien?

— Vous ne m'aimez point, non, vous ne m'aimez pas, puisque vous pouvez songer à autre chose qu'à mon amour.

— N'est-ce point songer à votre amour, que de vouloir connaître vos chagrins, monsieur? N'ai-je pas choisi ce rôle-là de préférence à tout et pouvez-vous trouver étrange que je le veuille remplir?

— Ah! vous avez raison, toujours raison, ma chère Nisida, répliqua-t-il en passant sa main sur son front, comme pour chasser des images inportunes, il faut que vous sachiez ce qui me menace, ce qui nous menace tous les deux, ensuite vous verrez si l'avenir de notre amour n'est point compromis, vous verrez si nous pouvons nous laisser séparer ainsi, vous verrez ce qui m'est offert et vous prononcerez vous-même sur mon sort.

— Oh! parlez, parlez, Philippe, je me meurs d'impatience.

— Lisez d'abord cette lettre, reçue ce matin par un messager inconnu, puis cette autre arrivée par la poste ce soir. Nisida lut :

« Comte Philippe de Kœnigsmarck, retenez bien « cé que vous allez lire, vous aimez Nisida de Reizof- « fen, un ordre de sa mère vous défend de penser à « elle. Si vous persistez malgré cette défense à vou- « loir obtenir ce qui vous est interdit, la tentative « manquée ne manquera plus. Nisida vous sera en- « levée et pour toujours cette fois et sans qu'il vous « soit possible de découvrir jamais ce qu'elle est de- « venue, vous voyez que toute la puissance de l'Em- « pereur a échoué devant la mienne, j'ai su me déro- « ber aux recherches. Nisida disparaîtra comme moi. « Quittez-la sur-le-champ, allez oublier loin d'elle ce « fol amour auquel vous n'eussiez jamais dû pen- « ser, laissez-la accomplir les belles destinées qui « l'attendent, et ne vous opposez plus à son bonheur, « si vous l'aimez. »

— Est-ce l'écriture de votre mère, Nisida ?

— Cela n'y ressemble pas, Philippe, on n'a pas cherché à la copier, elle n'a pas voulu compromettre sa main, mais, voilà ici en bas, un signe que je reconnais et qu'elle ajoute à toutes ses lettres en manière de seing. Ceci vient d'elle.

— Elle est donc impitoyable et veut nous séparer malgré tout ?

— Ne craignez rien, Philippe, mon amour sera plus fort que sa haine, quelle est cette autre lettre.

— Celle-ci, reprit-il, avec un air visiblement embarrassé, celle-ci vient de Hanovre.

— Ah ! il s'agit de la princesse Dorothée ? demanda la jeune fille en affectant un air d'indifférence.

— Oui, il s'agit de la princesse Dorothée. On me tente, on me tente !..... lisez.

« Philippe, voulez-vous retrouver vos belles « amours, voulez-vous être heureux ? voulez-vous « oublier le passé et refaire un avenir nouveau ? « venez près de votre premier ami, de celui dont « le dévouement ne vous a jamais manqué et que vous « retrouverez le même. Une place de colonel aux « gardes est vacante, demandez-la, elle ne vous sera « point réfusée, et hâtez-vous d'accourir. Il se passe « ici des choses qui vous donnent toutes les chances « possibles de réussite, *on* est malheureux, dédaigné, « *on* a parlé de vous plusieurs fois, *on* vous regrette, et « il ne dépendra que de vous de reprendre la place « que vous avez perdue. La cour est fort agréable ; « nous avons une quantité de jolies femmes, à la tête « desquelles il faut placer, de toutes manières, la « princesse Sophie Dorothée, c'est maintenant une « merveille de beauté, une des plus admirables per- « sonnes de toute l'Europe assurément. C'est du

« moins ce que disent les nombreux voyageurs qui
« visitent Hanovre et que l'attrait du plaisir y retient.
« Écrivez à l'électeur pour cette place ; je vous la ga-
« rantis, l'ayant demandée pour vous à la plus cer-
« taine autorité de la cour et de la ville. Si même, vous
« étiez retenu et que vous ne puissiez venir de suite,
« ne vous en tourmentez point, on laissera l'emploi va-
« cant, jusqu'à ce que vous soyez décidé à le prendre.

« Mais venez, venez !

« Celui qui vous est dévoué comme un frère. »

Nisida, après avoir lu deux fois cette lettre, la reploya sans rien dire, absorbée dans ses réflexions. Philippe, impatient, la regardait et semblait vouloir lire dans sa pensée.

— Eh bien, dit-il.

— Eh bien, Philippe, il faut partir pour Hanovre, il faut me quitter, puisqu'on vous l'ordonne et que le bonheur vous attend près de celle que vous n'avez pas cessé d'aimer.

— Est-ce vous qui parlez, Nisida? Est-ce vous qui pouvez renoncer à cet amour que vous m'avez voulu faire croire si grand, si désintéressé?

— Sera-t-il moindre parce qu'il se sacrifie, et, si vous n'aviez pas le désir de céder à ces belles demandes, pourquoi me les montrez-vous, pourquoi me demandez-vous mes conseils? Il me semble qu'il n'y a pas besoin d'avis. Si vous hésitez, c'est que

vous n'avez pas de parti pris, c'est que par conséquent vous n'avez pas d'amour pour moi, et, je vous l'ai dit, Philippe, je veux votre bonheur avant tout.

— Ingrate, injuste Nisida ! si je vous ai montré ces lettres, c'est pour vous demander ce que vous m'ordonnez de faire, c'est parce que j'attendais de vous l'assurance que vous m'apparteniez en dépit des obstacles, et que rien ne saurait nous séparer jamais. Aller à Hanovre, chercher une autre femme, fût-ce la plus belle, la plus adorable de l'univers, lorsque vous me permettez de rester près de vous, lorsque vous m'aimez, serait-ce possible? le pensez-vous, ma Nisida adorée?

— Et si je n'étais pas près de vous, si je ne vous aimais pas, si vous aviez perdu toute espérance de me plaire, que feriez-vous, Philippe?

— Je ne sais... je ne sais... je n'ose y arrêter ma pensée.

— Ah ! vous n'êtes pas même franc avec celle dont la vie tout entière vous appartient ! Vous me sacrifierez Dorothée, si je récompense ce sacrifice, mais, sans récompense, vous ne le ferez pas ; je vous comprends, moi !

Philippe, on le sait, n'était plus le jeune homme sans expérience livré à un double amour et dominé de bonne foi. Il avait appris la science de la séduction, il calculait à présent. Il savait tirer parti de

chaque circonstance, et cette jalousie, qu'il n'avait point vue encore chez Nisida, lui sembla un excellent moyen de réussite. Je ne prétends pas dire qu'il ne l'aimât point, que son cœur fût desséché et corrompu; telle n'est point ma pensée et telle n'était pas la vérité. Il cherchait à profiter des circonstances, à diriger les événements suivant son désir, voilà tout, la passion ne l'aveuglait plus assez pour dominer ses moyens, aussi était-il plus sûr de réussir.

— Mais, Nisida, reprit-il, que vous devrais-je si vous me repoussiez? une fidélité éternelle et *quand même* est-elle dans la nature de l'homme, est-elle dans la mienne surtout? dites-le, vous qui me connaissez si bien. J'ai beaucoup aimé Dorothée, elle est belle, elle est puissante, elle me regrette, elle m'attend peut-être, elle ne serait pas aussi cruelle que vous, je ne sais... il se pourrait...

— Que vous me quittassiez pour elle, s'écria Nisida en se levant et en s'approchant de lui la main étendue, eh bien, je ne puis me contenir davantage, je ne puis vous cacher ma pensée, Philippe, je vous en conjure, je vous supplie à genoux de n'y pas aller, de ne pas revoir cette femme, d'aimer, s'il le faut, toutes les autres, mais non celle-là.

— Pourquoi cette exclusion? que vous a-t-elle fait?

— Rien, rien, sans doute, mais un pressentiment que je ne puis ni vaincre ni cacher, me dit qu'elle

vous sera funeste. Il y a entre vous et elle une fatalité que je sens, que je devine et qui me glace le sang malgré moi. Elle est mariée, elle est princesse, son mari est tout-puissant, sa famille est puissante aussi, vous courrez mille dangers dans ce commerce, si on le découvre. Les amants des reines ont toujours un sort misérable, lorsque les reines, surtout, ont autour d'elles des gens intéressés par tant de raisons à les surveiller; s'ils vous surprennent, ils vous tueront.

Philippe se mit à rire.

— Me tuer, moi ! me tuer ! ma chère Nisida, on ne tue pas un comte de Kœnigsmarck comme un manant ou un cuistre. Je me défendrai, et je sais, je crois, porter une épée.

— Quelle défense y a-t-il contre le poison, contre des assassins ? Philippe, votre race n'est pas heureuse, la malédiction de la vieille femme à Prague portera ses fruits, je l'ai dit à Dorothée, moi.

— Nisida, Nisida, vous vous créez des chimères; rien ne m'attend à la cour de Hanovre que les plaisirs et le bonheur. Nous ne sommes plus au siècle des guets-apens et des jalousies princières. Si vous me réduisez au désespoir, je demande le régiment des gardes à l'électeur de Hanovre, si vous voulez me sauver de ce péril très-imaginaire, j'en suis certain, cela dépend de vous.

— De moi, Philippe? vous savez que cela ne dé-

pend pas de moi. Cette autre lettre ne vous l'a-t-elle pas suffisamment démontré ?

— Il m'est démontré qu'on vous défend de m'appartenir, mais il ne m'est pas démontré que vous ne puissiez pas être à moi, si vous n'obéissez point à une loi injuste. A mon tour je vous dirai : si vous m'aimiez, vous n'hésiteriez pas.

— Qui vous parle d'hésitation, mon Dieu ! que puis-je, que dois-je faire? ma tête et mon cœur sont un chaos, je ne sais plus ce que je dis, ni à peine ce que je pense. Philippe, ayez pitié de moi, si jamais je vous fus chère, n'allez point à Hanovre, quittez Vienne, s'il le faut, emmenez d'ici le prince Frédéric-Auguste, qui devient si dangereux pour Aurore, et laissez-moi prier votre mère de retourner avec nous à Agathembourg.

— Non, je ne vous quitterai, je ne vous laisserai partir que si je me rends à la cour de Hanovre. L'éternelle question de toute notre vie se présente de nouveau. Vous, ou elle, je vous aime toutes deux, vous ne l'ignorez pas, si l'une m'échappe, il me faudra chercher l'autre; avez-vous donc oublié nos confidences d'autrefois, et croyez-vous que je sois changé ?

— Oui, dit tristement Nisida, oui, vous êtes changé, Philippe, autrefois vous nous aimiez toutes deux, c'est vrai, mais avec quelle bonne foi, avec

quelle loyauté vous m'ouvriez votre cœur ! Je savais toutes vos pensées ; bien loin de m'en cacher aucune, vous m'y laissiez lire comme vous-même, sans détours et sans feinte.

— N'en est-il pas de même à présent ?

— Non, vous avez des plans, vous avez des projets et vous les suivrez. Vous n'êtes plus mon Philippe, dont les défauts mêmes avaient des charmes pour moi, dont l'infidélité était pardonnée d'avance, parce que ma place m'était conservée au-dessus de toutes, et que, quand l'amante était un instant oubliée, l'amie au moins ne l'était jamais.

Philippe la laissa dire sans l'interrompre, il se mit à genoux devant elle, les deux bras appuyés sur son fauteuil, les mains jointes et le visage bien près du sien ; les yeux sur ses yeux, il lui parlait bas, il lui parlait longuement, et elle écoutait avec bonheur, hélas ! Peu à peu ses paroles persuadèrent un cœur qui ne demandait pas mieux que de l'être ; elle partagea ses espérances, elle entra dans ses projets, elle accueillit ses prières, et, après deux heures de cette conversation intime à voix basse, ses pensées avaient fait place à celles de Philippe ; elle ne comprenait pas ses inquiétudes, ses défiances, elle était aimée, elle l'était uniquement par lui. Il n'irait pas à la cour de Hanovre, il ne répondrait même pas à cette lettre, mais elle ne le quitterait plus désormais. Bravant

toutes choses pour lui, elle vivrait de sa vie, elle refuserait tout ce qui pourrait les séparer ; elle serait entièrement siennne enfin, ainsi qu'elle l'avait juré tant de fois. Pauvre Nisida !

Lorsque le jeune homme la quitta il était bien tard, quand ils se retrouvèrent au déjeuner de famille, il semblait radieux, les yeux de Nisida étaient rouges, on voyait qu'elle avait pleuré, mais à l'aspect de Philippe un sourire illumina son visage, et la rougeur qui couvrit son front la rendit plus belle encore.

XXII

LE COLONEL AUX GARDES.

Cependant nous l'avons vu, dans un précédent chapitre, Philippe avait répondu au baron de Groote, il avait accepté la place qu'on lui offrait et il annonçait son arrivée comme très-prochaine. C'est que cette lettre avait été suivie de beaucoup d'autres; c'est que les instances avaient été vives, c'est que près d'un an s'était écoulé depuis cette nuit où la triste Nisida avait si fatalement tenu ses promesses, et un an pour Philippe de Kœnigsmarck, un an de possession tranquille et non disputée, c'était un siècle.

Marchant avec avantage sur les traces de son frère Charles-Jean, il avait arraché Nisida à la protection de sa mère, lorsque celle-ci, afin de soustraire sa fille et sa pupille à des dangers imminents, avait

quitté la cour de l'Empereur pour retourner en Suède. Nisida, sans hésitation, sans timidité avait abandonné la maison de la comtesse, s'était cachée dans un asile impénétrable, après avoir envoyé toutefois cet adieu à la protectrice de son enfance :

« Ne me maudissez pas, je vous quitte, je quitte tout, je renonce à tout. J'emporte une reconnaissance éternelle de vos bontés, de votre dévouement, qui ne s'est jamais démenti. Ne me croyez point ingrate parce que je m'en vais, c'est, au contraire, pour ne pas l'être que je vous abandonne. Mon cœur se déchire en pensant que je ne vous verrai plus, que je ne verrai plus Aurore et Wilhelmine, mais il le faut. Je ne puis plus, en sortant du lieu où je vais, je ne puis plus appartenir qu'à Dieu, en ce monde et dans l'autre. Je n'écris pas à ma mère, je n'ai rien à lui dire, l'enfant délaissé est libre. Si elle m'eût aimée, je l'aurais aimée aussi, je lui aurais consacré mon existence, et je ne me donnerais point aujourd'hui le maître que je prends. Dieu ne l'a pas voulu sans doute. Qu'on ne me cherche pas, il serait impossible de me découvrir, et si l'on me découvrait, si l'on tentait de changer la résolution inébranlable que j'ai prise, tout serait inutile, je ne céderais qu'à la mort. Vous me connaissez, vous, qui m'avez élevée, vous, qui m'avez appelée votre fille. — Adieu donc, et pour toujours, ne me mau-

dissez pas, ne me détestez pas, je serai malheureuse peut-être, je serai victime de mon cœur, dans tous les cas je ne puis avoir ni remords ni repentir. Embrassez mes sœurs pour moi, dites-leur que je les aime d'une tendresse infinie, et que le plus grand sacrifice que je puisse faire au Dieu de mon âme, c'est de renoncer pour lui à elles et à vous. »

Tout avait été arrangé avec une adresse telle, que les recherches devenaient bien difficiles. Nisida, depuis son arrivée à Vienne, allait fort souvent faire des retraites dans un couvent de bénédictines, où elle passait des semaines entières. La comtesse et ses filles, en leur qualité de protestantes, ne l'y suivaient point. Au moment de quitter Vienne, elle demanda et obtint la permission de s'y retirer encore pour un dernier adieu. Madame de Kœnigsmarck, sans aucune défiance, y consentit. Mais, dès le second jour, un carrosse vint de sa part prendre la jeune fille et l'emmena sous prétexte d'un changement dans ses projets. Elle fit ses adieux aux bonnes religieuses, monta dans le carrosse et disparut.

Au coin de la rue, c'était le soir, elle trouva une chaise de voyage, dans laquelle Philippe l'attendait, il la conduisit jusqu'à une certaine distance de Vienne, et il la confia à un domestique affidé pour la conduire à Dresde, où elle devait l'attendre. Elle était hors des terres de l'empire avant qu'on eût

soupçonné sa fuite. La comtesse, au désespoir, accusa son fils, qu'il fut néanmoins impossible de convaincre. Il se montra plus désolé que les autres, et assura que la jeune fille s'était jetée dans quelque couvent éloigné, comme elle l'en avait menacé souvent, pour se soustraire à ses instances. La lettre énigmatique pouvait le faire croire ; madame de Kœnigsmarck n'en fit pas moins toutes les recherches possibles inutilement. Elle fit épier son fils; elle poussa l'inquisition maternelle jusqu'à surveiller ses lettres, elle n'y trouva rien ; les précautions étaient prises en conséquence.

Le seul confident de Philippe était le prince Frédéric-Auguste, il avait procuré à Dresde la retraite de la jeune fille, il avait éteint les yeux de la police de ce pays par ses complaisants, il recevait et envoyait la correspondance. Sa passion pour Aurore lui rendait tout facile, il espérait peut-être la réciprocité; les frères et les parents, à cette époque, ne se montrant pas difficiles à l'endroit des amours princiers.

Tout fut si bien conduit, que madame de Kœnigsmarck et ses espions y perdirent leur peine. Elle quitta Vienne lorsqu'elle eut perdu tout espoir, et alla cacher sa douleur à Agathembourg. Aurore eut assez de pouvoir sur elle-même pour dissimuler sa tristesse en se séparant du prince. Son sentiment

pour lui n'était encore qu'une préférence, qu'un amour-propre chatouillé, mais elle emportait la pensée, et cette pensée ne devait plus la quitter.

Quinze jours après le départ des dames, le prince de Saxe et son ami se mirent en route pour Dresde, où ils passèrent un an, sans que rien trahît la présence de Nisida. Elle se résigna à vivre dans une solitude complète, dans un isolement que la présence de Philippe illumina de moins en moins. Il venait d'abord tous les jours, il passait de longues heures auprès d'elle, puis ses visites s'abrégèrent, puis elles s'éloignèrent insensiblement, puis elles s'éloignèrent davantage, jusqu'à ce qu'elles devinssent absolument rares, et qu'elles cessassent presque entièrement.

Nisida n'eut pas une plainte, pas un reproche. Elle passait ses jours et ses nuits dans les larmes, dont elle effaçait les traces par les artifices de la toilette. Résignée à tout accepter, elle acceptait tout. Philippe, pendant les courts instants où il la voyait, retrouvait sa tendresse. Son angélique résignation, cette gaieté qu'elle puisait dans son dévouement, cette indulgence inépuisable, le touchaient jusqu'aux larmes. Il la serrait dans ses bras en lui demandant pardon de lui faire tant de mal.

— Mais, tu le sais, Nisida, je n'en suis point le maître. Mon funeste caractère m'emporte malgré

moi, malgré les reproches que je m'adresse, malgré l'amour bien véritable que je te porte. Aie patience, je te reviendrai pour ne plus te quitter jamais.

— Oui, mon Philippe, oui, j'ai patience, je t'attends. Mais, tu le vois, j'ai bien fait de ne point céder à tes vœux, de ne point devenir ta femme, tu me haïrais aujourd'hui pour le lien éternel que je t'aurais imposé.

Par une indifférence inexpliquable, que personne ne comprit, la mère mystérieuse de Nisida, prévenue cependant de sa disparition, ne répondit pas un mot à M. de la Gardie, à madame de Kœnigsmarck. On n'entendit plus parler d'elle. Lors même que l'ex-chancelier lui demanda ses ordres pour la somme considérable placée entre ses mains, au nom de la jeune fille, elle garda le même silence. Le chancelier se décida à remettre cette somme à son successeur, avec une lettre sous triple sceau, attestant son origine, cette lettre ne devait être ouverte que par son ordre, ou après sa mort.

On n'entendait plus parler du comte de Pamphili.

Telle était la position des choses lorsqu'une nouvelle missive d'Ernest de Groote, plus pressante, plus explicite, arriva de Dresde, Philippe, en ce moment s'ennuyait. Il avait justement entendu parler beaucoup depuis quelque temps de la magnifique beauté de Dorothée, il savait l'infidélité publique de

son mari, il savait les manœuvres dont elle éait entourée, il savait sa tristesse et sa mélancolie, il sentit se réveiller son ancien amour et il se décida à tenter l'aventure.

— Cette comtesse de Platen est un vrai démon, disait il au prince Frédéric-Auguste, en lui confiant ses projets. Je veux lutter avec elle, je veux venger la princesse, et me venger aussi du rôle qu'elle me destine. Elle me fait venir pour perdre son ennemie, par ma foi! je la perdrai d'abord. Mon ami de Groote est entre ses mains un instrument ou un élève scélérat, je saurai bien vite démêler lequel. Je pars prévenu et ils ne me tromperont point, malgré toute leur adresse. Votre Altesse me donne un congé illimité, n'est-ce pas?

— Et Nisida?

— Nisida, je vous la recommande. Je lui dirai que je fais un voyage par votre ordre, je la connais, elle ne cherchera pas à en savoir davantage, elle attendra mon retour sans se plaindre, espérant toujours.

— Mais elle souffrira.

— Elle souffrira moins que vous ne le croyez. Elle est sûre d'avance que je ne l'abandonnerai pour personne, mais que je la négligerai souvent, n'est-elle pas déjà bien négligée, hélas! Malgré les reproches que je me fais, ne suis-je pas entraîné sans cesse loin d'elle, pauvre enfant! il est plus cruel d'être

trahi de près que de loin. Elle peut se tromper elle-même en mon absence, elle peut me créer des excuses, qui n'existent pas lorsque je suis ici.

Ce raisonnement spécieux fit sourire le prince. Il savait par expérience combien la conscience des infidèles est aisée à endormir.

— J'irai la voir, répliqua-t-il en riant.

— N'y allez point, monsieur, ce n'est pas que je vous craigne au moins ! Nisida est une de ces femmes qu'aucun soupçon ne peut atteindre, mais vous lui diriez des demi-mots, qui vous échapperaient, qu'elle interpréterait à sa fantaisie et qui l'inquiéteraient davantage ; n'y allez point.

Philippe fit ainsi qu'il l'annonçait. Nisida apprit son voyage avec la même tranquillité apparente, mais avec le même déchirement intérieur.

— Reviendras-tu bientôt? demanda-t-elle seulement.

— Je ne sais, il est possible que cette mission me retienne plus longtemps que je ne le voudrais. Cela dépend du prince et de ses ordres, ou plutôt cela dépend des négociations que je vais suivre.

— Où t'écrirai-je?

— A Dresde, au palais. On m'enverra tes lettres.

— Qui me donnera les tiennes?

— Le valet de chambre du prince, comme de coutume.

— Philippe, dit-elle par un reste de défiance qu'elle ne put bannir, tu ne vas pas à Hanovre?

— Non, non, sois tranquille.

— Philippe, je te reverrai, tu ne m'abandonneras point, tu te rappelleras, si tu ne me veux plus pour maîtresse, que ton amie, ta sœur réclame sa place qui ne peut lui être enlevée.

— Ma Nisida chérie! qui m'aimerait comme toi!

Le lendemain, Philippe avait quitté Dresde, et bientôt après il arrivait à Hanovre sous le brillant uniforme de colonel des gardes de Son Altesse l'électeur.

XXIII

LA PRÉSENTATION.

Il fut reçu à son débotté par M. de Groote, qui s'empressa de lui faire les honneurs de la ville et de le mettre au fait de ce qui l'attendait. Ils eurent ensemble une longue conversation, dans laquelle le baron lui raconta ce qu'il voulait lui apprendre de la position de la cour; à travers ses réticences et ses flatteries, Philippe devina ses manœuvres, ses intrigues. Aussi fin maintenant que son maître d'autrefois, il n'en laissa rien paraître. Il exposa au contraire son étourderie au grand jour, il feignit de se livrer pieds et poings liés à la direction de son ami.

— Vous me guiderez, mon cher Ernest, et je vous promets de vous obéir vous qui connaissez tout le monde ici, vous me direz ce que je dois faire.

— Il faut d'abord vous présenter à la cour, il y a

justement ce soir un cercle chez l'électrice, où la princesse ne manquera pas d'assister; en revanche le prince n'y sera point, sa maîtresse est un peu malade et il ne la quitte guère. La rupture est complète entre les augustes époux, vous trouverez les voies aussi bien préparées que possible.

— J'irai donc au cercle; y verrai-je aussi la belle comtesse de Platen, dont on m'a tant parlé?

— Vous l'y verrez certainement, elle n'en manque pas un seul; l'électeur l'exige, et l'électrice ne prend pas la peine de s'en soucier; elle dédaigne tout sur la terre, les astres seuls ont le privilége de l'occuper.

— Alors, tout est pour le mieux.

— On vous attend, vous êtes annoncé. Mettez-vous sous les armes, mon cher comte, vous avez une grande réputation à soutenir. On vous a fait terriblement beau et dangereux.

— On tâchera.

Et le regard de complaisance qu'il donna au miroir annonça qu'il se croyait sûr de son fait. En effet, il était difficile de rencontrer un homme aussi merveilleusement beau que le comte de Kœnigsmarck, à cette époque. Il avait vingt-sept ans, des cheveux admirables, une tournure leste et dégagée, et quelque chose de si haut, de si noble dans l'air et les façons, qu'on ne pouvait le méconnaître pour un grand seigneur. Il se vêtit superbement; rien de

14.

splendide comme son costume et sa taille. La grâce et la force y éclataient en même temps, il avait mitigé la mode allemande avec la mode suédoise; ce costume était de tous les pays, mais le seul Kœnigsmarck pouvait le porter.

Lorsqu'il entra, un embarras de belles dames se faisait autour de Leurs Altesses, de sorte qu'il dut rester un peu en arrière et attendre. Madame de Platen, debout près de l'électeur, leva par hasard les yeux de son côté, et resta éblouie. Ce beau visage lui apparaissait entouré d'une espèce d'auréole, par les dorures des courtines qui l'encadraient. Bien qu'elle ne l'eût jamais vu, elle le reconnut, mais en même temps elle ressentit une impression inconnue pour elle; jamais rien de pareil ne lui était apparu, jamais un assemblage aussi parfait de force et d'agilité, jamais une réunion aussi complète de *charmes entraînants*, surtout à son point de vue sensuel, ne l'avait éblouie. Philippe la vit en même temps et la reconnut aussi; cependant il n'en fit pas semblant; une erreur eût été trop grave, il se réserva de tirer parti de la découverte en temps et lieu.

L'électeur, averti de son arrivée, donna ordre qu'on l'introduisît sur-le-champ; il était impatient de le voir. L'électrice ne l'était pas moins. Ce fut le baron de Groote, le ministre, qui le présenta. Aussitôt qu'il l'eut nommé, la cour entière devint atten-

tive. Une seule personne n'avait point été avertie, c'était Dorothée; elle devint pâle comme un linge, en entendant prononcer ce nom qui depuis si longtemps n'avait plus frappé son oreille. Philippe ne put se défendre d'une violente émotion quand il la salua. Il osait à peine la regarder; il sentait que tous les yeux étaient sur lui, et ceux de madame de Platen le transperçaient comme deux épées.

— Nous sommes charmés, monsieur de Kœnigsmarck, de voir à notre cour un seigneur de votre renommée. Vous portez un de ces noms qui marquent dans l'histoire : le comte votre frère, le comte Othon et vous, vous continuez noblement la lignée du brave maréchal, que j'ai bien connu, il était un grand homme de guerre.

— Mon aïeul a servi son pays, monseigneur; plus favorisé que nous, il a acquis de la gloire sous les drapeaux de la Suède. Il faut que ses enfants se cherchent une nouvelle patrie, et c'est pour moi un grand bonheur que d'être admis par Votre Altesse au commandement de ses gardes, je ne négligerai rien pour me rendre digne de cet honneur.

L'électrice lui demanda des nouvelles de sa mère, de ses sœurs, dont la beauté retentissait jusqu'à elle. Elle lui parla de la gloire du comte Charles-Jean, de ses aventures, du mariage du comte Othon, enfin de sa liaison avec Frédéric-Auguste.

— C'est un vaillant prince, assure-t-on, monsieur, il est en même temps un des plus galants de l'Europe, et l'on ne parle que de ses exploits en tous genres.

— Il est vrai, madame, c'est un grand vainqueur.

Madame de Platen dévorait ses paroles, elle attendait l'occasion de se mêler à l'entretien, tout en épiant ses regards et ceux de Dorothée. Ils s'étaient contentés d'un froid salut, la princesse sentit cependant qu'elle n'en pouvait rester là. On savait sa liaison d'enfance avec la famille de Kœnigsmarck, cette affectation, cette indifférence ferait croire qu'elle craignait ses souvenirs, elle fit donc un effort suprême et s'informa de Nisida, d'Agathembourg, d'Aurore, de la comtesse. Il lui répondit avec un respect inattaquable et un calme dont un œil indifférent eût été la dupe, mais auquel Élisabeth ne se trompa point. Avant la fin de la soirée ses plans étaient bouleversés, elle était éperdûment éprise de Philippe de Kœnigsmarck et elle avait résolu que jamais Dorothée ne lui enlèverait cette conquête, la première qui dans toute sa vie lui eût semblé aussi désirable.

Dès le lendemain, elle courut chez mademoiselle de Schulembourg, où elle avait mandé M. de Groote. Sans prendre la peine d'une dissimulation inutile avec un caractère tel que le sien, elle leur déclara qu'elle ne voulait plus donner Kœnigsmarck à Dorothée.

— Ah! ah! dit Mellusine, d'une voix moqueuse, vous avez donc changé d'avis, on le dit beau à miracle, ce jeune colonel, et c'est une raison présomptoire. La vengeance ne serait cruelle que pour vous.

— Y avez-vous pensé, comtesse? demanda M. de Groote, il n'est venu que pour elle, je lui ai promis un succès facile, je lui ai promis de l'aider à cette réussite, et maintenant il faudrait, au contraire, nuire à ses projets. Songez-y, cela ne se peut pas, il ne le souffrira point lui.

— Il le souffrira, vous pouvez m'en croire, je ne vous demande que de ne vous mêler de rien et de l'amener chez moi ce soir, après l'heure où l'électeur vient ordinairement, je veux causer avec lui.

— Je vous l'amènerai, madame.

— Ma chère, dit Mellusine, en se retournant sur le canapé où elle passait sa vie, mais ma chère, tout cela est à merveille quant à vous, mais moi?

— Vous? qu'avez-vous à voir à tout ceci, je vous prie.

— Avez-vous oublié certain papier que vous m'avez remis et par lequel je dois être reconnue princesse électorale de Hanovre le jour où Dorothée, par une raison quelconque, sera bannie de la cour et du lit de son auguste époux.

— Il me semble qu'il y a déjà la moitié de fait, grommela la comtesse entre ses dents.

— Or quelle meilleure raison aurions-nous à donner que ce beau Kœnigsmarck, l'ancien amant? continua Mellusine, comme si elle n'avait pas été interrompue. Si vous nous l'enlevez, notre raison, où en trouverons-nous une autre qui la vaille ?

— C'est facile, il ne manque pas de prétextes, lorsqu'on a un parti pris.

— Pas avec une femme comme celle-là, d'ailleurs les *prétextes plausibles* ne courent pas les rues, puisqu'il faut absolument, pour se faire comprendre, chercher des mots qui ne blessent pas vos oreilles délicates. Raison ou prétexte, laissez-moi mon Kœnigsmarck, ou bien la ligue est rompue.

— Elle sera donc rompue alors, car vous ne l'aurez pas.

— J'accepte, nous verrons laquelle de nous deux s'en trouvera la plus satisfaite. Un mot à l'électeur, et votre colonel aux gardes s'en retourne en Saxe. Ce mot, je ne manquerai pas de le dire, vons n'en doutez pas.

— Mon Dieu ! ma toute belle, je n'ai aussi qu'un mot à dire, et mademoiselle de Schulembourg, toute puissante qu'elle est, ne restera pas vingt-quatre heures à Hanovre, et notre pauvre prince électoral en sera réduit à la pleurer, ou à se mettre en guerre ouverte avec son père et avec la diette germanique. L'électeur a du caractère quand je veux lui en donner.

— Nous avons donc besoin l'une de l'autre!

— Certainement, sans cela serions-nous amies encore?

— Il faut convenir que M. de Groote assiste entre nous à de singulières scènes, il doit se former l'esprit et le jugement à cette bonne école, nous en ferons un courtisan et un philosophe accompli, dit mademoiselle de Schulembourg, dont l'esprit devait plus vite saisir la raillerie, que celui de la comtesse, plus passionnée et plus violente.

— Je suis en effet à bonne école, ajouta M. de Groote, et je tâcherai d'en profiter.

— Il faut donc vous passer le Kœnigsmarck?

— Il faut me laisser faire. Vous êtes-vous donc mal trouvée d'avoir suivi mes conseils? Vous arriverez à votre but, en me laissant suivre le mien.

— Mais enfin, comtesse, si M. de Kœnigsmarck a conservé le même penchant, s'il vient ici pour Dorothée, comment vous y prendrez-vous pour le faire changer?

— Kœnigsmarck n'est pas homme à conserver un sentiment envers et contre tout. Kœnigsmarck, en me quittant hier, m'a regardée d'une telle façon, qu'il ira certainement lui-même demander au baron de le conduire chez moi. Kœnigsmarck ne se souvient guère de ses premières amours, ou plutôt il voudrait les conduire d'abord au dernier chapitre, sauf à

tourner les feuillets à l'envers. C'est mon avis du moins, n'est-cè pas le vôtre, baron? vous qui le connaissez mieux que moi.

— Mon avis, madame, est encore plus facile. Philippe aimera en même temps ses premières et ses nouvelles amours, et bien d'autres s'il s'en présente. Il est capable de suffire à tout.

— Si je le croyais! si cela était! s'écria-t-elle, en bondissant comme une tigresse, je les tuerais tous les deux.

— Déjà! répliqua Mellusine, sans s'étonner, avec cet air nonchalant et moqueur, qui formait une de ses plus grandes forces. Que sera-ce donc quand vous aurez le droit de vous plaindre?

La comtesse rentra chez elle, après un entretien de deux heures, pendant lequel les épigrammes et les coups de griffe s'échangèrent à qui mieux mieux. Le baron en sortit, avec la résolution arrêtée de ne se mêler jamais de rien, de laisser aller les événements au gré de la destinée et de tâcher seulement d'en tirer tout le parti possible, pour sa fortune et pour son intérêt.

— Je conduirai Philippe chez la comtesse, parce que je ne puis faire autrement, se dit-il, mais ensuite il se tirera du précipice comme il pourra, je suis bien trompé s'il n'arrive pas de tout ceci quelque affreux événement.

Il se dirigea vers l'hôtel où le comte était descendu, en attendant un logement plus convenable, il le trouva habillé, se disposant à sortir, et vêtu d'une façon moins riche mais aussi triomphante que la veille. Il lui demanda où il allait ainsi.

— Chez la princesse Dorothée, sans doute?

— Non pas, je ne me présente point chez elle en dehors des heures d'étiquette; et, puisque vous me parlez d'elle, je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur à cet égard. Vous vous êtes trompé, mon cher Ernest, la princesse ne songe plus à moi.

— Je vous jure...

— J'y vois clair, et je ne suis plus assez épris pour me laisser aveugler comme vous. La princesse est affolée de son mari, elle en est jalouse, elle n'a pas d'autre idée que celle-là, et tout homme qui s'occupera d'elle perdra son temps.

— Je crois que vous ne le perdriez pas.

— Il se peut, mais il faudrait beaucoup de démarches, impossibles à cette cour où tout se sait. Et puis, dois-je tout vous dire? j'ai trouvé d'autres yeux qui m'ont paru plus beaux que les siens, ceux de la comtesse de Platen, et vous m'avez surpris me rendant chez elle.

— Quoi! sans y avoir été invité?

— Allons donc, mon cher, est-ce que le regard qu'elle m'a jeté hier au soir ne valait pas les invita-

tions les plus précises? Je m'y connais, elle m'attend.

— C'est affaire à vous. Et Nisida? nous n'avons pas encore parlé d'elle. Est-il vrai qu'elle se soit retirée dans un couvent?

— On le dit, répliqua Philippe, réprimant à moitié un sourire qui n'échappa pas à M. de Groote.

— Je gage que vous savez où il se trouve, ce couvent?

Philippe ne répondit pas; Ernest n'en fut que plus confirmé dans le soupçon qu'il avait conçu et dont il se promit de tirer parti. Pour le moment, il n'en demanda pas davantage.

— Vous allez donc chez la comtesse? reprit-il.

— Oui, c'est l'heure où elle est seule, où elle ne reçoit pas. On me recevra, moi.

— De mieux en mieux, pensa le baron, je n'ai même pas besoin de l'introduire, et je ne suis plus responsable de rien.

XXIV

LA PREMIÈRE VISITE.

Au moment où les laquais de M. de Kœnigsmarck sonnèrent chez elle, madame de Platen était à sa toilette, ce qui n'était pas une petite entreprise. La belle Élisabeth avait trente-six ans, mais, grâce à ses savants artifices, on lui eût donné dix ans de moins, après les peintures terminées. Les femmes avaient à cette époque une foule de secrets perdus. Leur beauté avait plus d'apparence et d'éclat, elle était plus travaillée et se conservait plus longtemps. Madame de Platen les dépassait toutes en ce genre, elle en eût appris à Ninon. Elle aperçut à travers sa fenêtre les livrées du beau colonel, et ne put réprimer un mouvement de joie.

— Allez vite prévenir le suisse que j'y suis tou-

jours pour M. de Kœnigsmarck, qu'on l'introduise et qu'il attende quelques instants.

Elle était heureusement près de la fin, elle avait déjà pris ce fameux bain de lait, dont on l'accusait comme d'un crime, et qu'elle faisait suivre d'un autre plus odoriférant et plus frais encore; ensuite on peignait ses cheveux, on les ornait de mille perles, on les rattachait sur le sommet de la tête, pour les faire retomber en boucles sur la gorge; tout était médité. Elle n'avait plus qu'à s'envelopper d'une de ces vastes robes inventées par madame de Montespan pour ses particuliers d'intérieur avec Louis XIV. Elles laissaient deviner les formes, tout en les voilant, tout en les drapant en plis magnifiques et onduleux. Elle entra dans un cabinet, où ne pénétraient que les élus, où tout était calculé pour faire valoir sa beauté, pour l'éclairer sous le jour le plus favorable. Elle s'étala sur un canapé de velours noir, la tête appuyée dans sa main, un livre négligemment ouvert sur ses genoux, comme une femme qui se réveille et qui accueille la distraction avec plaisir. En voyant entrer le comte, elle le reçut par un sourire provoquant, tout en s'étonnant, pour la forme, de sa hardiesse.

— Quoi! monsieur le comte, déjà?

— Comment déjà! madame? est-il trop tôt pour l'heure, ou bien est-il trop tôt pour la bienséance? Est-ce un étonnement ou un congé?

— Ce n'est point un congé assurément, c'est une surprise.

— Une surprise, madame! ne m'attendiez-vous pas?

— Monsieur le comte, est-il d'usage à la cour de Saxe de venir chez les dames sans leur en avoir demandé la permission?

— Madame, il est d'usage à toutes les cours, lorsqu'on rencontre une dame de votre beauté, de votre esprit, de la rechercher le plus tôt possible, regardant comme perdu tout le temps qu'on ne l'a pas connue.

— Monsieur le comte, nous ne sommes pas accoutumées à voir nos maisons prises d'assaut comme monsieur votre frère prend les Turcs.

— Enfin, madame, faut-il me retirer?

— Non, monsieur, puisque vous voilà et que c'est justement l'heure où je n'ai rien à faire.

— Madame, voulez-vous me permettre une dernière observation, et puis nous n'en parlerons plus?

— Laquelle, monsieur?

— Si je suis venu, c'est qu'il m'a semblé être invité d'avance chez vous.

— Comment cela?

— J'ai eu, je le crois, le meilleur introducteur possible. J'aurais pu prendre un sot, le baron de Groote ou tout autre, mais je n'ai voulu entre nous

que ce brillant œil noir, qui m'a dit hier, du moins ai-je eu la hardiesse de le croire, qui m'a dit : Venez.

— Le baron de Groote n'est point un sot, détrompez-vous.

— Il n'est point un sot pour ceux qui regardent ce qu'il montre de sa personne, mais il est un sot à mon point de vue.

— Je ne le lui dirai pas.

— Vous pouvez le lui dire, je ne nie jamais mes paroles. Mais vous ne répondez pas à ma question.

— Vous ne m'avez pas fait de question, vous m'avez dit une impertinence.

— Eh bien?

— Eh bien ! j'aime mieux ne pas l'avoir entendue.

— Merci, madame.

— Comment merci?

— On n'a jamais mieux compris que lorsqu'on préfère n'avoir pas écouté.

La conversation continua sur ce ton de marivaudage anticipé pendant plus d'une heure. Philippe y allait de franc jeu, mais la comtesse était déjà trop éprise pour que ce badinage pût lui plaire. Elle essaya plusieurs fois, mais en vain, de lui faire prendre une autre tournure. Il se maintint au même langage et escarmoucha sans vouloir combattre. Il la quitta à l'heure où les visites lui arrivaient.

— Vous venez ce soir chez la princesse Dorothée, n'est-ce pas, monsieur le comte?

— Cela est-il indispensable ?

— Certainement, vous lui devez au moins une visite à son cercle, mais, après, si vous n'avez pas envie de dormir, on soupe chez moi, l'électeur me fait l'honneur d'y paraître, quelquefois le prince électoral. A propos, lui avez-vous rendu vos devoirs?

— Non, je ne suis point pressé.

— Je le conçois, un ancien rival?

— Il est vrai que je lui en ai voulu longtemps, dit Philippe du ton le plus naturel, en pensant qu'il ne trouverait point meilleure occasion d'écarter les craintes, mais à présent ma colère est passée, et je vois qu'il m'a rendu un grand service.

— Lequel?

— Il m'a laissé ma liberté, le premier des biens de ce monde, celui auquel j'ai dû tant de bonheur, et auquel je dois ces moments mêmes.

— Si vous n'étiez pas libre, vous ne seriez pas venu ainsi, comme un reître ou un lansquenet, vous établir chez moi en garnisaire.

Philippe sortit de chez madame de Platen, très-convaincu qu'il était adoré, et qu'il dépendait de lui de conduire à sa fantaisie ceux qui l'avaient appelé pour faire de lui un instrument. Ce n'était pas une petite victoire pour sa vanité.

— Il me faudra voir aussi la Schulembourg, si c'est possible, celle-là mérite aussi mes observations; en attendant, tâchons d'arriver jusqu'à son esclave, ce sera toujours un premier pas de fait.

Il se dirigea vers le palais où il demanda l'honneur d'être reçu par le prince électoral. Le hasard voulut qu'en ce moment il fût chez lui et visible. On l'introduisit. L'œil de Philippe lança un éclair de haine dont il ne fut pas le maître, mais qu'il retint aussitôt. Le prince, à mille lieues de toutes idées jalouses, le reçut à merveille. Il lui témoigna ses regrets de ne pas s'être trouvé, la veille, au cercle de son auguste père, et ajouta :

— Une fois pour toutes, monsieur le comte, si vous désirez me voir, ce n'est pas à la cour qu'il faut me chercher, j'y vais peu. J'aurai bien le temps, lorsque je serai forcé, pour mon propre compte, de recevoir cette ménagerie. Dieu garde longtemps mon bien-aimé père! pour cette raison et pour beaucoup d'autres.

— Je me conformerai aux ordres de Son Altesse.

— Ce n'est point un ordre, c'est une prière, monsieur, je serai charmé de vous voir souvent, et je vous dis où vous ne me trouverez pas, afin que vous me cherchiez où vous me trouverez.

— Et où dois-je vous chercher, monseigneur?

— Ici, quelquefois le matin, et puis dans un autre

lieu où je vous introduirai, si vous voulez n'y amener que le comte de Kœnigsmarck, et laisser le colonel des gardes à la porte.

— Quant à cela, monsieur, j'ai pour ce faire une disposition naturelle.

— Eh bien! demain, à pareille heure, soyez ici, je vous conduirai.

Le comte prit ainsi racine, dès le premier jour, dans les différents camps où il voulait s'établir. Il devait voir la princesse le soir même, et là son rôle était plus difficile à jouer pour sembler naturel. Il s'en tira cependant avec bonheur. Elle l'attendait impatiemment, malgré elle, ses jeunes années frappaient à son cœur en voyant ce beau jeune homme, le premier, le seul peut-être qu'elle eût aimé. Elle parla de lui toute la journée à mademoiselle de Kensebeck, elle fit même un accueil plus bienveillant que de coutume à Ernest de Groote, il devenait pour elle un souvenir. Elle avait trop peu vu Philippe encore pour le juger complétement, et, bien qu'il lui eût paru excessivement changé de toutes manières, elle espéra cependant rencontrer en lui un ami, un confident, presque un protecteur.

— Nous allons causer, avait-elle dit cent fois à son amie, il viendra ce soir chez moi, et je le jugerai.

Quelle fut sa surprise de ne trouver chez lui qu'un

froid respect. Il la salua selon les règles les plus strictes de l'étiquette, il répondit à ses questions générales et indifférentes, mais il écarta avec soin tout ce qui aurait pu le moins du monde se rapprocher de leurs anciennes relations. Puis, après ce devoir rempli, il s'avança vers la comtesse de Platen, et ne la quitta plus de la soirée, il prit congé avec le même cérémonial, et monta avec Élisabeth dans son carrosse, pour se rendre au souper où elle l'avait invité, sans paraître se rappeler même qu'il eût connu, qu'il eût aimé une princesse Dorothée de Brunswick, et qu'il la retrouvât après une si longue absence, plus belle et plus charmante qu'il ne l'avait laissée.

En entrant chez elle, Dorothée, qui s'était contenue jusque-là, éclata en pleurs et en cris dans le sein de sa confidente. Trouver Philippe ingrat à ce point était pour elle une douleur insupportable. Mademoiselle de Kensebeck, qui avait tant de fois entendu cette histoire, essaya de lui persuader que, bien loin d'être indifférent, Philippe était désespéré de ce qu'il croyait sa perfidie. Il n'avait point été éclairé, il croyait à sa trahison, c'était de la rancune, donc c'était de l'amour encore. Il fallait lui tout raconter, il fallait éclairer ses souvenirs, et la princesse le trouverait certainement tel qu'elle avait le droit de l'attendre.

— Je te le défends, Kensebeck, l'adorateur de madame de Platen ne peut être pour moi qu'un ennemi. N'en parlons plus, j'oublierai que je l'ai revu. D'ailleurs ce n'est point lui, le Philippe de ce soir et le Philippe d'Agathembourg ne sont plus la même personne, il n'a rien gardé de lui-même que sa fatale beauté, à laquelle d'autres folles se laisseront prendre. Cette Platen ! avec quelle effronterie elle a affiché son penchant pour lui ! et l'électeur le souffrira, et il ne verra rien ! Et il se laissera couvrir de ridicule aux yeux de toute la cour !

La princesse savait maintenant, à n'en pouvoir plus douter, la part que madame de Platen avait prise à son malheur et à l'infidélité de Georges, aussi la traitait-elle avec une hauteur voisine de l'insolence, et la guerre était ouvertement déclarée entre ces deux puissances de la cour de Hanovre. On ne pouvait les ménager toutes les deux, il fallait choisir, ce qui désespérait les courtisans, bien embarrassés entre le présent et le futur. Dans ses rares moments de gaieté, la princesse s'en amusait quelquefois.

A dater de ce jour, la position de Philippe fut établie. Il rendit des devoirs fréquents à l'électrice, à l'électeur, il se fit conduire par le prince électoral chez mademoiselle de Schulembourg, il ne vit Dorothée que dans les occasions indispensables, mais

il passa sa vie chez madame de Platen, où son esprit piquant, caustique, fin, amusant au suprême degré, le fit en même temps rechercher et craindre de toute la cour. Quant à la comtesse, elle en avait la tête tournée, elle mettait tout en œuvre pour le lui faire comprendre, elle allait presque jusqu'à le lui dire, et le comte, par coquetterie, semblait ne pas la deviner, affectait un désespoir qu'il n'avait point, se plaignait de rigueurs imaginaires et soupirait à vide, d'un ton de persifflage, qui excitait au plus haut point la furie de la favorite.

— Il ne veut rien voir, disait-elle à Mellusine, qui s'amusait extrêmement de ce manége. Si l'on ne le connaissait point, on le prendrait pour un niais, il faut qu'il soit au contraire un grand scélérat.

— En vérité, ma toute belle, vous êtes bien bonne de vous agiter ainsi pour un pareil freluquet, il ne vaut pas les agitations qu'il vous donne. Il faut en effet qu'il tienne beaucoup à vous tourmenter pour dédaigner votre martyre, car vous ne le cachez pas.

La comtesse retenait à grand'peine des cris de rage, elle décida cependant que ce supplice aurait une fin prompte, et prépara en conséquence une occasion où le comte devait prendre un parti.

XXV

CORIDON ET ALCIMADURE.

L'électeur avait, à quelque distance de la ville, au milieu des bois, un pavillon de chasse, appelé Linzbourg, où, pendant l'été, il donnait à sa cour des fêtes charmantes. C'était un endroit ravissant, là nature y avait tout prodigué, et par un bon goût, très-rare à cette époque, on n'avait rien fait pour la contrarier, les ciseaux et le cordeau n'y apportaient point leur désolante symétrie. Madame de Platen demanda à Ernest-Auguste une fête à Linzbourg, il n'eut garde de la lui refuser. Cette fête devait être d'autant plus complète, que l'électrice déclara n'y pouvoir assister, et que la veille la princesse Dorothée fit dire à son beau-père qu'elle était fort souffrante et qu'elle n'irait pas non plus. La comtesse s'en montra ravie, en disant à ses confidents :

— Je la regrette pourtant, ses larmes auraient assaisonné mon triomphe.

Selon la mode du temps, on fit de cette partie de campagne une bergerie réelle. Les hommes et les femmes, jeunes et vieux, durent revêtir ce costume de convention attribué par les romanciers et les peintres aux pastours et aux pastourelles. L'Astrée fut mis en action et le Lignon ressuscité. L'électeur devint le druide Adamas, ce qui lui permit de n'endosser qu'une longue robe blanche, avec une couronne de chêne dont sa tête se montrait singulièrement ornée.

Ce fut, on le pense, un assaut de beauté et de toilette. Les jolies voulurent être plus jolies encore, les laides se crurent embellies et les médiocres se divinisèrent. La comtesse avait un double but de coquetterie et de passion, qu'elle remplit avec un art et un bonheur inouïs. Jamais elle ne fut plus charmante, elle avait vingt ans, jamais sa taille, ses yeux, son pied, distinction si rare chez une Allemande, n'offrirent plus de séductions et de charmes ; sous cet habit de bergère, elle semblait une reine déguisée. L'électeur en fut transporté ; quant à Philippe, dont l'élégance et la suprême beauté passaient toutes choses, il comprit que cela était à son adresse et, jugeant s'être fait valoir assez longtemps, il décida que ce jour-là même éclairerait son bonheur.

On partit : Kœnigsmarck, dans le carrosse de Son Altesse, en face de madame de Platen, qui se contraignait tout au plus, et dont les regards parlaient un langage trop clair. On rit beaucoup pendant la route, chacun se promettait un plaisir différent, il y en avait pour tous les âges, et l'on débuta par un de ces repas homériques, dans lesquels les Allemands excellent.

On mangea et on but surtout énormément à ce festin. Ernest-Auguste avait un vin du Rhin, pour lequel il professait une tendresse particulière et qu'il fêtait largement dans les grandes circonstances ; ce jour-là, il ne s'en fit pas faute, aussi fut-il d'une gaieté, d'une indulgence, dont rien ne peut donner l'idée, si ce n'est la tête de Silène lorsqu'il folâtre avec les bacchantes couronnées de raisins. Il plaisanta, il rit, il lutina même la comtesse de Platen, qui fut loin de se prêter à ce caprice, et qui, pour y mettre un terme, proposa une danse au galoubet sous ces beaux ombrages et ces frais gazons.

Sa passion était la fable de la cour, aussi se promit-on un spectacle curieux lorsqu'elle demanda au comte s'il se rappelait une certaine danse de son pays, admirablement propre à faire ressortir leur bonne grâce et leur agilité.

— Demander à un Suédois s'il sait la danse nationale, madame ! c'est bien peu connaître notre

peuple, jusqu'aux vieillards de cent ans vous la montreraient. Je suis à vos ordres.

Ils dansèrent en effet, et avec un talent que leur envie de plaire doublait encore. On en fut ravi, enchanté, les compliments les accablèrent. Son Altesse elle-même, trouva la danse si parfaite, qu'elle voulut la faire recommencer. Le reste de la journée, le comte ne quitta pas Élisabeth ; pris tout de bon cette fois, non par le cœur, ou même par la tête, mais par un enivrement sensuel complet, il fut éloquent et persuasif, la comtesse était ravie, et cela devint un spectacle pour les assistants.

La cour resta à Linzbourg jusque bien avant dans la nuit, après quoi l'électeur, fatigué, rentra directement au palais, pendant que sa maîtresse et le comte se dirigeaient ensemble vers cette délicieuse maison dont elle était la divinité. Elle y fut sans doute bien adorée, car le lendemain elle courut chez mademoiselle de Schulembourg et lui débita la plus passionnée, la plus joyeuse de toutes les idylles. Coridon avait été si tendre, si charmant, jamais berger ne fut plus aimable, jamais bergère ne fut plus ravie. Mellusine en rit avec le prince à gorge déployée.

— Cette vieille femme est bien ridicule avec ses amours, dit-elle, elle ferait mieux de songer à la pénitence.

Pour une femme de dix-huit ans, une femme de

trente-six ans est une vieille femme. Elle ne songe pas qu'elle aussi elle arrivera à ces terribles trente-six ans, et qu'alors elle se trouvera très-jeune et tiendra à ce que les autres en soient aussi persuadés qu'elle-même.

Comme on le pense, ce fut la nouvelle de la cour, l'électeur seul n'en apprit rien, suivant l'éternel usage. Il continua à faire l'accueil le plus aimable à Kœnigsmarck, et celui-ci, honteux lui-même de la chaîne qu'il s'était donnée, se trouva néanmoins tellement sous le charme de l'enchanteresse, qu'il accepta le rôle peu digne qu'elle lui imposait. Il fit obséquieusement la cour à Ernest-Auguste, il se résigna à l'accepter en tiers, à représenter avec Cassandre, Zirzabelle et le beau Léandre : Mellusine, impitoyable, l'en railla, et lui, le railleur par excellence, ne trouva pas un mot à lui répondre.

Cet état de choses dura un mois entier, pendant lequel Dorothée ne cessa de pleurer et de souffrir. Les attentions de Philippe n'auraient point réveillé son ancien amour, autant que cet abandon calculé d'abord, naturel ensuite. Elle n'avait pas même eu la gloire de le refuser, car il ne lui avait pas montré un regret. Elle était entièrement effacée non-seulement de son cœur, mais encore de son souvenir. Quoi de plus poignant, de plus humiliant même! Elle en parlait toute la journée à mademoiselle de Kense-

beck, qui s'efforçait de la consoler et qui finit par s'alarmer de sa douleur.

— Mais, madame, lui disait-elle, vous l'aimez donc.

— Je ne sais si je l'aime, mais je sais que je l'ai aimé, je sais qu'il m'a aimée et qu'il m'est horrible de n'avoir recueilli que son abandon.

— Il vous accuse, j'en suis sûre, il se venge et, s'il se venge, c'est qu'il vous aime encore.

— Mais comment le savoir?

— En le lui demandant.

— Je ne le lui demanderai point certainement.

— Mais moi, je le lui demanderai, madame.

— Mendier un amour qu'on me refuse et que je ne puis ni ne dois partager ! y penses-tu?

— Il n'est point question d'amour, madame, il est question d'amitié, d'égards, il est question de vous justifier d'une injustice, c'est à moi de le faire, c'est à moi d'obtenir du comte de Kœnigsmarck une conduite plus conforme à ce qu'il doit à vous, à votre auguste famille, aux bontés dont elle l'a comblée.

— Le comte de Kœnigsmarck ne voit que par les yeux de la Platen, il n'entend que par ses oreilles, tu perdras ton temps.

— Qui sait ?

Ces entretiens se renouvelaient souvent, et mademoiselle de Kensebeck n'avait point trouvé l'occasion

favorable pour l'explication qu'elle voulait avoir, le comte d'ailleurs semblait la fuir. Tout entier à cette passion brutale qui l'emportait, il ne paraissait à la cour que pour les occasions indispensables, celles que la comtesse ne pouvait non plus éviter. Hors de là, ils étaient ensemble de la façon la plus scandaleuse. L'électrice ne put s'empêcher de dire un jour à son mari :

— Votre comte de Kœnigsmarck et votre comtesse de Platen vous rendent ridicule, monsieur, le savez-vous ?

— En quoi donc, s'il vous plaît ?

— Ne voyez-vous pas bien qu'ils s'aiment, et qu'ils rient à vos dépens ?

— Ils s'aiment ! Kœnigsmarck ! Élisabeth ! ah ! je le savais qu'on ne manquerait pas de le dire. Ils s'aiment ! c'est-à-dire ils m'aiment, ils s'occupent de moi, et cela excite les sarcasmes. Kœnigsmarck est pour moi un ami ; je sais à quoi il renonce pour rester à mon service. Quant à la comtesse, depuis tant d'années, j'ai appris à la connaître, à compter sur elle, que rien à présent ne peut nous séparer. Vous perdez votre temps, madame.

— A votre aise, monsieur ! vous voilà averti ; c'est un service d'ami que je vous ai rendu, vous ne m'écoutez pas, ce ne sont plus mes affaires.

Enfin cet enivrement se passa, ou du moins com-

mença à diminuer. Mademoiselle de Schulembourg, qui ne perdait point de vue le but qu'elle voulait atteindre, attendait ce moment pour frapper un coup décisif, et pour battre en brèche, à son profit, le bonheur de sa chère amie. Ils étaient réunis un soir; madame de Platen se mirait dans les yeux de Philippe, beaucoup moins occupé d'elle. Mellusine les regardait, et se mit à dire de sa voix traînarde :

— Vous êtes charmants ainsi tous les deux, et je sais qui en crèverait de jalousie à ma place.

— Le pauvre bon électeur? répliqua de Groote, admis en quatrième.

— Non pas, mieux que cela ! notre *bonne* princesse Dorothée.

— La princesse Dorothée pense bien peu à moi, mademoiselle, je vous le jure.

— Vous êtes si absorbé que vous ne le voyez pas, c'est possible, mais chacun sait à quoi s'en tenir là-dessus. Elle change et maigrit à vue d'œil, elle passe ses nuits à pleurer; cette malheureuse Kensebeck perd sa logique à la faire rester en repos, sans cela elle nous régalerait de quelque extravagance.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, mademoiselle, en m'attribuant les chagrins de la princesse Dorothée, je n'irais pas bien loin pour en chercher le motif.

— Que nous importent les chagrins de la princesse

Dorothée, interrompit vivement la comtesse de Platen, qui sentit le coup, occupons-nous de nous, cela vaut mieux.

— Comment donc ! vous n'êtes pas enchantée de nous venger tous si complétement? vous ne jouissez pas du mal que vous causez à une rivale telle que celle-là? ma chère comtesse, c'est bien peu féminin.

— Je jouis d'abord de mon propre bonheur, ma chère, et c'est le plus sûr ; mon cher comte, n'irons-nous pas demain à la chasse du prince électoral?

— Ne fût-ce que pour y voir mademoiselle de Schulembourg, courir à cheval avec tant de grâce et de hardiesse, je n'y manquerai pas.

— Oui, j'aime infiniment cet exercice au grand désespoir des vieilles têtes de la cour. Il y a révolution parmi elles, de ce que je reparais ainsi publiquement avec le prince. L'électrice s'en scandalise, et nous recevrons quelque avertissement maternel. Par exemple, il faut rendre justice à sa femme, elle ne nous tourmente plus, grâce à vous, mon cher comte, et elle a répondu l'autre jour à sa belle-mère qui la poussait à la révolte, qu'elle ne voulait pas perdre son temps à nous surveiller.

Ni le comte ni Élisabeth ne répondirent, tous les deux firent leur profit de l'avertissement, Philippe se réveilla comme d'un songe, et sentit presque son cœur battre à la pensée qu'il était aimé encore. Ma-

dame de Platen épiait sur son visage l'effet de cette confidence, elle n'y put rien lire; Kœnigsmarck, rendu savant par l'expérience, dissimulait aussi bien qu'elle-même. Il parvint à la rassurer tout à fait, et ce n'était pas difficile, car elle ne demandait qu'à l'être.

Cependant dès le lendemain il tâche de voir Mellusine seule et d'obtenir d'elle d'autres détails, afin de diriger sa marche.

— Soyez franc, mon cher comte, vous brûlez du désir de savoir comment et pourquoi cette pauvre princesse Dorothée se meurt de chagrin, qui me l'a dit et tout le reste. Tenez, j'ai pitié de vous, j'ai pitié d'elle, et puis mon intérêt à moi est de la savoir occupée. Vous êtes bien homme à adorer deux idoles en même temps, surtout quand le mystère est indispensable pour un des deux au moins. Je vous dirai tout.

— Vous êtes trop bonne, répliqua-t-il d'un air ironique et qui ne l'engageait à rien.

— La princesse sèche de jalousie et de chagrin; pour le peu que vous vous occupiez d'elle, vous réussirez. Elle n'ose pas faire de démarches, vous n'en pouvez risquer non plus directement, à cause de madame de Platen, dont je vous engage à vous défier, cherchez une confidente et adressez-vous à elle, croyez-moi.

— Le plan est très-beau, en effet, si j'en voulais

faire usage, mais ce sont des chimères auxquelles je n'ai jamais pensé. Adieu, mademoiselle.

En rentrant chez lui, il trouva une lettre de Nisida, qui, sans se plaindre, lui demandait quand il reviendrait. Pauvre Nisida ! à peine était-il parti !

XXVI

LA DEMOISELLE PLAISIR DE MA VIE.

Mademoiselle de Kensebeck était connue de tous pour l'amie intime de la princesse, pour sa confidente chérie, aussi la première idée de madame de Platen, dont la jalousie fut éveillée par la phrase de Mellusine, se porta sur elle d'abord. Elle se mit à la surveiller, ce dont Philippe s'aperçut à merveille, aussi ne fit-il pas semblant de la voir, bien qu'il en brûlât d'envie, et qu'il crût lire dans ses yeux le désir de lui parler. Cette indifférence si admirablement affectée rassura la comtesse. Elle crut examiner Dorothée, elle ne trouva chez elle qu'un abattement extrême et une tristesse dans laquelle elle reconnut la désespérance.

— Il est sûr au moins, se dit-elle, qu'elle souffre et qu'elle ne compte point sur la fin de sa souffrance,

si elle était aimée elle n'aurait point cet air-là, l'amour partagé illumine le visage de la plus désolée, il n'y a rien, je puis être tranquille.

Elle se tranquillisa en effet, mais comme les gens défiants se tranquillisent, en observant toujours. Philippe se contint avec courage, tout en enrageant. Les circonstances lui étaient d'autant moins favorables, que l'électeur avait quitté Hanovre pour se rendre à la diète et que la comtesse, parfaitement libre, ne permettait pas qu'il la quittât. Cette contrainte lui fit paraître sa chaîne plus lourde. Il la portait avec une impatience qu'il avait peine à cacher. Enfin Ernest-Auguste revint, très-empressé, très-amoureux, et Kœnigsmarck, grâce à cette recrudescence de tendresse, retrouva quelques instants pour agir à sa fantaisie.

Un matin, mademoiselle de Kensebeck reçut un billet, qui lui fut mystérieusement remis par une vieille femme, comme elle sortait de chez elle pour se rendre chez la princesse. Il contenait ces mots :

« Une personne à laquelle vous désirez parler et qui depuis longtemps désire aussi s'entretenir avec vous, se promènera cette nuit sous les charmilles auprès du palais et de la faisanderie. Voulez-vous y venir vers les deux heures du matin? Ne craignez rien, vous y trouverez un ami. »

En lisant ces mots, la brave créature, éloignée pour

son compte de toute intrigue, n'eut pas un moment d'hésitation, elle reconnut Philippe et arriva chez sa maîtresse le cœur plus léger, dans l'espoir de lui porter une bonne nouvelle.

— Madame, lui dit-elle, une lettre de lui.

— Mon Dieu ! que dis-tu? une lettre de lui, Kensebeck, une lettre à moi? il a osé...

— Non pas, madame, une lettre adressée à moi sans signature, mais je suis certain qu'elle vient de lui.

— Donne, je connais son écriture. — Bien qu'elle soit contrefaite, je la retrouve, oui, c'est lui. Que feras-tu, Kensebeck ?

— J'irai, madame.

— Auras-tu ce courage, à une pareille heure?

— Je l'aurai et il n'est pas grand. Qu'est-ce que je risque? de me compromettre, ah ! pour vous je ferais bien autre chose et, dussé-je me faire chasser de la cour, je serais trop heureuse de vous avoir procuré un moment de consolation.

— Bonne Kensebeck ! je t'aime, va ! cette Platen qui le surveille, dont les yeux ne le quittent pas, sera surprise de ce qu'il a trouvé le moment de te voir; que lui diras-tu?

— Nous verrons d'abord ce qu'il me dira.

— Que ton zèle ne t'entraîne pas trop loin, Kensebeck, accueille-le sous toutes réserves, et ne m'engage à rien avant de m'avoir consultée.

— Votre honneur m'est plus précieux que le mien propre; madame, vous pouvez vous en reposer sur moi.

Toute la journée, la princesse fut dans une agitation continuelle. Elle fit dire qu'elle était malade, afin de ne voir personne et de pouvoir se livrer en liberté à ses pensées. C'était une de ces belles nuits d'août, pleines de parfums et de poésie. Elle laissa les fenêtres ouvertes et resta à respirer l'air avec son amie jusqu'au moment du rendez-vous. Lorsque mademoiselle de Kensebeck la quitta, par un mouvement de pudeur facile à comprendre, elle s'enferma dans sa chambre; elle voulut avoir l'air d'ignorer aux yeux du comte, s'il venait de ce côté, et cependant, toutes les lumières éteintes, elle resta haletante derrière ses rideaux, cherchant à l'apercevoir à la clarté de la lune, à saisir quelques paroles fugitives, quelques rayons d'une espérance qu'elle refusait de s'avouer à elle-même.

L'entretien fut long, mademoiselle de Kensebeck ne rentra qu'après plus de deux heures, avec le visage sérieux et le front baissé. Elle ferma la porte sans rien dire, et alla s'agenouiller aux pieds de sa maîtresse, que l'émotion rendait aussi muette qu'elle-même. Enfin celle-ci parla d'une voix qu'elle entendit à peine.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Eh! bien, madame, je l'ai vu, je sais tout, je ne m'étais pas trompée, il vous accusait.

— Cependant...

— Oui, il devait savoir, mais il n'avait pas cru, malgré tout ce qu'on avait pu lui dire.

— Et maintenant?

— Maintenant je l'ai désabusé, je lui ai parlé de votre malheur, du besoin que vous avez d'amitié, de consolations, je lui ai représenté qu'épouse vertueuse et chaste, malgré l'abandon du prince vous n'accepteriez jamais des vœux indignes de vous.

— Tu as bien fait, Kensebeck, répliqua-t-elle avec un grand soupir.

— Mais en même temps j'ai promis de votre part tout ce que les souvenirs d'enfance ont laissé de plus tendre dans votre cœur. J'ai dit que vous seriez heureuse de retrouver en lui un frère, vous qui n'en avez jamais eu, et que vous le recevriez avec plaisir, à l'insu d'une cour jalouse et envieuse.

— Il a accepté?

— Avec reconnaissance, comme il le devait.

— Et la Platen, en a-t-il parlé?

— Madame, je ne puis vous répéter ces choses, répliqua mademoiselle de Kensebeck en rougissant.

— Il faut me les apprendre, Kensebeck, je le veux.

— Eh bien, madame, il est l'amant de cette femme, il me l'a avoué.

— Cette femme alors ne le laissera pas venir, elle en sera jalouse, elle me le prendra.

Elle fit un mouvement involontaire en serrant ses bras contre son sein, comme si elle y cachait son amour et Philippe, comme si elle les voulait défendre ; ses yeux étincelaient.

— Il faudra le recevoir ainsi qu'il est venu ce soir, de façon à ce que nous sachions seules qu'il est venu. Fiez-vous à moi, je veillerai. Mais, madame, permettez-moi un conseil, n'écoutez point votre cœur, s'il vous parle trop haut, résistez à votre entraînement, restez irréprochable, en face même de cette séduction, ou vous êtes perdue.

— Je le sais, et je le sens, Kensebeck, il vaudrait peut-être mieux ne pas le voir, demeurer ce que nous sommes, car.... m'aime-t-il encore, malgré ses infidélités, malgré sa trahison, malgré.... mon mariage?

— Il vous aime.... oui, il vous aime.... non plus comme autrefois sans doute, car je n'ai plus retrouvé en lui l'homme que vous m'avez dépeint, mais, tel qu'il est, il y a encore tant de séduction en lui, que vous succomberez si vous n'êtes pas forte.

— Kensebeck!.... je ne le verrai pas.

— Hélas! madame, cela vaudrait mieux aussi, car je frémis des dangers qui vous entourent.

— Non, je ne le verrai plus, mais je sens que je mourrai de chagrin.

— C'est la dernière chose à faire, madame, il faut tout essayer d'abord, et Dieu viendra à notre secours, j'espère, vous êtes nécessaire à vos enfants.

— Ah ! pourquoi m'avoir trompée ! pourquoi ai-je épousé le prince Georges ? pourquoi n'ai-je pas eu le courage de rester libre !

— Regrets superflus ! songeons à l'avenir. Voulez-vous un ami ? il est tout disposé à l'être. Auriez-vous le courage de l'arrêter s'il passait outre ? consultez-vous, madame, car vous ouvririez la porte aux plus grands malheurs.

— Je veux le voir, Kensebeck, s'écria-t-elle en fondant en larmes, je veux l'aimer, je veux qu'il m'aime, mais je resterai fidèle à mes serments, et je ne partagerai pas avec la Platen un amour déjà prodigué à tant d'autres. Tu peux avoir confiance en moi, je serai forte, je le sens, d'ailleurs tu ne me quitteras pas, j'exige que tu me le promettes.

— Oh ! je vous le promets de grand cœur, je vous le demande même, alors je réponds de tout.

Le lendemain, à la grande surprise de la cour, la princesse électorale se montra au cercle de sa belle-mère, où l'on ne l'avait pas vue depuis longtemps. Elle s'y montra gaie, accorte, prévenante, ses traits avaient repris leur expression passée ; chacun se demanda quel événement était survenu depuis la veille pour la changer ainsi. L'imprudente ne sut pas se

contraindre ; heureusement madame de Platen n'était pas là. Le baron de Groote, initié dans le dessous des cartes, eut quelques soupçons qu'il se garda de laisser voir à personne, mais dont il dit quelques mots cependant à mademoiselle de Schulembourg.

— Ah ! c'est bien, répondit celle-ci en souriant, c'est bien, je crois qu'il y aura du nouveau alors.

Dorothée n'avait pas résisté au désir de revoir Philippe en présence de témoins, avant de le revoir dans ce tête-à-tête bienheureux qu'elle attendait avec tant d'impatience. Ce désir, toutes les femmes le comprendront, l'amour a mille délicatesses de ce genre dans nos cœurs, et souvent pour nous un serrement de main furtif, derrière une porte, renferme plus de bonheur que les instants les plus enivrants de la passion satisfaite.

La princesse regardait Philippe, éloigné d'elle comme à l'ordinaire, puis elle baissait son regard, elle fermait ses paupières pour concentrer la joie et les flammes dont ce regard étincelait malgré elle. Sa beauté prit alors un caractère splendide, chacun se la montrait, on n'entendait de toutes parts que ces mots :

— Mon Dieu ! que la princesse électorale est admirablement belle, ce soir !

Elle rentra chez elle assez tard. Sans mademoiselle de Kensebeck, elle se fût retirée aussitôt que Phi-

lippe eût quitté le cercle, où il resta tout au plus une heure. A dater de ce moment, la galerie fut dépeuplée pour elle et chacun eût remarqué, sans sa fidèle amie, le changement de son visage.

— Ma chère maîtresse, je vous en conjure, contenez-vous, dit-elle, tous les regards vous contemplent, et l'on est déjà trop occupé de votre changement.

Dès que l'électrice se retira, elle la suivit et courut se renfermer chez elle avec Kensebeck, pour changer de toilette. Sa gaieté avait disparu pour faire place à une douce rêverie.

— Est-il bien vrai que je vais le voir? répétait-elle sans cesse à son amie, que je vais revoir Philippe, mon Philippe d'Agathembourg ?

— Non pas celui-là, madame, un autre, un autre qui sera votre ami le plus dévoué, avec lequel vous parlerez de celui qui n'est plus, qui ne peut plus renaître, et ces souvenirs vous consoleront.

L'heure sonna, Dorothée descendit au jardin, elle aperçut sous les arbres l'ombre d'un jeune homme se dirigeant de son côté, elle s'arrêta, la main sur son cœur, dont les battements l'étouffaient.

— Le voilà, murmura-t-elle, je ne sais si j'aurai la force d'aller jusqu'à lui.

— Vous m'effrayez, madame, remettez-vous, je vous en conjure.

Il avançait toujours; lorsqu'il fut auprès d'elle, il

mit un genou en terre, c'était de rigueur alors, et chercha à prendre sa main.

—Relevez-vous, comte, lui dit-elle, et soyez le bienvenu près d'une amie d'enfance; me parlerez-vous de ma chère Aurore, à présent?

Kœnigsmarck comprit qu'en ce moment il ne fallait point effrayer sa conscience, il se releva, et, avec une aisance parfaite qui prouvait en faveur de son esprit et de la tranquillité de ses pensées, il répondit à ses questions sur ses sœurs, avec quelques détails.

— Et Nisida? demanda-t-elle en hésitant.

— Nisida est perdue pour nous, madame, on la croit en religion ou peut-être auprès de sa mère, mais aucun de nous n'a reçu de ses nouvelles.

Le reste de la conversation fut aussi réservé, aussi contenu, mademoiselle de Kensebeck ne la quitta point, elle entendit tout, elle vit tout; mais elle ne sonda pas les pensées. Philippe trouvait ce rôle nouveau, il l'amusait, il lui plaisait à jouer. Le mystère, le silence, excitaient en lui ce qu'il y restait de poésie. Son orgueil jubilait! cette femme qui l'avait rejeté, qui l'avait trahi; désormais en sa puissance, n'attendait que de lui seul les joies de sa vie, il pouvait à son gré la sauver ou la perdre, il pouvait à son tour lui imposer le supplice de l'abandon. Quant à Dorothée, elle ne pensait plus, elle sentait; ce bonheur qu'elle croyait perdu lui apparaissait de nouveau, elle n'était plus

seule, elle avait reconquis ce cœur, le premier, le seul qui eût battu à l'unisson du sien. Tout prenait désormais pour elle un autre aspect, elle se croyait aimée, elle était forte.

— A demain, dit-elle, lorsque l'aube les força de se séparer.

— A demain, à toujours, répondit Philippe, mais soyez prudente, nous sommes entourés d'ennemis.

— Ah ! oui, répliqua la princesse, en se retirant du même mouvement qui referme une sensitive, oui, madame de Platen.

— Oui, madame de Platen, mademoiselle de Schulembourg et bien d'autres, tous ceux que nous craignons l'un et l'autre.

— Madame de Platen et mademoiselle de Schulembourg me semblent impertinentes, d'oser s'occuper de moi.

— Ah ! madame, la jalousie s'occupe de tous ceux qu'elle redoute, et votre beauté rayonne trop pour ne pas être enviée. A demain, pensez à votre esclave.

XXVII

ON SE TROMPE.

A dater de ce moment, la princesse vit chaque jour Philippe, soit chez elle, soit dans les jardins. Il était rare qu'il se hasardât dans son appartement, où trop de regards pouvaient le surprendre, mais la saison rendant presque impossible les rendez-vous des charmilles, il fallut bien chercher un moyen de se réunir ailleurs. Philippe était assez adroit pour le trouver sans rien compromettre, et c'est ce qu'il fit. Depuis qu'il avait vu Dorothée, il redoublait de soins, d'assiduités auprès de la comtesse, il n'avait jamais été si tendre, et il y mit une mesure telle, que, malgré son expérience, elle s'y laissa prendre et les soupçons s'éloignèrent. Ce changement subit dans l'humeur de Dorothée l'avait inquiétée d'abord, mais mademoiselle de Schulembourg, qui, de son œil

froid voyait tout, la rassura promptement en se montrant alarmée.

— Ma chère comtesse, je crains de voir envoler mes espérances, lui dit-elle, le prince me néglige et retourne chez sa femme. J'ai la certitude qu'il y va souvent le matin et même la nuit, aussi la princesse a-t-elle repris presque toute sa gaieté, sa beauté resplendit, ses confidents les plus intimes l'ont entendue se louer de son bonheur et l'électrice elle-même l'applaudit de sa patience. Que feriez-vous à ma place?

— Tout simplement ce qu'elle a fait, j'attendrais, vous voyez que le moyen réussit.

— Vous avez raison, et j'y songerai. Du reste, je suis calme et par conséquent je domine la situation, rien n'est perdu.

D'un autre côté, Philippe trouva en elle un auxiliaire, elle le fit engager par Georges à aller chez la princesse, sous prétexte qu'on s'étonnait de ne pas l'y voir.

— On prétend que vous êtes jaloux du comte, lui dit-elle, et je crois qu'on dit vrai. Si vous n'aviez pas interdit à votre femme de recevoir ses visites, est-il croyable qu'elle s'en soit privée? d'anciens amis! non, je suis de l'avis des médisants et j'en serai jusqu'à ce que je vous entende, devant moi, l'inviter à ces charmantes réunions de douairières dont la princesse électorale fait ses délices et où il doit trouver tant de plaisirs.

Le soir même Philippe, devant la comtesse de Platen, fut engagé à venir chez Dorothée, où le prince l'introduirait lui-même. Madame de Platen fronça le sourcil, Philippe ne consentit que par une inclination respectueuse, mais son cœur bondit de joie, il était sauvé.

A peine furent-ils seuls que la comtesse éclata.

— Vous n'irez pas, dit-elle.

— Je n'y tiens point et je ne demande qu'à m'en dispenser.

— D'où lui vient cette fantaisie? pourquoi vous conduire chez sa femme, craint-il qu'on ne l'accuse d'être jaloux?

— Peut-être.

— Il vous a bien conduit chez sa maîtresse.

— Cela n'est pas la même chose, pensez-y.

— Il faudra y aller, il le faudra bien, une fois, le jour où il vous conduira.

— Hélas! oui.

— Philippe, prenez garde, ne me trompez pas, vous ne me connaissez pas encore, vous ignorez de quoi je suis capable, je vous tuerais.

— Je n'en doute pas, et je vous connais mieux que vous ne pensez, voilà pourquoi je vous aime.

Cette tranquillité rassura la comtesse qui, malgré sa défiance, était facile à rassurer, comme tous ceux qui aiment sincèrement. Elle se faisait les illusions

naturelles à l'amour, elle comptait sur Philippe, parce qu'elle le croyait ainsi qu'on croit celui qu'on aime.

— Pourquoi me trahirait-il? je suis aussi belle que Dorothée, si je ne suis pas aussi jeune, je suis aussi puissante, au moins. Je l'aime bien plus que cette froide idole ne pourra l'aimer jamais, je suis libre, et elle ne l'est pas. Ah ! pourrait-il hésiter entre nous.

Il n'hésitait pas, en effet, il eût sacrifié mille fois la fougueuse comtesse à cette douce et belle créature, ne lui sacrifiait-il pas déjà Nisida? L'amour satisfait chez Kœnigsmarck n'était-il pas vite fatigué? Dorothée, au contraire, Dorothée lui offrait toutes les difficultés de sa conquête, elle résistait à ses prières, à ses menaces, elle refusait de le voir jamais seul, et la plus chaste de ses caresses lui semblait un crime.

— Je suis mère, et je me dois à mes enfants, lui disait-elle, les fautes de leur père n'effaceraient pas les miennes. J'ai voulu trouver en vous un ami, je n'accepterai qu'un ami. Ne me demandez rien de plus.

Cette résistance irritait le comte au point de le rendre presque furieux de désirs. Cette passion contrariée arriva à un tel paroxysme, qu'il menaça Dorothée d'un éclat, parce qu'elle refusait de le recevoir comme à l'ordinaire.

« Tout m'est égal, écrivit-il, je ne crains ni de me

perdre ni de vous perdre avec moi. Rendez-moi au moins le bonheur de vous voir, ou je révèle tout à la comtesse. Je dirige moi-même le poignard dont elle me menace, heureux de mourir à cause de vous, et de vous prouver ce que je vous ai répété tant de fois, que je vous aime plus que ma vie. »

Madame de Platen ne put se faire illusion davantage, la préoccupation de Philippe, ses distractions continuelles, la manière dont il la fuyait au lieu de passer les journées avec elle comme autrefois, l'éclairèrent. Elle n'était pas femme à contenir son premier mouvement, à la nouvelle certitude qu'elle crut avoir, elle éclata en reproches.

— Philippe, vous ne m'aimez plus, vous aimez la princesse, vous la voyez, j'en ai la preuve.

— Non, répondit-il, vous extravaguez.

Le mot était fort, la comtesse ne l'eût supporté de personne.

— Je vous dis que vous allez chez elle à mon insu, je vous dis que vous lui écrivez, on me l'a juré sur le Christ.

— On a fait un faux serment, ou bien vous faites un mensonge.

— De mieux en mieux, insultez-moi, maintenant. Prenez garde, prenez garde ! ne poussez pas ma patience à bout.

Kœnigsmarck ne prit pas la peine de se justifier

davantage, ce qui exaspéra madame de Platen.

— Quoi ! pas même chercher à me désabuser, quoi ! me laisser cette erreur, si c'en est une, lorsqu'elle me fait tant souffrir !

— Comme il vous plaira, madame, à qui ne me croit point je ne fais pas de serments.

Madame de Platen le fit épier, elle gagna une des femmes de la princesse, qui épia de son côté et qui découvrit, avec peine, néanmoins, le commerce innocent encore de Kœnigsmarck et de la princesse. Outrée de fureur, elle ne s'en plaignit pas à lui, elle ne rêva que la vengeance, et courut chez l'électeur auquel elle révéla ce qu'elle avait appris.

Celui-ci l'écouta tranquillement, et resta quelques minutes sans répondre.

— Le comte de Kœnigsmark va chez ma belle-fille, je le sais, puisque mon fils l'y a mené.

— Mais il y va la nuit, il y va seul, il y va en secret, reprit-elle impatientée.

— Mais son mari va bien chez la Schulembourg, je vais bien chez vous, moi-même, et je ne sais pas pourquoi la princesse Dorothée ne ferait pas ce que nous faisons.

— Monsieur ! vous ne prenez pas plus soin de votre honneur, c'est infâme ! continua-t-elle, écumant de rage.

— Si Kœnigsmarck et la princesse s'aiment, ils y

mettent tant de mystère que nul ne saurait s'en douter, je ne crois pas même à ce charitable avertissement, et, il en serait ainsi, je vous le répète, que je ne me croirais pas le droit de m'en mêler, d'ailleurs, ma chère comtesse, que vous importe?

Cette question la déconcerta, elle chercha une excuse, se rabattit sur son dévouement à la famille de l'électeur, sur ce qui se pouvait dire dans le monde. Elle avait cru agir en amie, elle aurait manqué à son devoir, à la reconnaissance en se taisant.

— Dites plutôt, reprit le débonnaire souverain en souriant, que vous êtes jalouse de ce beau Kœnigsmarck, et, par ma foi! il y a de quoi l'être en effet.

— Jalouse de Kœnigsmarck, moi! répondit-elle, troublée malgré son assurance.

— Vous ne voudriez point écouter ses propos, j'en suis certain, je vous connais trop pour croire autre chose, mais c'était un superbe diamant à faire jouer, vous le croyiez votre esclave, vous vouliez avoir la gloire, aux yeux de toute la cour, de refuser un hommage aussi flatteur, et pas du tout! ce n'est pas à vous qu'il songe, vous êtes sa dupe, son paravent, c'est humiliant pour votre orgueil, j'en conviens, et je comprends votre colère.

— Monsieur!

— Ah! je la comprends à merveille, cependant permettez-moi de ne pas la partager. Si ma bru sor-

tait des convenances, si elle affichait des sentiments coupables, je saurais la faire rentrer dans son devoir. Mais, si, à petit bruit, elle se console de l'infidélité de Georges, si elle cherche près d'un autre le bonheur qu'il lui refuse, si cet autre est le comte de Kœnigsmarck, je n'ai rien à faire à cela. Ai-je le droit d'être sévère? Vous savez mieux que personne à quoi vous en tenir là-dessus.

La comtesse sortit furieuse. Elle cherchait autour d'elle d'autres moyens de vengeance, puisque celui-ci lui échappait, déjà elle songeait à prévenir le prince électoral, plus accessible probablement à ses idées que son auguste père, elle rentrait dans son appartement au palais, afin de s'y enfermer seule et de mûrir le plan qu'elle allait former, lorsqu'on lui annonça que le comte de Kœnigsmarck l'y attendait depuis plus d'une heure.

— Lui ! il ose...

— J'ose tout, madame la comtesse, répliqua-t-il en s'avançant au-devant d'elle, je vous connais et je sais quelle clémence est la vôtre.

— Non.

— Vous m'entendrez du moins.

— Pas du tout, que pourriez-vous m'apprendre? je sais tout.

— Je parie que non et que je vous avoue encore des choses que vous ne savez pas.

— Monsieur, cette gaieté, cette plaisanterie; en un pareil moment !...

— Je ne plaisante pas, au contraire, mais, je suis gai, je suis heureux et je le serai bien davantage si vous voulez.

— Si je le veux, moi ! et que puis-je pour vous?

— Vous pouvez me pardonner, me recevoir en grâce.

— Jamais. Ah ! je ne suis pas de ces femmes que l'on trompe et qui le souffrent. N'y comptez pas.

— Je ne veux pas vous tromper, je viens vous tout dire, au contraire.

— Que me direz-vous?

— Que j'ai été, je l'avoue, chez la princesse Dorothée, conduit d'abord par son mari, ainsi que vous le savez, et puis par le désir de la revoir.

— Vous en convenez.

— J'en conviens, parce que rien n'est plus innocent, parce que j'ai sur la conscience tout au plus quelques visites en présence d'une demi-douzaine de matrones, pendant lesquelles visites nous avons parlé du passé de tout le monde, excepté du nôtre.

— Pourquoi vous être caché alors?

— Et votre défense et votre colère?

— Pourquoi cette préoccupation; ces brusqueries, tous ces symptômes d'un amour envahisseur?

— Parce que j'ai mille soucis, parce que je suis

inquiet de mon frère, de mon oncle, partis pour une guerre lointaine et meurtrière, parce que ma mère et mes sœurs me tourmentent, parce que que ma fortune est perdue, parce que, au lieu de rester à vos genoux et de me laisser être heureux à cette cour de Hanovre, où vous me faites un destin prédestiné, je devrais imiter mes autres parents, chercher les aventures et la gloire dans tous les pays.

— Je vous le défends! s'écria-t-elle, en fixant sur lui son regard de lionne.

— Voilà pourquoi j'étais triste, rêveur, préoccupé.

— Et pourquoi ne l'êtes-vous plus aujourd'hui?

— Parce que j'ai pris mon parti, après mes réflexions bien faites, parce que j'ai vu que je vous affligeais, vous, ma belle amie, parce que j'ai senti qu'en torturant mon cœur, je n'arriverais pas à le dominer. Je reste donc, je reste sans plus penser à partir, je reste pour être plus que jamais votre esclave, à moins que vous ne me chassiez de votre présence, que vous me refusiez votre amour, et qu'il me faille aller, loin de vos yeux, expier le malheur de vous avoir déplu.

Madame de Platen fixait sur lui, pendant qu'il parlait, son œil sombre et profond, elle épiait les mots qui sortaient de ses lèvres et en suivait l'expression en les écoutant.

— Vous faites admirablement les épigrammes, monsieur le comte.

— Élisabeth !

— Vous vous moquez impitoyablement de moi.

— Élisabeth !

— Mais je vous connais heureusement.

— Élisabeth ! répéta-t-il pour la troisième fois.

— Si vous voulez que je vous croie, il faut me faire ici, à l'instant même, deux promesses.

— Lesquelles, je suis prêt.

— Vous ne quitterez point la cour de Hanovre, vous resterez près de moi.

— Je vous le promets.

— Vous ne verrez plus la princesse Dorothée qu'en ma présence, je le veux, je l'exige, autrement je vous regarde comme le dernier des hommes, comme un gentilhomme sans foi, sans honneur et sans parole.

— Je ne puis vous promettre cela, madame, maintenant que l'on m'a vu chez la princesse, quel prétexte.....

— Je le veux.

— Cependant....

— Je le veux, vous dis-je.

— J'obéirai donc, reprit-il avec un soupir si naturel que la comtesse le prit pour un regret.

Le lendemain madame de Platen était si charmée, si enivrée de son amant et des moments passés avec

lui, qu'en revoyant l'électeur, elle lui demanda la permission de donner une fête à toute la cour, et à la princesse Dorothée en particulier.

— Vous ne voulez donc plus que je la maudisse ?

— Monseigneur, j'ai rendu justice à votre suprême raison, j'ai reconnu mes torts et, pour vous le prouver, je désire offrir à Son Altesse la princesse électorale la preuve la plus ostensible de mon respect et de mon dévouement, en la priant d'honorer ma maison de sa présence.

— Elle y viendra, elle acceptera la réconciliation, ou c'est moi qui me brouille avec elle. Laissons-lui son Kœnigsmarck, si tant est qu'il soit à elle, et vivons tous en repos.

Or, voici ce qui avait causé cette révolution de palais. En recevant la lettre du comte, Dorothée devint pâle comme un spectre, elle la donna à lire à mademoiselle de Kensebeck sans rien ajouter.

— Madame, reprit celle-ci, après avoir lu, ce jeune insensé me fait frémir.

— Il veut ma perte, il la veut, que Dieu le lui pardonne. Que faire à présent ! Le refuser encore, c'est risquer sa vie peut-être ; l'accueillir, c'est exposer mon repos et ma conscience, conseille-moi, Kensebeck, que ferais-tu à ma place ?

— Hélas, madame ! je ne sais, il faudrait que j'ai-

masse comme vous, ou que vous aimassiez comme moi pour décider.

La pauvre Kensebeck avait le cœur trop pitoyable et trop tendre pour conseiller la rigueur, elle était, d'un autre côté, trop vertueuse et de trop bons principes pour exciter à une faiblesse, elle chercha un terme moyen.

— Si vous le receviez une fois, une seule, pour le consoler, peut-être comprendrait-il la raison, si vous lui parliez, si vous lui disiez...

— Ah! Kensebeck, en le voyant, je ne saurai lui dire qu'une chose, c'est que je l'aime.

Kensebeck leva les yeux au ciel, elle comprenait cela, elle en eût fait autant.

Après bien des décisions, des projets détruits, des lettres déchirées et recommencées, la princesse écouta son cœur, plutôt que sa raison, et permit à Kœnigsmarck de venir le soir dans son appartement, accompagné par Kensebeck, bien entendu, mais à l'heure où tout dormait dans le château. Cette bienheureuse lettre arriva au moment où il méditait des projets extravagants.

XXVIII

UN BEAU RÊVE.

On prit cette fois des précautions méticuleuses, sans se l'être avoué, les deux femmes sentaient que cette entrevue ne ressemblait pas aux autres, qu'il allait se passer quelque chose de solennel, de dangereux, où l'avenir pourrait être compromis et le présent transformé.

— Tu ne me quitteras pas, Kensebeck, répéta plusieurs fois Dorothée, tu ne nous laisseras pas seuls, je te le demande au nom de mon honneur, de mon repos.

— Soyez tranquille, madame, non je ne vous quitterai point, que Dieu m'en garde, j'ai trop peur de vous deux.

Lorsque Philippe fut introduit, il était si ému, qu'il n'eut pas la force de parler. Il s'approcha de la prin-

cesse et resta debout devant elle, n'osant pas prendre sa main tremblante sur le bras de son fauteuil, dans une de ces attitudes, charmantes par leur gaucherie même. Elle rompit le silence la première.

— Vous êtes un fou, lui dit-elle.

— Non, je suis un malheureux.

— Même en ce moment ?

— En ce moment, je ne sais ce que je suis, car je ne sais ce que vous allez me dire. Je vous vois, il est vrai, mais pour la dernière fois peut-être, prononcez-vous, je vous en conjure.

— J'ai voulu vous raisonner.

— Je n'écoute pas la raison, je n'écoute que l'amour.

— L'amour ! Kœnigsmarck, l'amour est-il possible entre nous? ignorez-vous ce qui nous sépare à jamais ?

— Je ne vois, je ne veux voir que ce qui nous unit au contraire. Vous m'avez aimé, vous m'avez chassé, une perfidie nous a séparés malgré nous. Vous êtes à moi, vous ne pouvez être qu'à moi, je vous veux, je ne vous céderai à personne, ou nous mourrons ensemble.

— Relevez-vous, relevez-vous, comte, écoutez-moi, je vous en supplie; songez à mes enfants, à mon mari, à ma famille, à ma gloire de femme et de princesse enfin.

— Si vous m'aimiez, vous ne songeriez qu'à moi, madame. Ah ! je suis bien malheureux !

— Dites bien ingrat !

— Ingrat !

— Regardez où vous êtes, songez à l'heure où je vous reçois, et plaignez-vous ensuite.

— Ah ! tout cela sont des semblants de bonté, de la pitié peut-être, je n'en veux pas, je veux que vous m'aimiez comme je vous aime, comme vous m'avez aimé autrefois. Dorothée, Dorothée, avez-vous donc tout oublié ?

— Non, non, Philippe, mais je ne puis, je ne dois...

— A qui vous devez-vous donc ? à vos enfants ? les enfants d'une princesse ne sont point à elle, ils sont au pays, à qui ils appartiennent d'abord ; elle ne peut ni les élever, ni les instruire, ni les diriger selon ses goûts ; elle ne peut point les marier, les faire heureux, on les lui prend. Ne vous a-t-on pas prise à votre mère, vous ?

— C'est vrai.

— Votre mari ! que devez-vous à cet homme qui vous abandonne insolemment, qui vit avec une autre sous vos yeux, qui ne prend pas la peine de vous cacher ses désordres, et pour lequel vous n'êtes plus rien qu'une gêne. Vous ne savez pas tout, et moi je sais.

— Dites, dites donc.

— Il a signé de son sang une promesse de mariage à sa maîtresse, lorsqu'il serait débarrassé de vous, par tous les moyens. Je l'ai vue.

— Est-il bien possible, mon Dieu !

— Vous ne me croyez pas capable, n'est-ce pas, de vous tromper à cet égard, encore bien moins qu'aux autres. Je l'ai vue, mademoiselle de Schulembourg me l'a montrée, et je dois vous le dire, elle fait tout pour vous servir, sans qu'il y ait jamais rien eu de convenu entre nous à cet égard ; pourtant ses intérêts sont les miens. Elle veut vous séparer du prince, comme je veux vous avoir à moi. Moins emportée, moins méchante que la Platen, elle juge les choses plus sainement, parce qu'elle les voit avec plus de froideur. Elle pense qu'un éclat, une tragédie, ruineraient les affaires de tout le monde au lieu de les avancer. Elle veut que tout se passe tranquillement, ou du moins aussi tranquillement que peut se passer une séparation dans des régions aussi élevées que la vôtre.

— Je comprends, si j'aide au divorce, si je le demande, il se fera plus vite et l'odieux n'en retombera pas sur elle. Savez-vous que cela est horrible et qu'on ne pousse pas une pauvre femme au précipice avec plus de cruauté.

— Que devez-vous à un pareil homme ? pouvez-

vous, à cause de lui, réduire au désespoir celui qui vous aime passionnément, celui qui mourrait mille fois pour vous épargner une douleur?

— Ah! mon père, qu'avez-vous fait! répliqua Dorothée, dont les larmes coulaient silencieusement, et tombaient une à une comme des gouttes de cristal sur ses joues si fraîches, bien que pâlies par les veilles et les souffrances.

— Écoutez donc ma voix, écoutez les supplications d'un amour que rien ne peut égaler, laissez-vous être heureuse après tant de chagrins et d'humiliations.

— Et je ne le voulais pas, continua-t-elle comme si elle ne l'entendait point, et je le craignais, cet homme, et je répétais à mes parents : Il me tuera! Te souviens-tu, Kensebeck, de la *Barbe-Bleue?*

Mademoiselle de Kensebeck hocha la tête pour dire oui. Cette conduite du prince lui semblait monstrueuse, elle ne voulait ni le défendre ni l'attaquer, elle prévoyait que maintenant la résistance de Dorothée devenait de plus en plus difficile, et se disait qu'au bout du compte, si son mari voulait se débarrasser d'elle *par tous les moyens possibles*, peu importait que ce fût pour vivre heureuse et tranquille avec l'homme de son choix. Kœnigsmarck sentait mieux encore l'importance du coup qu'il avait porté, il n'insista pas, il attendit. La princesse

conservait la même attitude. Elle pleurait silencieusement et réfléchissait.

— Je ne verrai donc plus mes enfants, dit-elle avec un sanglot, on me les arrachera, on me créera des torts, on m'enfermera seule, dans quelque château, dans quelque forteresse; et les monstres se riront de moi.

— C'est là le sort qui vous attend, si vous ne savez le prévenir.

— Mais, Philippe, comment prévenir un pareil éclat? comment échapper au réseau qui m'entoure? comment braver la puissance de mon mari, de son père?

— En provoquant vous-même ce que l'on veut vous imposer; en demandant hautement justice, en accusant qui compterait vous accuser, en vous posant en offensée sans attendre qu'on vous attaque.

— Un pareil rôle convient-il à une mère, à une femme, Kœnigsmarck? est-ce à moi de publier les déportements de mon mari, à déshonorer le père de mes enfants?

— Préférez-vous attendre qu'il vous déshonore, madame?

— Je ne sais...

— Ne dites donc pas que vous m'aimez alors!

— Hélas! je ne vous aime que trop, puisque je vous écoute, puisque je vous permets d'attaquer en

ma présence celui qui doit m'être si sacré aux yeux de tous, surtout aux vôtres. Ah ! laissez-moi, laissez-moi, je ne sais ce que je suis, ce que j'éprouve, vous me rendrez folle, vous me ferez commettre quelque action dont je me repentirai le reste de ma vie. Kensebeck, emmène-le.

Philippe fit quelques difficultés, pour la forme, il était trop adroit pour ne pas savoir que sa force allait être maintenant dans la réflexion et la solitude. Il partit, se faisant un grand mérite de sa résignation, mais très-sûr qu'on le rappellerait bientôt et que sa victoire était certaine. Mademoiselle de Kensebeck le gronda, en le reconduisant. La bonne créature, qui risquait, sans y regarder, sa réputation et sa vie, se croyait bien le droit de remontrances. Philippe s'excusa en hypocrite, sur sa passion, sur son premier mouvement, dont il n'avait pas été le maître, il n'alla pourtant pas jusqu'à promettre de ne point profiter de sa victoire. En se retirant, il pria, au contraire, la confidente de servir sa cause, et celle-ci ne le lui promit qu'à moitié, mais il était plein d'espérance.

Il ne revit pas Dorothée pendant trois jours, elle resta renfermée et ne se montra à personne, sous prétexte d'indisposition. Il écrivit à *Plaisir de ma vie* et supplia qu'on voulût bien le recevoir. La réponse arriva d'abord négative, puis on lui promit qu'il

viendrait plus tard, puis on lui donna rendez-vous le soir, à la même heure et de la même manière que la dernière fois. Il ne lui en fallait pas davantage.

Il vint, on l'introduisit toujours par l'appartement de Kensebeck, chez elle. L'air soumis et craintif du comte, sa pâleur, ses yeux rougis, touchèrent profondément Dorothée, bien plus pâle, bien plus émue que lui néanmoins. Il baisa sa main, en murmurant ce mot :

— Pardon.

— Ah ! oui, pardon, vous pouvez me le demander, car vous m'avez cruellement fait souffrir, car, depuis que je vous ai vu, je n'ai pas eu un instant de repos, un instant de calme, Philippe, j'en mourrai.

— Moi ! C'est moi que vous accusez !

— C'est vous que j'accuse, c'est vous qui êtes coupable. Avant vous je supportais patiemment mes chagrins, j'avais dompté ma tendresse pour mon mari, j'avais dompté mon orgueil et je me consolais en songeant à mes enfants, en me rejetant dans leur tendresse. Mais vous ! vous m'avez rendu mon ancien amour, fortifié encore de mon malheur actuel, à mes douleurs vous avez ajouté les craintes, les remords, ah ! Philippe, vous êtes bien coupable !

— Le suis-je donc seul ?

— Hélas ! non, puisque je partage cette faute, puisque je vous aime, puisque je vous l'avoue, puis-

que je désire par-dessus toutes choses de pouvoir vous voir et vous aimer toujours.

— Cela dépend de vous.

— De moi !

— Oui, de vous. Laissez-vous guider par mes conseils, rompez des nœuds détestés et nous ne nous séparerons plus.

— Comment cela ?

— Prévenez la cour de Celle, prévenez surtout la duchesse votre mère ; sa tendresse pour vous, son esprit, son empire sur son auguste époux, briseront les obstacles. Demandez hardiment le divorce, on ne peut vous le refuser, la concubine est là ! vous quitterez Hanovre, vous retournerez dans votre cher pays, vous serez libre et vous pourrez être à moi.

Ce raisonnement spécieux éblouit la jeune femme, elle ne répondit pas d'abord, elle ferma les yeux, dans la crainte de laisser voir trop de joie, mais, en y pensant davantage, ce projet lui parut plus acceptable. Philippe la regardait, suivait ses impressions, il lisait avec bonheur dans ses traits charmants, et la sentait de plus en plus convaincue.

— Le voulez-vous? demanda-t-il.

— Oui, murmura-t-elle, bien bas, oui, mais à une condition.

— Je l'accepte d'avance.

— Vos transports m'effrayent, vous le savez, vos

supplications m'entraînent, je veux rester digne de mes enfants tant que je porterai le nom de leur père.

Jurez-moi donc de me respecter, de ne voir en moi qu'une sœur, jusqu'au jour où, libre de moi-même, je pourrai vous appartenir sans remords.

— Je le jure, répondit Philippe vivement.

Il comptait sur les hasards et il savait par expérience que les serments d'amour n'enchaînent que celui qui les reçoit.

Dorothée se sentit pénétrée de reconnaissance ; à dater de ce moment, elle ne redouta plus rien, elle eut toute confiance et tout espoir, elle accueillit les projets, les illusions, les chimères d'avenir. Elle consentit à l'admettre chaque jour, ou plutôt chaque nuit, chez mademoiselle de Kensebeck, et de longues heures se passèrent à égrener leurs espérances et leurs pensées d'amour, comme un beau collier de perles, tombant une à une sur un sein parfumé.

Le difficile et le nécessaire était maintenant d'écarter les soupçons, de tromper la comtesse de Platen, pour l'empêcher de porter obstacle à ces projets si chers. Philippe ne vit qu'un moyen, c'était de l'abuser par un retour simulé et de la perdre ensuite par un éclat aussi scandaleux que public, de façon à ce que l'électeur fût contraint à la chasser, pour son honneur même, c'est ce qu'il exécuta d'abord, par la scène que

nous avons vue, ensuite par une autre qu'il prépara de longue main, en prévenant Dorothée de ne s'offenser d'aucune apparence, d'être très-sûre de lui et de le laisser agir pour la réussite de leurs plans caressés.

XXIX

UN SCANDALE.

Pendant plus de trois semaines Philippe se montra assidu et tendre auprès de la comtesse, au point de l'enivrer et de la persuader tout à fait. Elle oublia ses soupçons, ses convictions mêmes, devant la hardiesse des soins qu'il lui rendit. En face de toute la cour, devant l'électeur, devant la princesse, il se proclama son chevalier, son esclave. Malgré ses promesses et sa confiance, Dorothée en sentit une frayeur mortelle.

— Ah ! disait-elle à Kensebeck, il joue son rôle trop au naturel, ce n'est point une feinte, il aime cette femme.

— Non, madame, il travaille à votre bonheur, répondait la confidente, avec la naïveté d'un bon cœur, pour lequel la passion est encore une énigme

il a affaire à une vipère, il se sert de ses propres armes, il rampe; attendons, du courage ! vous verrez que tout ira bien. Pour moi, j'ai confiance en M. de Kœnigsmarck.

Ah ! Kensebeck, c'est que tu n'as pas d'amour pour lui.

A quelques jours de là, madame de Platen donnait un bal à toute la cour et à leurs Altesses, dans un splendide château, très-près de la résidence, dont l'électeur lui avait fait présent, et qu'elle inaugurait de la façon la plus brillante. Pour se procurer une joie complète, elle s'y rendit dès le matin avec Philippe ; ils examinèrent ensemble les préparatifs, ils firent tête-à-tête un repas délicieux, au fond du parc, dans des bosquets de jasmin et de roses, et, quand vint l'heure de la toilette, le comte y présida encore, il lui fit prendre l'habit qui lui plaisait le plus, dont la grâce provoquante excitait ses désirs ; il accabla sa maîtresse de compliments et de protestations, et l'enivra tellement de ses élans passionnés que, lorsqu'on entendit la première voiture, elle se jeta dans ses bras, en s'écriant :

— Ah ! pourquoi ce monde? nous étions si heureux ainsi !

Dorothée était venue sur la prière de Philippe, mais un nuage de tristesse couvrait sa beauté. L'idée de se trouver chez son ennemie, chez sa rivale, chez

celle qui lui enlevait une si grande part de la vie de son amant, blessait en même temps son cœur et son orgueil. Elle fit mille efforts pour paraître gaie, elle le devint trop, un observateur attentif aurait deviné qu'elle ne jouait pas franc jeu.

Elle dansa en véritable étourdie, son mari avait refusé de la suivre, madame de Platen n'ayant point engagé Mellusine, et celle-ci l'ayant prié de lui donner cette satisfaction de rester avec elle, pour en témoigner son mécontentement.

Après le souper, où les vins les plus exquis trouvèrent place, les têtes un peu montées, on proposa une danse suédoise, assez semblable à nos *cotillons*, à nos *grands-pères*, et dans laquelle on se promenait par tout le logis. Au moment où l'on allait se mettre en place, Philippe quitta un instant la comtesse, retenue près de Sophie-Dorothée, à laquelle la politesse et le décorum l'obligeaient de demander ses ordres ; il s'approcha de mademoiselle de Kensebeck, et l'entraîna d'un regard dans une chambre écartée.

— Chère confidente, lui dit-il, il faut que vous conduisiez la danse, il faut que vous l'entraîniez jusqu'à cette pièce que vous connaissez maintenant, il faut que personne ne se doute de notre intelligence ; si vous jouez hardiment, dans une heure, nous serons délivrés de notre ennemie, et nous n'aurons plus

rien à craindre d'elle. Ne me faites pas de questions, agissez.

— Mais la princesse?

— Suppliez-la de se rappeler ses promesses, de ne m'accuser jamais, d'avoir confiance en moi, et de me pardonner les moyens que j'emploie, puisque, hélas! je n'en ai pas le choix.

Et, sans lui en dire davantage, il la quitta.

Lorsque mademoiselle de Kensebeck revint près de Son Altesse, elle la trouva déjà à la tête de la bande joyeuse, toute prête à la diriger, elle se plaça auprès d'elle, et lui dit tout bas :

— Madame, *il faut* aller dans la chambre de la comtesse, il m'en a suppliée.

Oui, mais le malheureux ne croyait pas y conduire Dorothée, qui n'était jamais de ces danses-là. Elles le cherchèrent des yeux, il avait disparu, la superbe Élisabeth également.

— Ah! pensa Dorothée, ils sont ensemble, et combien il faut l'aimer pour ne pas supposer qu'il se joue de moi!

Pendant ce temps, en effet, le comte et madame de Platen s'étaient rejoints. A quelques paroles brûlantes, jetées dans son oreille, elle répondit par un regard plus ardent encore, et tous les deux s'éclipsèrent. Jamais elle n'avait paru plus tendre, plus passionnée, plus enivrée et plus enivrante qu'en cet

instant. Elle accabla son amant de caresses, de serments, de tout ce que peut prodiguer une femme dont l'amour ne connaît ni frein ni bornes, à un homme aussi violemment épris qu'elle-même. L'univers entier n'existait plus, ils étaient seuls au monde dans leurs transports, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit brusquement, une foule rieuse et évaporée, à la tête de laquelle était la princesse, se précipita en chantant dans la chambre, et jamais étonnement, jamais honte semblable, ne se montrèrent à une cour chrétienne.

La comtesse, malgré son effronterie, tomba sérieusement sans connaissance sur le canapé, les femmes s'enfuirent en se voilant le visage, les hommes se sauvèrent lentement, regardèrent derrière eux, en rivalisant de quolibets. Dorothée se jeta épouvantée dans la première issue qu'elle rencontra; quant à Philippe, quittant le sofa, il s'approcha d'une table chargée d'eaux de senteur.

De l'eau de la reine de Hongrie, s'il vous plaît, car madame la comtesse se trouve mal, dit-il avec le plus grand sang-froid.

Il est inutile d'ajouter que, dix minutes après, madame de Platen était seule dans son château, et que tous les carrosses roulaient vers la résidence. Les vieux et les fins courtisans se trouvèrent dans un embarras affreux, ils connaissaient assez la passion

aveugle et insensée de l'électeur pour douter de la chute de la comtesse ; d'un autre côté, ils ne pouvaient décemment demeurer seuls dans une maison que tout le monde désertait, et après un éclat semblable. Ils prirent cependant leurs précautions et dirent en sortant aux laquais, laissant leurs noms inscrits :

— Madame la comtesse étant trop indisposée, nous quittons à regret sa délicieuse fête, mais nous reviendrons demain savoir de ses nouvelles.

Ernest de Groote fut de ce nombre, il savait la cour aussi bien que son père, c'est-à-dire mieux que ceux qui l'avaient fréquentée toute leur vie.

Madame de Platen resta entre les mains de ses femmes, elle fut plus d'une heure avant de revenir à elle, et elle ne reprenait ses sens que pour les reperdre encore. Philippe s'était sauvé après son coup d'État, il en attendait chez lui l'issue avec inquiétude. Le cri de Dorothée, son geste de désespoir, lui faisaient craindre qu'elle ne lui pardonnât point ou que du moins il fût longtemps banni de sa présence. Il s'en consolait en croyant Élisabeth trop compromise pour se relever jamais, et il s'en comptait délivré pour tout à fait cette fois. Malgré son expérience, il était bien jeune.

Lorsqu'enfin madame de Platen fut complètement remise, elle interrogea sa femme de chambre favorite, et sa première question fut pour M. de Kœnigsmarck.

— Qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait dans cet épouvantable moment? qu'est-il devenu? où est-il?

— Madame, il est parti des premiers.

— Il a dû être furieux de colère?

— Pas du tout, madame.

— Comment, pas du tout! il n'a point éclaté, il n'a point menacé, il a eu peur.

— Pas davantage.

— Qu'a-t-il fait alors?

— Madame, ou M. le comte a un grand sang-froid, ou il n'a point été étonné de la chose, il s'est contenté de demander d'un air insolent, pardon, madame, de l'eau de la reine de Hongrie, pour madame la comtesse qui se trouvait mal.

Élisabeth se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Ah! il a dit cela!

— Oui, madame.

— Et c'est tout? et il n'a point cherché à me secourir, il n'est point resté ici caché, pour me revoir ensuite? Grunchen, tu te trompes.

— Je ne me trompe pas, madame.

— Alors il va venir?

— Quant à cela, madame, je n'en sais rien, mais je ne le crois pas.

— Il va revenir, ne me dis pas qu'il ne reviendra point, ce serait un monstre, alors.

Grunchen se tut, elle rendit encore à sa maîtresse

tous les soins que son état exigeait, et celle-ci, impatiente, fiévreuse, écoutait tous les bruits, relevait la tête au mouvement du vent dans les feuilles, s'interrompait ou interrompait sa suivante, au milieu d'un mot, pour mieux entendre; puis sa tête se baissait, puis ses bras retombaient, jusqu'à ce qu'elle cherchât encore une lointaine espérance.

Le jour était venu, il fallait prendre un parti cependant, il fallait la première voir l'électeur et parer le coup terrible qui la menaçait.

— Ah! pensait-elle, s'il était là, s'il voulait fuir ensemble, que m'importerait le reste? tout perdre, tout abandonner pour lui, ce serait encore du bonheur, mais il n'y est point, et je dois ou l'accuser, ou me perdre. Peut-être ne le reverrai-je jamais.

Elle n'était point femme à hésiter longtemps, il lui restait à peine une heure pour se décider, donnant ordre qu'on attelât ses chevaux, elle écrivit quelques lignes, elle chargea Grunchen de les porter sur-le-champ au comte et de revenir immédiatement sans perdre une minute.

Grunchen partit, elle arriva chez M. de Kœnigsmarck, qui s'était attendu à la visite, elle eut beaucoup de peine à parvenir jusqu'à lui, et lui remit la lettre, elle le trouva déjeûnant tranquillement et fumant une longue pipe turque. Il tourna nonchalamment la tête, envoya une bouffée de tabac, avant de

regarder le billet que la suivante lui tendait respectueusement.

— C'est toi, Grunchen, ta maîtresse est-elle rétablie?

— Que monsieur le comte prenne la peine de m'entendre, je viens de la part de ma maîtresse.

— Ah ! elle t'envoie, la pauvre comtesse ! quelle aventure ! que j'en suis désolé, mais qu'y faire ? Je ne puis retourner près d'elle ce serait autoriser les méchants propos. Voyons ce qu'elle désire, dis-le moi.

— Tout semble vous accuser, ce qu'on lui raconte, ce qu'elle se rappelle, et plus que tout votre absence. Cependant elle ne veut croire que vous. Elle vous offre de fuir à l'instant ensemble, elle a ses pierreries pour subvenir aux premiers besoins, assez d'argent d'ailleurs, si vous en manquiez, elle connaît Son Altesse l'électeur et elle est sûre qu'après le premier moment passé, sa fortune lui sera rendue, par conséquent vous ne manquerez de rien à l'étranger.

— Halte là ma mie ! dis à ta maîtresse de ma part que lorsqu'un Kœnigsmarck enlève une femme, il n'a pas coutume de lui en faire payer les frais. Ensuite? est-ce là toute ta mission?

— Non, monsieur.

— Achève donc alors ?

— Si vous refusez cette proposition, ainsi que je

ne vous y suppose que trop disposé, ne croyez pas madame la comtesse perdue; mais assurez-vous de l'être, au contraire. Ma maîtresse vous fera chasser, et tout l'odieux retombera sur vous.

— Allons donc ! c'est impossible. Un homme n'est ni déshonoré ni odieux pour ces choses-là, Grunchen, nous avons mieux su faire les coutumes, entends-tu ? Après ?

— Choisissez, monsieur : amour, ou haine, bonheur, ou chute. C'est à vous de décider.

— Ma chère Grunchen, je ne prends point les choses d'une façon aussi tragique ni aussi grave. Je me reprocherais toute ma vie d'enveler la comtesse à son royal amant et à sa brillante position. Puis qu'il lui est si facile de se sauver, j'en suis ravi, mais je ne vois aucune nécessité à me perdre pour cela, il en sera du reste ce qui plaira à madame de Platen et je me soumets d'avance à ce qu'elle décidera. Trop heureux de lui obéir.

Le ton ironique de ces paroles n'échappa point à Grunchen, soubrette de cour, dressée à tous les manéges, elle comprit que sa maîtresse n'était plus aimée, si elle l'avait été; et qu'il y avait là-dessous quelque intrigue dont le comte espérait profiter.

— C'est bien, monsieur, reprit-elle, je rapporterai fidèlement à ma maîtresse ce que j'ai vu, ce que je

viens d'entendre, et, ainsi que vous le dites, elle décidera.

— Je n'en demande pas davantage, mon enfant, mais accepte ce petit anneau pour l'amour de moi.

Et il lui passa au doigt une bague de deux cents florins, afin de lui prouver sans doute qu'il n'avait pas besoin d'argent pour enlever madame de Platen.

La suivante se garda bien de refuser.

XXX

DÉPART.

Grunchen revint le bec pincé, en personne qui apporte une mauvaise nouvelle et qui ne veut pas la dire tout entière. La comtesse l'attendait avec une impatience nouvelle pour ce cœur altier, accoutumé à voir tout ployer devant lui.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, du plus loin qu'elle l'aperçut.

— Eh bien ! madame, il refuse.

— Il refuse !

— Il ne veut point enlever madame à son royal amant, à sa brillante position, il s'en ferait un reproche éternel, il se résigne et il attend.

La comtesse réfléchit quelques minutes, puis elle releva la tête, et fixa sur Grunchen ses yeux profonds.

— Écoute, lui dit-elle, tu me sers depuis longtemps, tu sais mes secrets, tu sais mon amour pour cet homme, ce que j'ai fait pour lui, tu es adroite, entendue, accoutumée à ta cour, que penses-tu? Que dois-je faire? tu l'as vu, je m'en rapporte à toi.

— Le perdre, madame; car sans cela il vous perdra.

— Tu le crois?

— J'en suis sûre.

Elle cacha son visage dans ses mains, resta quelques instants ainsi, puis elle se releva, pâle comme un linge, mais décidée.

— Habille-moi à la hâte, qu'on ne dételle pas, qu'on mette deux chevaux de plus et prépare-toi à me suivre, je vais chez l'électeur.

Elle fit sa toilette en très-peu de temps, jeta sur elle une longue mante noire, qui faisait ressortir davantage sa beauté sombre et passionnée, monta en voiture et partit.

Elle arriva chez l'électeur qui dormait encore; il ne savait rien, retiré la veille de très-bonne heure avec l'électrice, il n'avait point assisté à la scène, et, lorsqu'à son réveil on lui annonça que la comtesse l'attendait déjà, il en demeura surpris.

— Qu'elle entre, dit-il, aussitôt qu'il fut levé, il doit y avoir une grave raison pour l'appeler ici maintenant.

La maîtresse en titre depuis tant d'années avait, on le pense bien, entouré son amant de ses créatures. Elle était la reine de tout ce domestique, où chacun lui obéissait avant tout; son entrée particulière, celle par laquelle elle arrivait au prince quand il lui plaisait, était un escalier dérobé, dont la porte donnait sur les derrières du palais. Souvent la cour attendait dans les antichambres officielles, pendant qu'elle était avec Son Altesse, et nul ne savait au juste à quel moment elle en sortait. Ce fut ce qui arriva dans cette circonstance. On l'introduisit pendant que les autres se morfondaient.

A son aspect, à son visage pâle et défait, à ses yeux encore pleins de larmes, Ernest-Auguste devina son émotion et sa douleur.

— Qu'avez-vous? qu'y a-t-il? demanda-t-il effrayé.

— Monseigneur, je viens demander justice à Votre Altesse.

— Justice ! et de quoi?

— Du plus grand attentat qu'on puisse commettre envers une femme.

— Et qui s'est permis ce crime?

— Le colonel de vos gardes, le comte de Kœnigsmarck.

Le bon prince resta atterré, s'il eût exprimé toute sa pensée, il n'eût pu s'empêcher de s'étonner. Il ne croyait pas, au fond de son âme, que le beau Philippe

eut besoin d'user de violence pour obtenir de madame de Platen ce qu'il avait essayé de lui ravir, prétendait-elle. Il lui fit raconter la scène entière, qu'elle arrangea à sa fantaisie, en noircissant le comte, en le chargeant de toutes les iniquités et en se peignant elle-même comme un miracle de vertu.

— Vous le comprenez, monseigneur, après un pareil affront, je ne puis plus revoir cet homme; il faut donc qu'il quitte votre cour ou que j'en sorte. L'injure a été publique, elle s'adresse à vous autant qu'à moi, et si vous ne le chassez pas immédiatement, je ne vous revois de ma vie, je vous le jure.

— Mais, comtesse, êtes-vous bien certaine? demanda le prince débonnaire, qui sentait le ridicule et qui en trouvait la somme assez grande sans l'augmenter encore par un châtiment dont on rirait.

— Si je le suis! mais, monsieur, vous êtes donc bien calme, bien tranquille, qu'un pareil outrage vous trouve sans colère?

— J'en ai beaucoup, je vous assure, seulement je me demande s'il ne vaudrait pas mieux étouffer une affaire qui n'a déjà fait que trop de bruit.

— Mais, monsieur, toute la cour a vu...

— Raison de plus, ma chère comtesse, beaucoup de méchants diront que vous ne vous défendiez guère. Que diable! on a bien cherché noise à Lucrèce, qui se tua pour prouver qu'elle s'était défendue, elle! à

plus forte raison serez-vous calomniée vous qui ne comptez pas mourir, apparemment.

— Ah! monsieur, plaisanter, en un pareil moment et sur un pareil sujet!

— Je ne plaisante pas, tant s'en faut, j'enrage, mais je voudrais que l'on se moquât de moi le moins possible; et je sens combien vous allez me forcer à y prêter sujet, si je vous écoute. Chasser le comte de Kœnigsmarck pour un pareil motif! c'est ce que je ne ferai point.

— Je lui quitte donc la place et je me retire.

— Pas davantage, je ne l'entends point ainsi. De vous à moi, je vous dirai toute la vérité, vérité que les autres savent et que je me garderais de leur avouer pourtant. Je passais pour un homme d'esprit avant de vous connaître, vous avez fait de moi un de ces êtres qui s'abdiquent eux-mêmes pour vivre dans un autre, je vous suis aussi humblement soumis que si j'avais besoin de vous, ma faiblesse est sans exemple et inexcusable, elle est inguérissable aussi, car elle tient à une habitude. Vous m'êtes devenue nécessaire, je ne puis me passer de vous, cependant ma pensée est libre, elle, et c'est tout ce que vous m'avez laissé. Je vois et je sais tout, vous m'avez trompé souvent, vous m'avez trahi, vous avez fait de Philippe de Kœnigsmarck, que vous accusez aujourd'hui, votre amant de cœur, je l'ai vu, je le sais...

— Monseigneur.... interrompit-elle, confuse et étonnée.

— Vous me croyez dupe, n'est-ce pas? c'est pour la première fois que je vous laisse voir ce caractère que vous ne soupçonniez point. Ce cera la dernière peut-être, mais l'occasion est grave et j'ai dû m'expliquer. Chasser M. de Kœnigsmarck pour une offense imaginaire, c'est me rendre la risée de l'Europe, et, si vous aviez le moindre respect, la moindre tendresse pour un vieillard qui vous aime tant, vous lui épargneriez cette honte. Il faut donc tâcher de pallier au moins la position impossible que vous m'avez faite, J'enverrai chercher Kœnigsmarck, et il partira.

— Vous me le promettez.

— Je vous le promets; pourtant il partira selon son goût, il restera quelques semaines absent, je l'enverrai.... au couronnement de son ami, le prince Auguste de Saxe; c'est un excellent prétexte, et pendant cette absence les propos finiront.

— Quoi! monsieur, il reviendra!...

— Il reviendra, il ne peut pas ne point revenir, sous peine de me faire passer pour un jaloux imbécile, qui croit aveuglément aux sornettes d'une femme adroite et qui n'a pas même le mérite de sa passion. Je vous ai toujours cédé jusqu'ici, je vous céderai encore, hélas! je ne le sais que trop; vous en abuserez, vous me conduirez, comme par le passé,

selon votre caprice et votre folie. Au moins aurai-je la satisfaction de penser que vous me connaissiez mieux et qu'en jouant avec votre hochet, vous savez qu'il pourra peut-être se briser quelque jour.

Madame de Platen en croyait à peine ses oreilles; elle ne répliqua rien, elle resta plus surprise encore en voyant l'électeur se lever avec une dignité magistrale, appeler un de ses gens et donner ordre qu'on fît venir à l'instant le comte de Kœnigsmark.

— Je suppose, madame, que vous n'assisterez point à l'entrevue, et je vous engage à vous retirer.

— Monsieur, vous ne me vengerez point!

— Encore, comtesse! ne m'avez-vous pas compris? Rentrez chez vous, croyez-moi, c'est ce que vous devez faire, votre présence ici embarrasserait tout le monde, et vous plus que personne, s'il vous reste un peu de cette fierté qui me charmait en vous autrefois.

La comtesse sentit qu'elle échouerait à plus de résistance; elle fit une révérence profonde et regagna son issue secrète au moment même où Philippe entrait par la porte officielle. L'électeur, en l'apercevant, prit une expression de physionomie grave et presque bienveillante. Il répondit au salut respectueux du comte par un geste gracieux, plein de tristesse, plein de reproches, et qui toucha Kœnigsmarck mille fois davantage que des plaintes.

— J'ai appris, monsieur le comte, dit-il, que vous vous disposiez à faire un voyage, et je veux vous gronder de ne m'en avoir point prévenu.

— Moi, monseigneur !

— Sans doute, vous êtes mandé au couronnement de votre ami de cœur, l'électeur de Saxe; vous ne pouvez vous dispenser de vous y rendre, et je vous permets d'y aller.

— Est-ce un congé, monseigneur?

— Un congé, allons donc ! c'est une permission de vous absenter, voilà tout. Pourquoi vous renverrais-je? que m'avez-vous fait? ai-je à me plaindre de vous? abusant de ma bonté, avez-vous apporté la trahison et la honte dans ma cour? vous êtes-vous joué insolemment d'un prince qui vous accueille avec tant de confiance et de loyauté? Je ne l'ai point entendu dire et je ne sais pourquoi je vous chasserais, mon cher comte; n'êtes-vous pas d'ailleurs le plus bel ornement de nos fêtes? les dames n'ont-elles pas toutes la tête tournée de votre bonne grâce et de votre riche tournure? elles auront peine à me pardonner même d'avoir cédé à vos instances et de vous laisser partir.

Jamais embarras ne fut plus grand que celui du comte; il n'avait ni réponse à faire, ni excuses à présenter; le reproche était sanglant, il perçait le cœur de ce jeune homme qui ne l'avait point encore

perverti jusqu'au fond. La rougeur lui monta au visage, il se recula de trois pas en arrière, fit un salut plus profond que le premier, et il allait pour sortir lorsque l'électeur le rappela.

— Kœnigsmarck, lui dit-il.

— Monseigneur !

— Vous reviendrez bientôt, et nous nous séparons sans rancune.

Il se précipita sur la main du prince, la baisa vivement et lui répondit :

— Monseigneur, vous êtes d'une bonté qui me déchire, je me ferais tuer pour vous, et, je vous le jure, j'aimerais mieux mourir que de vous offenser désormais (1).

(1) Nous publions, dans un volume ayant pour titre : *Les Suites d'une faute*, de nouvelles aventures concernant la famille des Kœnigsmarck. (*Note des Editeurs.*)

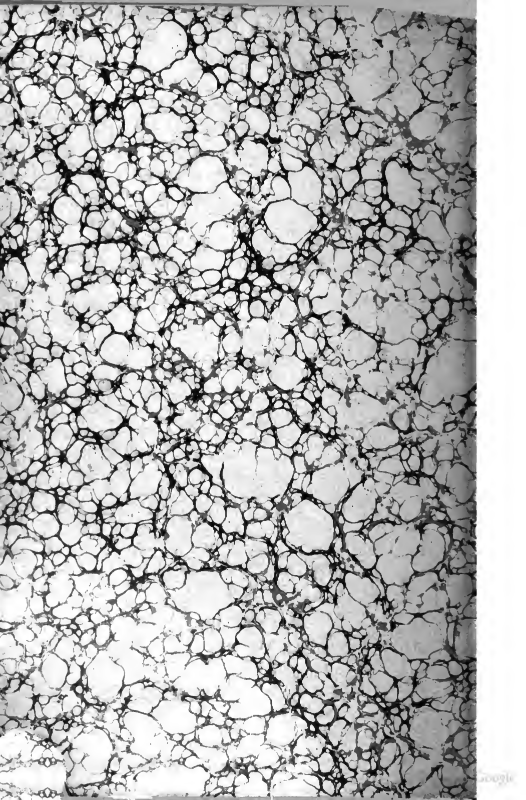
FIN DU TOME DEUXIÈME.

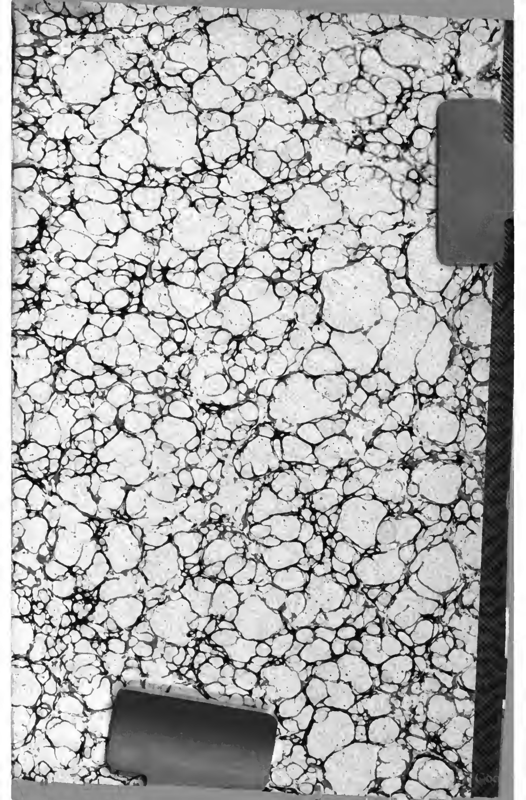
TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.








BIBLIO